BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
1 A
7

rapin Societ. author.

~~DD V 8.~~

~~DD. VI. N° 14~~

LVII. M. 20.

M

14-20-C-23

Digitized by Google

Bibl. Col. Mar. Fr. Sacrae Theol. Lect. Paris. Soc.
Mariae Fr. Sacrae Theologiae Lect. Paris. Soc.
S.te M.re sacr.

LA

# COMPARAISON
# DE PLATON
ET
# D'ARISTOTE,

AVEC LES SENTIMENS
des Peres ſur leur Doctrine,

*ET QVELQVES REFLEXIONS*
*Chreſtiennes.*

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE
IMPERIUM ORD. PRAED.

A PARIS,
Chez C. BARBIN, au Palais, ſur le ſecond Perron de la ſainte Chapelle,
ET
Chez F. MUGUET, Imprimeur du Roy & de M. l'Archeveſq. ruë de la Harpe, aux trois Rois.

M DC LXX I.
*Avec Privilege du Roy.*

# A MONSEIGNEUR
## LE PREMIER
# PRESIDENT.

*MONSEIGNEVR,*

*Je vous presente un Ouvrage, où vous devés prendre quelque intereſt : puiſque c'eſt*

*vous qui m'en avés donné le dessein. Il ne convient à personne mieux qu'à vous, parce qu'il traite des deux plus ſçavans hommes qui ayent jamais eſté. Vous y aurés meſme de quoy ſatisfaire cette pieté ſi ſolide, qui eſt le caractere de voſtre Maiſon, & ce zele ſi pur que vous avés pour la Religion: puiſque vous y trouverés les ſentimens des Peres ſur la doctrine des deux Philoſophes dont je parle, & que vous y verrés l'uſage que les premiers Chrêtiens ont fait de la Philoſophie pour l'établiſſement de la Foy. Outre ces raiſons il y en a encore une plus particuliere, qui m'oblige à vous faire ce preſent:*

*car pour apprendre au public à juger comme il faut de Platon & d'Ariſtote, je ne dis que ce que vous en pensés : & je regle autant que je puis mes ſentimens ſur les voſtres, pour donner plus de poids à ce que je dis.*

C'eſt, MONSEIGNEUR, *le troiſiéme volume des Ouvrages que j'ay faits ſur les matieres que vous avés propoſées vous-meſme, en cette illuſtre Aſſemblée de Sçavans, qui ſe tient toutes les ſemaines dans voſtre maiſon : C'eſt là,* MONSEIGNEUR, *où l'on ne vous voit jamais, que l'on ne vous trouve plus grand que par tout ailleurs : quoy*

*que, pour vous familiariſer davantage avec les Sçavans, vous ayés coûtume de vous dépoüiller de toutes les marques de voſtre Grandeur. Le Public ſçait aſsés que vous rendés la juſtice avec plus d'integrité & d'application qu'elle n'a jamais eſté renduë dans le premier Tribunal du Royaume: & qu'on y examine les affaires ſous vos lumieres avec la meſme équité & la meſme rigueur, que s'il n'y avoit plus d'intereſts ny de paſsions dans le monde. Toute la France connoiſt cette éloquence ſi pure, ſi juſte, ſi puiſſante, qui vous rend le maître des cœurs, dés que vous parlés. Mais tout le monde ne*

*ſçait pas combien vous eſtes admirable dans ces Conferences ſçavantes : où l'on traite par vos ordres & en voſtre preſence les plus importantes matieres des ſciences & des belles lettres. C'eſt là,* MONSEIGNEUR, *qu'aprés des journées entieres d'une application incroyable aux fonctions de voſtre Charge, voſtre eſprit reprend de nouvelles forces, & penetre toûjours plus avant que les autres dans les ſujets que l'on y traite. C'eſt là que les queſtions les plus difficiles deviennent claires & intelligibles dés que vous parlés : & de quelque matiere qu'on parle voſtre genie va toûjours au de-*

*là de ce que les autres en ont pensé : neanmoins vous y ménagés vos lumieres avec tant de modeſtie, qu'on ſe laiſſe vaincre & inſtruire avec plaiſir. C'eſt là enfin,* MONSEIGNEUR, *que vous fourniſsés ſouvent d'une ſeule parole des matieres tres-amples de parler : que vous éclairciſsés ce qu'il y a d'obſcur & d'embaraſsé dans les ſciences : que vos reflexions les plus ſubites & les moins preparées valent mieux que les meditations les plus profondes des autres : que vous aprenés aux ſages de nouvelles maximes de ſageſſe, & vous donnés des leçons aux plus Sçavans. Mais ce qui me*

*ſurprend encore plus, c'eſt que vous y faites voſtre divertiſſement, de ce qui ſeroit une occupation penible à d'autres, & que vous vous y delaſſés l'eſprit de ce qui fatigueroit les plus appliqués & les plus laborieux.*

*J'en dirois peut-eſtre davantage,* MONSEIGNEUR, *ſi je vous connoiſſois moins. Mais aprés tout je n'en dirois jamais aſſez pour ſatisfaire à mon zele, & au deſir ardent que j'ay de découvrir de plus en plus un merite qu'auſſi-bien vous ne pouvés cacher: & dont la connoiſſance pourroit eſtre plus avantageuſe à noſtre ſiecle, que celle du merite de Platon & d'Ariſtote. Car ce*

*ſeroit une inſtruction publique, que de propoſer l'exemple d'une vertu jointe à une auſſi grande capacité qu'eſt la voſtre, pour ſervir de modele à toute la terre. Vous devés ſouffrir ce zele,* MONSEIGNEUR, *pour l'intereſt de mon Ouvrage, qui peut devenir utile au public; quand l'éclat de voſtre Nom aura purifié ce qu'il y a de profane. C'eſt le premier fruit que j'eſpere tirer de l'approbation que vous y donnerés,* MONSEIGNEUR: *l'Hiſtoire que je fais de toute la Philoſophie ancienne en expliquant la doctrine de Platon & d'Ariſtote, pourra peut-eſtre ſervir à regler nos mœurs,*

*quand elle aura eſté autorisée par la protection du plus vertueux & du plus ſçavant Magiſtrat du Royaume. Vous ne devés pas me la refuſer & je la merite par le dévouëment avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant ſerviteur R.

## *Extrait du Privilege du Roy.*

PAR grace & Privilege du Roy, Signé, D'ALENCE'. Il eſt permis à R. de faire imprimer un livre intitulé, *Vn Diſcours touchant la Comparaiſon de Platon & d'Ariſtote*, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choiſir : & défenſes ſont faites à tous autres, de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny debiter ledit livre, ſans le conſentement dudit Expoſant, à peine de l'amende portée par ledit Privilege. Donné à Paris le 5. Mars 1671.

*Et ledit Expoſant a cedé ſon droit de Privilege à Claude Barbin & François Muguet, Marchands Libraires, pour en joüir pendant le temps porté par iceluy, ſuivant l'accord fait entr'eux.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 16. May 1671.

*Les Exemplaires ont eſté fournis.*

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté, le 4. May 1671. *Signé*, L. SEVESTRE, Syndic.

---

*Parmy les fautes ſurvenuës en l'impreſſion.*

Page 46. ligne 19. *liſés*, fut pris par ſon maiſtre, page 117. ligne 25. *ajoûtés* ſeconde, *retranchés dans la ligne ſuivante*, Theologie. *Les intelligens pourront ſuppléer au reſte.*

# AVERTISSEMENT.

JAMAIS on ne s'eſt tant piqué de Philoſophie, qu'on s'en pique maintenant, & jamais il n'y a eu moins de vrays Philoſophes. On s'imagine qu'il ſuffit d'avoir fait une experience de Chimie qui aura reüſſi par hazard, ou d'avoir demeſlé quelques figures de Geometrie pour s'ériger en Philoſophe, & diſputer le pas à Platon & à Ariſtote. On ſe trompe : la vraye Philoſophie eſt quelque choſe de ſi relevé, que ce n'eſt ny à la fumée d'un alambic, ny par le tour & la demarche d'un compas qu'on devient Philoſophe. L'experience que fait un Chimiſte quand il la fait dans les formes, peut à la verité

donner une certitude Phyſique : mais elle ne peut pas faire une demonſtration : & le Geometre le plus habile, dit Ammonius ne peut devenir ſçavant s'il n'eſt Metaphyſicien. Comme on ne devient parfait Philoſophe que par la connoiſſance des autres Arts, & des autres ſciences, il faut pour cela un eſprit ſolide, bien de l'eſtude, un grand attachement au travail, une grande erudition, & un ſçavoir profond de l'antiquité. Je ſuis en cela de l'avis de Platon : j'appelle la fermeté d'ame, la conſtance, la Fidelité, & le bon ſens, la vraye Philoſophie qui n'eſt rien autre choſe que d'eſtre bien raiſonnable & bien vertueux : de ſorte que ce n'eſt point dans ces rafinemens ſubtils de Dialectique, dans ces nouvelles delicateſſes de Mora-

*Ammon. in Porphyr.*

Multis artibus opus eſt, ut ad Philoſophiam accedi poſſit. *Lac. l. 2. c. 15. inſt.*

τὸ γὰρ βέβαιον καὶ πιστὸν καὶ ὑγιὲς τοῦτο ἐγὼ φημι εἶναι πῶς ἀληθινὴν σοφίαν. *Plat. epiſt. ad Ariſt.*

le, dans ces enteſtemens ridicules de Phyſique, qui ſont ſi fort à la mode, que conſiſte ce ſecret. Ainſi cette nouvelle Philoſophie du Nort qu'on veut mettre en vogue, me paroiſt bien fauſſe, en ce que par un relâchement d'eſprit & par une fuite du travail, elle mépriſe ces preparations neceſſaires du raiſonnement & de la ſpeculation, pour ſe borner à une operation ſeche, qui n'a rien de ſolide : parce qu'elle n'eſt pas ſoûtenuë de la raiſon. C'eſt faire le Viſionaire que de pretendre reduire l'étenduë generale de cette ſcience aux experiences & à la diſtillation : & de rechercher ſi follement par les trois principes du ſel, du ſouffre, & du mercure, cet eſprit univerſel, qui eſt un eſprit tout-à-fait chimerique. Ce ſont toutefois ces nouveaux Philoſophes & ces demy-ſçavans

qui paroiſſent les plus déchaînez contre la Philoſophie ancienne qu'ils entreprennent de décrier, pour en eſtablir une moderne, prejudiciable aux bonnes mœurs, & dangereuſe à la Religion. Ce qui doit obliger ceux qui ont du zele à s'affectionner à l'ancienne Philoſophie que ſaint Thomas a tant loüée, dont il s'eſt ſervy ſi utilement pour expliquer nos Myſteres: & qui ne s'eſt trouvée fauſſe que par le faux uſage qu'on en a fait.

Si quid in dictis Philoſophorum inveniatur repugnans fidei illud non eſt è Philoſophia deſumptum, ſed ex ejus abuſu procedere poteſt per rationis defectum: nam verum alteri vero nullo pacto repugnare poteſt. *S. Thom. in comment. ad lib. Trin. q. 2. art. 3.*

C'eſt la raiſon principale qui m'a fait prendre le party d'écrire de la Philoſophie de Platon & d'Ariſtote: non pas pour inſpirer à noſtre ſiecle un vain eſprit de curioſité: mais pour apprendre aux vrays fideles, l'uſage qu'on doit faire de la Philoſophie pour la rendre utile à la Religion: & pour leur

bien faire comprendre que la Science de l'antiquité, & les belles lettres, doivent eſtre les armes les plus ordinaires du Chreſtien, pour combattre l'erreur & le menſonge. C'eſt auſſi pour cette raiſon que Tertullien exhortoit autrefois les Chreſtiens de ſon temps à eſtre Philoſophes pour s'oppoſer aux Heretiques qui s'en piquoient, & que l'Empereur Julien ne défendoit aux fideles l'eſtude des lettres & de la Philoſophie, que parce qu'il craignoit la verité. C'eſt enfin pour cela que S. Baſile a fait une Homelie pour engager les Chreſtiens à eſtudier les livres des Payens, pour profiter de leurs lumieres à l'exemple de Moïſe & de Daniel : que ſaint Cyrille contre Julien, Theodoret dans ſon Hiſtoire & pluſieurs autres Peres ont fait la meſme choſe.

Philoſophari nos provocant Hæretici. *Tertul. lib. de reſur.*

Veritatis teſtificationem timebat. *Arnob. l. 1. contra gentes.*

*Baſil. in Homil. Cyril. in proleg. contra Iulian. Theod. l. 6. c. 17. Hiſtor. Melchior. Can. loc. X.*

C'eſt ce que je pretens principalement en cet Ouvrage, que j'ay crû pouvoir eſtre utile dans les circonſtances du temps où nous ſommes. On en jugera peut-eſtre de la ſorte, ſi ſans ſe laiſſer ébloüir au calme & aux proſperitez de noſtre Religion qui nous paroiſt ſi floriſſante : on veut faire reflexion, que par une demangeaiſon de curioſité tres-dangereuſe il s'éleve dans l'Allemagne & dans tout le Septentrion un eſprit nouveau de Philoſophie qui va de droit fil au libertinage. Je ne veux pas par là blâmer le ſoin tres-loüable que prennent beaucoup de ſçavans en France & en Angleterre, d'eſtudier la Phyſique, & d'enrichir tous les jours de nouvelles experiences une ſcience ſi neceſſaire. Mais je pretens que la vraye Philoſophie ne peut

reüſſir, ſi elle n'eſt ſouſtenuë d'une profonde érudition & d'une parfaite connoiſſance de l'Antiquité. Car j'en reviens à ce que dit Plutarque : quand on ne ſçait que la Phyſique, on veut mal à propos decider de tout, & par un eſprit pointilleux & contrariant on chicane ſur tout, quand on ne ſçait que la Logique. Il faut commencer par eſtre Logicien, pour parvenir à eſtre Philoſophe : & l'on ne peut bien ſçavoir la Logique comme il faut, qu'on ne ſoit excellent Metaphyſicien. Ces parties de la Philoſophie s'entre-aydent ſi fort les unes les autres, qu'on ne peut les ſeparer ſans les affoiblir.

Ce qu'on pourra peut-eſtre comprendre par mon Ouvrage. Du moins on y verra clairement par quels degrés Pla-

ton & Ariſtote ſont devenus ſi grans Philoſophes. J'ay commencé par l'Hiſtoire de leur perſonne ; ſans y rien déguiſer, pour les faire connoiſtre tels qu'ils ont eſté. J'explique leur methode dans la ſeconde Partie, pour apprendre la maniere, dont on doit les eſtudier: & dans la troiſiéme j'expoſe leur doctrine, non pas dans le détail, dont noſtre langue, ny le gouſt du ſiecle n'eſt pas capable : mais ſeulement en abregé & par leurs principes : en quoy meſme j'ay taſché de me reduire pour ne pas devenir deſagreable par une diſcuſſion trop ſeche, ſi elle euſt eſté trop exacte. Je m'eſtens davantage à expliquer dans la quatriéme partie les ſentimens des Peres ſur la doctrine de ces deux Philoſophes : pour apprendre le jugement & l'uſa-

ge, qu'on en doit faire par celuy que les premiers Chreſtiens en ont fait. Je conclus cét Ouvrage par quelques reflexions Chreſtiennes pour le rendre utile à ceux qui le liront. Et afin qu'on n'ait rien à me reprocher ayant des intentions ſi pures, je declare qu'en blâmant les opinions nouvelles, je n'en veux à perſonne, qu'à ceux dont les ſentimens ne ſe trouveront pas favorables à la Religion.

# TABLE DES CHAPITRES.

## *PREMIERE PARTIE.*


CHAP. I. *La proposition du dessein*, page 1

CHAP. II. *De la naissance de la Philosophie, & de l'estat où elle estoit avant Platon & Aristote*, 5

CHAP. III. *La Personne de Platon*, 12

CHAP. IV. *De la personne d'Aristote*, 41

CHAP. V. *Comparaison de leurs mœurs & de leur esprit*, 56


## *SECONDE PARTIE.*

Leur methode.


CHAP. I. *La methode de Platon*, 63

CHAP. II. *De la methode d'Aristote*, 81

# TABLE

## *TROISIE'ME PARTIE.*

Leur doctrine par leurs principes.


CHAP. I. *La Logique de Platon*, 94

CHAP. II. *La Logique d'Ariſtote*, 98

CHAP. III. *La Morale de Platon*, 107

CHAP. IV. *La Morale d'Ariſtote*, 111

CHAP. V. *La Phyſique de Platon*, 126

CHAP. VI. *La Phyſique d'Ariſtote*, 128

CHAP. VII. *La Metaphyſique de Platon*, 137

CHAP. VIII. *La Metaphyſique d'Ariſtote*, 139


## *QVATRIE'ME PARTIE.*

Les avantures de leurs ſectes & les ſentimens des ſçavans ſur leur doctrine.


CHAP. I. *Les avantures de la ſecte & de la doctrine de Platon, juſques à la venuë de noſtre Seigneur*, 151

# DES CHAPITRES.

CHAP. II. *Les avantures de la ſecte & de la doctrine d'Ariſtote, juſques à la venuë de noſtre Seigneur*, 164.

CHAP. III. *Les avantures de la ſecte & de la doctrine de Platon dans les huit premiers ſiecles depuis la venuë de noſtre Seigneur*, 171

CHAP. IV. *Les avantures de la ſecte & de la doctrine d'Ariſtote, dans les huit premiers ſiecles*, 195

CHAP. V. *Les ſentimens des ſçavans des huit derniers ſiecles, ſur la doctrine de Platon*, 208

CHAP. VI. *Les ſentimens des ſçavans des huit derniers ſiecles ſur la doctrine d'Ariſtote*, 219.

Chap. dernier. *Quelques reflexions Chreſtiennes ſur ce Diſcours*, 251

LA

# LA COMPARAISON DE PLATON ET D'ARISTOTE.

BIBLIOTECA REGIA MONACENSIS

## *PREMIERE PARTIE.*

CHAP. I.

*La proposition du dessein.*

LE dessein que j'ay de faire la comparaison de Platon & d'Aristote est si vaste & si difficile, qu'on trouvera peut-estre qu'il y a de la temerité à l'entreprendre. Car il s'agit non seulement de juger des deux plus sçavans hommes de l'antiquité, mais encore de decider si les divers sentimens des auteurs qui en ont parlé sont bien ou mal fondez, & si les differens gouts de chaque siecle sur leur

doctrine ſont bons ou mauvais. Ainſi de quelque côté que je puiſſe pancher, je m'expoſe à former un jugement contraire à celuy de beaucoup de grands perſonnages. Je ne doute pas meſme que pour former ce jugement bien juſte, il ne falut un plus long travail que celuy que je me ſuis propoſé. Mais quand je conſidere qu'une foule de commentateurs & d'interpretes a groſſi depuis prés de deux mille ans nos Bibliotheques d'un nombre infini de volumes ſur cette matiere : je n'ay garde de croire que je puiſſe adjoûter rien de conſiderable à ce qu'ils en ont écrit. C'eſt pourquoy je me contenteray d'expoſer ſimplement & ſans partialité, premierement le merite de Platon & d'Ariſtote & tout ce qui regarde leur perſonne ; ſecondement leur methode ; en troiſiéme lieu leur doctrine ; en dernier lieu les opinions qu'on a eu de leurs ouvrages, & les differens eſtats où leurs ſectes ſe ſont trouvées en chaque ſiecle.

On dira d'abord que ce n'eſt pas s'accommoder au gouſt du ſiecle que de parler de l'ancienne Philoſophie &

des anciens Philoſophes, dans un temps où l'on n'aime que la nouveauté, & où chacun ſe pique de ſe faire une Philoſophie à ſa façon: car jamais on n'a tant vû de maximes de Morale, de methodes de Logique, & de ſyſtemes de Phyſique. Mais auſſi il y a toûjours des eſprits aſſez independants des preventions communes, pour ne pas ſe dégoûter de l'antiquité, & pour reconnoiſtre la verité ſous quelque couleur, & dans quelque circonſtance qu'elle paroiſſe.

Ce n'eſt pas une petite difficulté dans un deſſein de cette importance, de ſçavoir bien deméler les intereſts de noſtre Religion d'avec les maximes des deux ſectes qui ont porté le nom de ces deux grands hommes, & d'examiner le bon & le mauvais uſage qu'ont fait les premiers Chreſtiens des raiſonnemens profanes de la Philoſophie & de garder en même temps le reſpect qu'on doit aux Peres de l'Egliſe qui s'en ſont ſervis, pour ſoûtenir les principes de noſtre Foy. Car il faut pour y bien reüſſir un grand diſcernement & une profonde connoiſſance de leur doctrine. Ce qui

m'obligera à n'entrer dans cette diſcuſſion qu'avec beaucoup de retenuë, & à meſure que je le croiray neceſſaire pour l'éclairciſſement de mon ſujet.

La peine qu'il y a à écrire avec quelque ſorte d'agrément ſur une matiere auſſi ſeche & auſſi ſterile, qu'eſt la Philoſophie, pourroit eſtre une autre difficulté. Car en ce ſiecle on eſt delicat juſques à l'excés. C'eſt en vain qu'un auteur veut rendre ſon ouvrage recommendable par l'importance des choſes dont il traitte, s'il n'attache le Lecteur par quelque plaiſir. Je ſens bien neantmoins que je ne puis, & meſme que je ne dois pas rechercher les graces du langage dans un ſujet ſi grave, qui d'ailleurs peut donner un autre plaiſir, auquel on ne ſera peut-eſtre pas moins ſenſible. Car on ſera bien aiſe d'y voir juſques où peut aller la raiſon humaine, quand elle n'eſt ſoûtenuë que de ſes propres lumieres: Certainement perſonne ne l'a portée plus loin que Platon & Ariſtote. Cependant leurs veuës paroiſſent ſi foibles en certaines occaſions, que l'é-

garement où ils ſont tombez faute des lumieres de la Foy, eſt ſeul capable d'abaiſſer l'orgueil de l'homme. Ce ſera du moins le fruit qu'on pourra retirer de mon ouvrage. J'eſpere meſme que ce que je diray de la doctrine de ces deux Philoſophes, ne ſera pas inutile à ceux qui ne ſont pas tout à fait préocupés de la fantaiſie des opinions nouvelles. Mais avant que de parler du merite perſonnel de Platon & d'Ariſtote, il eſt bon d'examiner quel a eſté le commencement & le progrés de la Philoſophie ; & l'eſtat où elle eſtoit quand ils vinrent au monde.

CHAP. II. *De la naiſſance de la Philoſophie, & de l'eſtat où elle eſtoit avant Platon & Ariſtote.*

La Philoſophie dont je prétends parler, n'eſt point celle qui fait aujourd'huy tant de bruit dans le monde par ſes diſputes, où elle mêle ſouvent bien de la chaleur ſans neceſſité. La ſageſſe que Platon & Ariſtote ont aymée ſur toutes choſes, fuit les conteſtations & ne s'attache qu'à la verité. Le principe univerſel ſur lequel elle forme ſes preceptes, eſt le bon ſens, qui luy ſert de guide pour regler les mœurs, & pour inſtruire l'eſprit. Elle ſeule va puiſer les choſes juſ-

ques dans leur ſource : elle apprend à la raiſon à ſe ſoumettre à de certaines regles pour l'affermir contre le doute, l'erreur, & l'opinion, à eſtre conſtante dans ſes ſentimens, à calmer cette inquietude naturelle qui agite ſans ceſſe l'eſprit. Et enfin elle s'occupe uniquement à rendre l'homme heureux, en luy decouvrant les principes des choſes, & en les faiſant voir comme elles ſont. De ſorte qu'entre toutes les ſciences c'eſt la plus noble, la plus utile, & la plus convenable à l'homme.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas. *Virgil. lib. 1. Georg*

Quoy que l'origine de cette Philoſophie ſoit obſcure, & qu'on n'en puiſſe rien dire de certain : tous neantmoins demeurent d'accord que les Grecs ont eſté les premiers Philoſophes du monde. Ce n'eſt pas que les autres Nations qui les ont precedés, n'ayent eû la connoiſſance de quelque partie de la Philoſophie, & que ſelon la nature ou la ſituation de leur païs, la neceſſité qui eſt la premiere maiſtreſſe de toutes les ſciences, ne leur ait enſeigné celles qui eſtoient propres à leurs beſoins. Ce fut ainſi que les Egyptiens apri-

rent à obſerver les accroiſſemens & les diminutions du Nil & à faire chaque année le pronoſtic de la ſterilité, ou de la fertilité de leurs terres : & pour en partager avec plus d'égalité la moiſſon entre les particuliers qui les avoient cultivées, ils inventerent les premiers principes de la Geometrie. Comme cette Nation eſtoit fort adonnée à la ſuperſtition, ſes Preſtres abuſerent de ſa foibleſſe, & firent de leur Religion une eſpece de Theologie embaraſſée de pluſieurs myſteres, dont ils ne leur donnoient qu'une groſſiere intelligence avec leurs figures, & leurs Hieroglyphiques.

Per figuras animalium Ægyptij ſenſus mentis effinxerunt, ut antiquiſſima memoriæ humanæ monimenta ſaxis impreſſa cernuntur. *Cor. Tacit.*

Les Aſſyriens, qui habitoient des campagnes vaſtes & découvertes, n'ayant rien qui les empêchaſt de contempler les aſtres, furent les premiers qui en obſerverent les mouvemens. Et les Caldéens qui eſtoient parmi ces peuples une eſpece de Philoſophes, firent de cette ſpeculation un art de predire l'advenir. Enfin les Phenitiens qui eſtoient voiſins de la mer, tirerent un autre fruit de la connoiſſance des Etoilles, en s'attachant à

Chaldæi cognitione aſtrorum ſolertiaque ingeniorum antecellunt. *Cic. de divin. lib. 1.*

Phœnices qui mari præpollebant, intuliſſe Græciæ

memorant, quæ abÆgyptiis accepere.

* *Cor. Tacit.* Qua fidunt duce nocturna Phœnices in alto. *Arat apud Tull.*

remarquer celles dont le cours pouvoit eſtre utile à la navigation. A quoy ils reüſſirent ſi bien, qu'ils trouverent les premiers, qu'il y avoit un point fixe vers le pole, dont l'obſervation pouvoit guider les Pilotes.

Tous ces peuples ne ſçavoient ces choſes que par une ſimple experience, & ils n'avoient point encore reduit en preceptes les connoiſſances qu'ils avoient aquiſes. On pretend que Mercure Triſmegiſte, & Orphée le Philoſophe, dont le premier eſtoit d'Egypte, & le ſecond de Thrace, furent ceux qui commencerent à eſtablir quelque regle dans les ſciences: mais Orphée eſt remply de fauſſetez au ſentiment d'Origene, & l'ouvrage pretendu de Triſmegiſte eſt devenu ſuſpect aux ſçavans des derniers ſiecles, comme un ouvrage ſuppoſé. Ce qu'on dit auſſi de ce Roy des Bactriens nommé Zoroaſtre, & de ce Vulcain fils du Roy Nilus, dont Sotion parle dans Laerce, comme s'ils avoient eſté plus anciens qu'Orphée, & Triſmegiſte, me paroiſt ſi fabuleux, que je n'en dis rien. Quant aux Juifs, qui ont eſté ſans controverſe

* *Laer. lib. 1. cap. 1.*

*Orig. contra Celſ lib. 1.*

* *Laerc. lib. 1. cap. 1.*

les premiers des ſçavans, ayant eſté les premiers des peuples, il paroiſt qu'ils ſe retrancherent dans l'étude de leur Religion, ſans s'apliquer à la Philoſophie. Il eſt vray que l'Ecriture Sainte nous apprend, que Salomon fut grand naturaliſte, & qu'il eut une connoiſſance parfaite des plantes & des animaux : mais elle ne dit pas qu'il ayt rien laiſſé par écrit de cette connoiſſance.

Salomon diſputavit ſuper lignis à cedro, quæ eſt in Libano uſque ad hyſſopum, & diſſeruit de jumentis, & volucribus, & reptilibus, & piſcibus, *cap.* 4. *lib.* 3. *Reg.*

Ainſi à bien dire, l'origine de la Philoſophie ne ſe doit prendre qu'au temps de Thalés & de Pythagore, qui commencerent à en faire une profeſſion ouverte. Thalés eſtoit Phenicien : mais s'eſtant eſtably à Milet Ville capitale d'Ionie, on l'appella Mileſien : on croit qu'il aprit des Egyptiens les elemens de la Geometrie & de l'Aſtronomie : Saint Juſtin aſſeure qu'il tira des ouvrages d'Homere les principes de ſa Philoſophie. Ce fut le premier qui obſerva les Solſtices, & les Equinoxes, & qui decouvrit aux Pheniciens le cours de la petite Ourſe autour du Pole. Il enſeignoit que l'eau eſtoit le principe de toutes choſes, & que

Solis acceſſum diſceſſumque brumis Solſtitiis fieri docuit *lib. de nat. deor.* Thales ex aqua dixit conſtare omnia. *Cic. in Lucul.*

l'humidité eſtoit la cauſe univerſelle de la generation : il fut appellé le premier ſage des Grecs : les autres à qui le peuple donna peu apres le nom de ſages, laiſſerent quelques reflexions ſur la Morale, dont Laerce a fait un petit recuëil : mais on n'y trouve ny ordre ny liaiſon. Pherecidés, qui eſtoit de Syrie, écrivit le premier du principe univerſel de la nature : Pythagore fut ſon diſciple : & Thalés herita de ſes écrits, que Pherecidés luy envoya en mourant.

*Laer. lib. 2. Theon. Smyr. in hiſt. Aſtrol.*

Anaximander, qui avoit étudié ſous Thalés, enrichit de nouvelles obſervations, celles que ſon maiſtre avoit déja faites : il diſtingua les quatre elemens, il plaça la terre dans le centre : & par cette ſituation qu'il leur donna, il fut le premier qui dreſſa une eſpece de ſyſteme du monde. Sa ſcience s'étendit meſme à connoiſtre la grandeur du Soleil, & de la Lune, & à meſurer la diſtance juſte qu'il y a de la terre à ces deux Aſtres. De ſorte que par cette connoiſſance ſi diſtincte de la nature qu'il donna le premier, il merita parmy les Grecs le titre de Fondateur de la Philoſophie:

Pythagore acquit la meſme gloire dans l'Italie. Mais on peut dire que dans ce premier ſiecle, qui ſe paſſa depuis Pythagore juſques à Platon, & qui fut le veritable ſiecle de la naiſſance de la Philoſophie, cette ſcience fit un plus grand progrés dans l'Italie, que dans la Grece : parce que les Pythagoriciens penetrerent bien plus avant dans le détail des choſes naturelles leur methode, ou plûtoſt la qualité de leur eſprit y eſtant peut-eſtre plus propre.

Pythagore eſtoit de Samos, il y commença ſes études ſous un Grammerien nommé Hermodamas. Ce maiſtre luy inſpira une forte paſſion pour s'avancer dans les ſciences : Mais parce que le tyran Polycrate, qui regnoit à Samos, y perſecutoit les ſçavans ; Pythagore fut contraint de ſortir de ſon païs : & apres s'eſtre arreſté quelque temps à Leſbos, où il étudia ſous Pherecydés, il vint s'eſtablir en Italie dans la Ville de Crotone proche de Tarente. Ce ſejour luy pleut ſi fort, qu'apres ſon retour d'Egypte, il y demeura le reſte de ſa vie. Il avoit l'eſprit grand, l'air

PYTHAGORE *Ex Laer. lib. 8. Cic. v. Tuſc. Apul 1. Flor. Gellius lib. 1. cap. 9. Porphyr. in vit. Pyth.*

venerable, ſa gravité luy attiroit du reſpect, & par l'auſterité qui luy eſtoit naturelle, il n'eut pas de peine à perſuader à ſes diſciples la frugalité, qu'il leur recommendoit ſur toutes choſes. Il avoit pris une telle authorité ſur leurs eſprits, que ſon advis eſtoit la regle de ce qu'ils devoient croire: & quand il avoit decidé, on ne diſputoit plus. Ainſi ſa reputation paſſa bien-toſt de Crotone dans Tarente, & de Tarente dans la Lucanie, & dans l'Etrurie; elle alla meſme juſques à Rome, vers le temps que le premier Tarquin y regnoit.

Il avoit apris de Pherecydés, & des Egyptiens, que l'ame eſtoit immortelle: mais comme cette premiere connoiſſance n'eſtoit que confuſe: il eut de la peine à concevoir comment elle pouvoit ſubſiſter, eſtant entierement ſeparée du corps apres la mort. De ſorte qu'il ayma mieux croire qu'elle paſſoit dans le corps des autres animaux, que de s'imaginer qu'elle pût eſtre dans un eſtat tout à fait ſeparé de la matiere. Cette raiſon jointe à quelques autres luy fit prendre le party d'eſtablir l'opinion

Pherecydes Syrus primus dixit animos hominum eſſe ſempiternos. *Cic. 1. Tuſc.*

de la metempſycoſe, & d'empeſcher qu'on n'égorgeât des animaux pour les manger, & qu'on n'enſanglantât les autels dans les ſacrifices : Il euſt grand commerce avec les Juifs dans les voyages qu'il fit en Egypte. Joſeph aſſeure qu'il eut un Juif Nazareen pour maiſtre : Theodoret dit meſme qu'il fut circoncis, & Clement d'Alexandrie pretend qu'il paſſa dans l'opinion de quelques ſçavans de ſon temps, pour le Prophete Ezechiel : mais ſans aucun fondement. Il eſt vray qu'il eut quelque communication de la Geneſe, & qu'il lût les autres livres de Moyſe : Ce fut ſans doute dans cette lecture, qu'il prit l'idée de ces expreſſions ſymboliques & figurées de ſa Philoſophie, dont il ſe ſervit pour la rendre plus recommendable. Car il eſtoit perſuadé ſelon l'opinion des Egyptiens, que c'eſtoit profaner la verité, que de l'expoſer toute nuë aux yeux du peuple. Les nombres furent les Symboles ordinaires dont il ſe ſervit pour enſeigner ſes opinions, & cette ſignification myſterieuſe qu'il leur donna, fit paroiſtre ſa doctrine encore plus

*Ioſeph. cont. Apion.*
*Theod. lib. de fid.*
*Clem. Alex. ſtrom. lib. 31.*
*Corn. à lap. in præfat. in Ezech.*

profonde qu'elle n'eſtoit. Il faiſoit ſi fort entrer ſes nombres dans tout ce qu'il penſoit, & dans tout ce qu'il diſoit, qu'il eſtablit pour maxime fondamentale de ſa Philoſophie, que l'unité eſtoit le principe de la generation de toutes choſes, & que la pluralité en eſtoit la corruption. Il ſoûtenoit meſme que l'homme n'eſtoit formé que du raport de certains nombres; que ſa vertu & ſa ſanté n'eſtoit qu'une harmonie toute pure, & que ſes maladies ſe pouvoient guerir par la conformité de certains ſons avec les accez du mal. Enfin, il avoit l'eſprit tellement remply de cette imagination de nombres & d'harmonie, qu'il inventa des accords, & une meſure certaine dans la Muſique, ſur les coups de marteau qu'un artiſan de ſés voiſins frappoit ſur l'enclume: & il n'eſt rien de plus celebre dans toute la Philoſophie ancienne, que cette harmonie que Pythagore avoit imaginée dans le Ciel, pour en regler le cours.

Ses diſciples n'eſtoient admis à parler de ces myſteres, qu'apres cinq années d'un ſilence continuel. Il en-

ſeigna le premier les principes de la Phyſique, qui eſt la vraye Philoſophie naturelle. Il découvrit les qualitez de chaque element, la figure des corps, la rondeur de la terre, & les Antipodes : il diſtingua les ſaiſons, il obſerva le cours different que le Soleil fait tous les jours, & tous les ans : & par quel moyen la Lune tire ſa lumiere du Soleil. Mais ce ſçavant homme eſtoit tellement abyſmé dans la meditation de ces nouvelles connoiſſances, qu'il ne laiſſa aucune choſe par écrit : ce qui toutefois n'empeſcha pas que ſon école ne ſe rendit la plus floriſſante qui fut au monde, avant & apres ſa mort. Les plus celebres de ſes diſciples furent Ocellus de la Lucanie, Timée de Locre, Archytas de Tarente, Philolaus de Crotone, Parmenide & Zenon tous deux d'Eleate, & Meliſſus de Samos. Ces ſçavans perſonnages travaillerent à mettre en ordre & par écrit, les preceptes de leur maiſtre, dont ils compoſerent un corps de Philoſophie.

Il eſt vray qu'Anaximenés, Anaxagore, Xenophanés, Heraclite, Archelaüs & Democrite, qui ſucce-

derent à Anaximander, dans la Grece, s'apliquerent fort de leur coſté à étudier la nature. Anaxagore enſeigna que le premier principe des choſes eſtoit une matiere increée: Anaximenés crût que ce devoit eſtre l'air: parce que le premier principe doit eſtre ſimple & pur: Heraclite ſoûtint que c'eſtoit le feu, & Democrite vouloit que ce fuſſent les atomes. Ainſi les Philoſophes de ces deux ſectes, qui furent les premiers du monde, s'attacherent également à étudier ce qu'il y avoit de plus merveilleux en la nature. En quoy comme j'ay remarqué la ſecte de Pythagore fit plus de progrés que celle de Thalés & d'Anaximander: Car Ocellus, Archytas, & Zenon, formerent des principes de Dialectique: Zenon en compoſa trois livres, dans leſquels il diſtingua les operations de l'eſprit: Archytas diſpoſa l'ordre des Categories, Ocellus inventa la methode des definitions: Timée, Parmenide, Philolaüs, & Meliſſus s'apliquerent à la Phyſique, dont ils firent des principes.

Mais apres tout, Thalés, Pytha-

gore & leurs disciples, ne s'estoient appliqués qu'à la connoissance des choses naturelles. Leur étude s'estoit bornée à observer le cours des Astres, les qualitez des elemens, & les regles de la Dialectique, de la Geometrie, de la Musique, & de la Medecine : & quoy qu'ils eussent fait une maniere de Religion pour honorer les Dieux: ils n'avoient pas encore donné des preceptes pour regler les mœurs. La gloire en estoit reservée à Socrate. Cette partie de la Philosophie la plus importante de toutes, n'estoit point connuë avant cét excellent Philosophe. Mais il est bon de remarquer par quels degrez il y parvint : & par quelle voye il merita cette grande reputation, qui luy fit donner par l'Oracle le nom du plus sage des hommes.

SOCRATE *Ex Aristeph. Plat. Xenoph. Cic. Ælian. Laer. Gell. & aliis.*

Socrate nâquit dans un village d'Attique de parens peu considerables : il avoit un genie propre à toutes les sciences, & il y reüssit merveilleusement : mais sur tout à l'eloquence : car il n'y avoit point de meschante affaire, à qui il ne donnât une belle couleur, & qu'il ne fit paroistre

A quo omnis quæ est de vita & moribus Philosophia manavit. 3. *Tuscul.*

bonne. Ce qui obligea ceux qui gouvernoient la Republique, de luy deffendre d'enſeigner la Rhetorique. Il n'excella pas moins dans la Poëſie. Car de meſme qu'on s'eſt imaginé que Lelius & Scipion avoient travaillé aux Comedies de Terence, on a cru auſſi que Socrate avoit pris plaiſir de travailler aux Tragedies d'Euripide. La coûtume des Philoſophes de ſon temps eſtoit de voyager pour apprendre en divers lieux ce qu'on ne peut ſçavoir en un ſeul païs. Mais Socrate aymoit le repos & la meditation : & il croioit que ces voyages faiſoient perdre bien du temps, qu'on pouvoit employer utilement chez ſoy. Neantmoins par complaiſance pour ſon maiſtre Archelaüs, il alla juſques à Samos, pour l'y accompagner, & de là à Delphes pour y conſulter l'Oracle d'Apollon.

ἐδόκει συμποιεῖν ἐρίμδην. Laer. lib. 2. de Socrat.

Il ne propoſoit jamais ſes opinions, que comme des doutes : mais il les éclairciſſoit par des comparaiſons ſi familieres, qu'il rendoit pour ainſi dire la verité ſenſible ; ainſi il laiſſoit à chacun le plaiſir de ſe convaincre, ne faiſant pas ſemblant luy-

meſme d'y penſer. C'eſt pourquoy il ne pouvoit ſouffrir la doctrine d'Heraclite : il diſoit que ce Philoſophe decidoit trop, & que ſa maniere d'enſeigner eſtoit ſeche, obſcure, & déplaiſante. Socrate avoit une methode toute contraire, il ne diſputoit jamais, il ne nioit, ny n'accordoit rien ouvertement: & dans cette incertitude il monſtroit toûjours bien de la ſoumiſſion & de la docilité, couvrant ſa force ſous cette ſimplicité apparente, & prenant plaiſir de cacher ſon eſprit, pour faire paroiſtre l'eſprit des autres. Quand il voyoit quelqu'un s'opiniaſtrer dans l'erreur, il prenoit d'abord ſon party, il entroit dans ſes raiſons, pour le diſpoſer adroitement à eſcouter les ſiennes, & à ſe laiſſer perſuader. Quoy qu'il fût le plus ſçavant homme de ſon ſiecle, il ne craignoit rien tant que de paſſer pour ſçavant : Plutarque dit qu'il faiſoit profeſſion de ne rien ſçavoir, & il affectoit meſme quelquefois des ignorances recherchées : ainſi en faiſant ſemblant de vouloir eſtre inſtruit : il engageoit inſenſiblement ceux qui l'écoutoient à ſe laiſſer inſtruire eux-

*Plut. in Apolog Socrat.*

meſmes. Mais pour y mieux parvenir, il commençoit d'ordinaire ſes entretiens par des diſcours flateurs, & par des detours de queſtions affectées; n'allant jamais de droit fil, où il vouloit aller : demandant toûjours l'advis des autres, avant que de dire le ſien : & quand une fois il avoit obligé ceux à qui il parloit, à dire leur ſentiment, il en tiroit des conſequences à ſon avantage : il les conduiſoit pas à pas d'abſurdité en abſurdité : juſques à ce qu'ils s'apperceuſſent eux-meſmes de leur égarement: & alors il leur laiſſoit entrevoir le chemin qu'ils devoient prendre, pour le ſuivre, & trouver la verité.

Socrates percontando interrogandoque elicere ſolebat eorum opiniones, quibuſcum diſſerebat. *Cic. de finib.*

Sa converſation eſtoit toûjours fort agreable, car il avoit un art merveilleux de mettre le faux de chaque choſe en ſon jour : & de divertir même les gens de leurs propres defauts. C'eſt à quoi l'ironie qui luy étoit ſi familiere, & ſi naturelle, luy ſervoit admirablement, ſur tout contre les Sophiſtes, qu'il prenoit plaiſir à rendre ridicules: car c'eſtoient des gens, comme il dit luy-meſme, d'un goût depravé en toutes choſes. L'ignoranc

Rhetorum omnium exagitator Socrates. *Cic. Orat.*

qu'il affectoit avec eux, eſt une marque du mépris qu'il en faiſoit : car quand il traittoit avec des gens raiſonnables, il changeoit de maniere: il ſe transformoit, pour ainſi dire, en leur humeur, pour entrer mieux dans leurs ſentimens. Ceſt en quoy conſiſtoit ſa plus grande habileté : de ſorte qu'il perſuadoit toûjours, parce qu'il plaiſoit toûjours.

Il avoit joint à cette delicateſſe d'eſprit, qui luy eſtoit particuliere, les plus hautes vertus, une valeur extraordinaire, une fermeté d'ame à ſoûtenir ſes avis, quand il les croioit utiles au public, une probité que rien ne pouvoit corrompre, un deſintereſſement qui luy faiſoit refuſer des preſens des plus grands Seigneurs, une frugalité, une moderation, une patience, une égalité d'eſprit, & ſur tout une indifference pour la mort, qui n'a jamais eu d'exemple. Car il traitta ceux qui le condamnerent, comme s'il eut eſté leur Juge, & comme s'il eut eu à decider de leur fortune, & de leur vie. La curioſité des choſes naturelles qui avoit ſi fort occupé les autres Philo-

Socrates in judicio capitis pro ſe ipſe dixit, ut non ſupplex & reus ſed magiſter & Dominus videretur eſſe judicum *Cic. 1. de orat.*

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Spiritum contempſit, ne careret gravitate *Val. max. lib. 6. cap. 4.*

ſophes, n'eſtoit pas ce qui le touchoit le plus : ſon application principale eſtoit d'apprendre aux hommes à bien vivre : dont il fit une profeſſion particuliere juſques au dernier moment de ſa vie, autant par ſon exemple, que par ſa doctrine. Il eſt vray qu'il courut à Athenes des médiſances contre luy, & qu'il fut joüé ſur le Theatre d'une aſſez grande force par Ariſtophane : mais la corruption où l'on vivoit alors, & le goût du peuple, qui ne pouvoit ſouffrir de merite trop éclatant, ſans le critiquer, avoit ſi fort autoriſé cette licence, qu'il n'y avoit point de vertu à couvert de la médiſance : du moins celle de Socrate, toute pure qu'elle eſtoit, ne put s'en ſauver. Ce fut ſous un tel maiſtre que Platon étudia la Philoſophie, qu'il trouva perfectionnée par les beaux preceptes de Morale, dont Socrate l'avoit enrichie : & c'eſtoit l'eſtat à peu prés où elle eſtoit, quand Platon commença à s'y appliquer, & quand Ariſtote vint au monde.

CHAP. III.

*La perſonne de Platon.*

Jamais perſonne n'a eu une naiſſance plus heureuſe pour les lettres que Platon : il eſtoit d'Athenes, la

ille la plus ſçavante qui ait jamais
té : & il naſquit dans un temps, où
utes les ſciences floriſſoient plus
'elles n'avoient jamais fait. Il
oit de l'eſprit infiniment, & il
oit de grande qualité. Car du coſté
ſon pere, il contoit des Roys par-
y ſes anceſtres, & du coſté de ſa
ere, il venoit de Solon, dont il
oit plus glorieux de deſcendre, que
ne longue ſuite de Roys. On pre-
nd que la mere de Platon le conceut
r un pur effort d'imagination, en
yant la ſtatuë d'Apollon, ce qui
nna lieu de croire qu'il en eſtoit
s, parce qu'il reſſembla à cette ſta-
ë. Laerce, Apulée, & S. Ieroſme
ntre Jovinien parlent de cette opi-
on, qu'Origene traitte de fable,
ns le livre premier contre Celſe.
ais les Grecs qui ſçavoient l'art
n mêler par tout, ne ſe ſont pas
ntentés de celle-cy. Car ſi l'on les
veut croire, un eſſein d'Abeilles
vint poſer un jour ſur le berceau de
aton, & fit du miel ſur ſes levres,
où l'on tira un preſage certain,
'il ſeroit le plus eloquent homme
ſon ſiecle. Comme ſi c'euſt eſté

Platonem auguſtiore concepru profatum dicunt, cum quædam Apollinis figuratio matri ſe miſcuiſſet. *Apol. lib.* 1. *de doct. Plat.*

une choſe ordinaire parmy eux, que la naiſſance des grands perſonnages deût eſtre marquée, par quelque circonſtance merveilleuſe.

Quoy qu'il en ſoit, Platon fut élevé avec un grand ſoin dans tous les exercices qu'on enſeignoit aux gens de qualité, il apprit la Grammaire, les Mathematiques, la Muſique & la Peinture. Dés ſes premieres années il eut beaucoup de genie & de paſſion pour la poëſie : & meſme il compoſa des Odes & des Tragedies, qui furent eſtimées. Dans la compoſition de ces Odes & des Dithyrambes qu'il fit en l'honneur de Bacchus, il s'accoûtuma tellement à cette cadence, que tous ſes ouvrages en ſont pleins. Elien dit, qu'il fit auſſi des vers heroïques; mais que ne les trouvant pas de la force de ceux d'Homere, il les bruſla. Enfin il paſſa juſques à l'âge de vingt ans en ces ſortes d'études. Ce fut alors qu'il commença à s'attacher avec bien de l'aſſiduité à écouter Socrate. Ce maiſtre alors ſi celebre, avoit un talent particulier à former de grands hommes. Criton Ariſtippe, Cebés, Xenophon, Simias, Euclide

uclide de Megare eſtoient alors ſes iſciples. Mais ayant remarqué dans laton plus de naturel, & plus de enie que dans les autres, il eut auſſi lus d'attachement pour luy. Il luy onſeilla d'abord de lire ſouvent Iomere; & ce fut en cette lecture ue Platon ſe forma l'eſprit à conevoir & à dire les choſes d'une maiere élevée, abondante, & agreable; c c'eſtoit alors une maxime receûë army les gens de lettres, qu'on ne ouvoit devenir ſçavant ſans lire Iomere, ny le lire ſans devenir ſçaant.

Socrate eſtant accuſé par les praiques d'Anitus & de Melitus ſes enemis, & arreſté priſonnier, Platon it une ſomme conſiderable d'argent, our compoſer de ſa liberté avec ſes uges & ſes accuſateurs. Mais la caale eſtoit trop forte, & les eſprits rop envenimés pour accommoder ette affaire. De ſorte que ne voyant as d'autre remede pour le ſauver; l eut la hardieſſe de monter ſur la Tribune aux harangues, pour juſtifier l'innocence & la conduite de Socrate, devant le peuple. Le commen-

cement de ſon diſcours avoit déja tellement émeû les aſſiſtans, que les Magiſtrats craignant quelque ſedition luy impoſerent ſilence, pour ſatisfaire à la paſſion de ceux qui vouloient perdre Socrate : ce qu'ils firent ſans beaucoup de peine, ſous un gouvernement auſſi corrompu, que l'eſtoit celuy des trente Tyrans, qui s'eſtoient rendus maiſtres de la Republique, & qui furent chaſſés peu de temps aprés par Thraſybule.

Les Philoſophes qui eſtoient alors à Athenes, furent tellement épouvantés de la mort de Socrate, qu'ils ſortirent preſques tous de la Ville, pour éviter l'injuſtice & la cruauté de ceux qui y regnoient. Platon ſe retira à Megare ville d'Achaïe, pour y continuër l'étude de la Philoſophie ſous Euclide qui eſtoit de cette Ville là, & un des premiers diſciples de Socrate. De Megare il paſſa à Cyrene, pour y entendre un grand Mathematicien nommé Theodore, auprés duquel il acheva de ſe rendre ſçavant en cette ſcience.

Mais comme rien n'eſtoit capable de ſatisfaire entierement la paſſion

n'il avoit d'apprendre toutes cho-
:s ; il fit un voyage en Italie pour
avoir des conferences avec Eury-
ıs, Philolaüs, & le ſecond Archy-
ıs, qui eſtoient alors les plus cele-
res Sectateurs de Pythagore, dont
. doctrine s'eſtoit renduë fameuſe
ans la Grece ; & ayant tiré les ſe-
:ets les plus cachés de la Philoſo-
hie des Pythagoriciens, il alla en
gypte pour y aprendre la Theolo-
ie des Preſtres & des Sacrificateurs.
uripide qui l'accompagna dans ce
oyage, tomba malade en Egypte,
e qui obligea Platon d'y ſejourner
lus long-temps : de ſorte qu'il eût
ıut le loiſir d'étudier la Religion des
.gyptiens & leurs myſteres. Il y
ut meſme quelque communication
es livres de Moïſe par le moyen des
uifs, dont le nombre eſtoit fort
ıultiplié dans l'Egypte, depuis les
ranſmigrations. Clement d'Alexan-
lrie aſſure qu'il y eſtudia ſous
ın ſçavant d'Heliopolis nommé
Sechnuphis, qui eſtoit Juif. Et ſaint
Auguſtin a crû quelque temps, que
Platon avoit eû des conferences avec
e Prophete Jeremie dans ſon voyage

*Ariſtot. de Plat. apud Euſeb.*

*L. 1. Strom.* Nonnulli putarunt Platonem quando perrexit in Ægyptum Jeremiam audiviſſe. *Aug. l. 8 de civit. Dei*

*Aug. l. 2. de Doct. Chr.*

*Idem lib. 8. de civit. Dei.*

d'Egypte : mais apres avoir fait une ſupputation exacte des temps, il reconnut que ce Prophete eſtoit mort plus de ſoixante ans, devant que Platon vint en Egypte.

Ce Philoſophe ayant apris des Egyptiens leurs myſteres les plus ſecrets, il eut la curioſité de voyager en Perſe, pour y conſulter les Mages ſur la Religion du païs : ſon deſſein eſtoit d'aller juſques dans l'Inde, pour y voir les Brachmanes, & s'inſtruire de leurs mœurs & de leurs coûtumes. Mais les guerres d'Aſie l'en empeſcherent : & celle du Peloponeſe, qui diviſoit déja toute la Grece, l'obligea de revenir à Athenes. Il n'y avoit point alors de profeſſion plus honorable parmy les Atheniens, que celle d'enſeigner la Philoſophie : Platon l'embraſſa, dés qu'il y fut arrivé ; & attira en peu de temps bien des Sectateurs auprés de luy. Il eſtablit ſon école à l'Academie qui eſtoit un lieu hors de la Ville : & ce lieu donna depuis le nom à ſa Secte. Iſocrate fut un des premiers, qui mit Platon en reputation : ils avoient contracté enſemble une grande amitié. Laërce

arle d'un entretien, que ces deux ands hommes avoient eû dans une aiſon de campagne, ſur le ſujet de Poëſie; mais ce diſcours n'eſt pas enu juſques à nous.

Les prodiges qui ſe paſſoient en cile, dans les embraſemens du ont Etna, donnoient tant d'éton- ement aux Philoſophes d'Athenes, ue Platon quitta ſon école pour tisfaire ſa curioſité, ſur une choſe extraordinaire. Il paſſa dans cette le pour obſerver de prés le principe ıché de ce feu prodigieux, qui s'al- moit quelquefois avec des violen- es épouvantables. Denys ſurnom- é le Tyran regnoit alors à Syracu- , c'eſtoit un fort méchant homme: iceron le fait aſſés connoiſtre par n mot qu'il dit de luy, qu'ayant pil- un Temple hors de ſon païs, & tournant par mer en Sicile par un eau temps : *Vous voyez*, dit-il, *mes mis, combien les Dieux ſont favora- les aux ſacrileges.* Platon l'alla voir, au lieu de le flatter comme fai- oient ſes courtiſans : il luy parla ontre les deſordres de ſa Cour, avec nt d'autorité, que ce Tyran en fut

Cum fanum locris expilaſſet, navigabat Syracuſas, cũque ſecundiſſimum curſum teneret: videtis, inquit, amici, quam bona à diis immortalibus navigatio detur ſacrilegis. *l. 3. de nat. deorum.*

ſurpris : & comme il n'eſtoit pas fort accoûtumé à entendre des verités deſagreables, il ſe mit en colere contre Platon, & le voulut faire mourir: mais Dion & Ariſtomene alors favoris du Prince, & qui avoient eſté autrefois diſciples de Platon, luy parlerent en faveur de ce Philoſophe, & luy ſauverent la vie. Denys ſe contenta de le mettre entre les mains d'un envoyé des Lacedemoniens, qui eſtoient alors en guerre avec les Atheniens : cet envoyé abordant à Egine le vendit comme un eſclave à un Marchand de Cyrene, qui l'ayant acheté le renvoya à Athenes.

Quelque temps aprés il fit un ſecond voyage en Sicile, ſous le regne du jeune Denys, qui le fit prier par Dion ſon Miniſtre & ſon favory, de venir à ſa Cour pour luy enſeigner l'art de bien gouverner ſes peuples. Platon y alla dans le deſſein d'inſpirer à ce Prince des ſentimens plus doux que ceux de ſon pere, & pour luy faire pratiquer cette forme de gouvernement qu'il meditoit, & dont il nous a laiſſé les principales maximes dans ſes livres de la Republique.

ais la grande liaiſon que Dion eut
ec ce Philoſophe donna de l'om-
age au Tyran: Dion fut diſgracié
Platon renvoyé à Athenes. Dion
ſtant remis dans les bonnes graces
ſon Maiſtre, il luy conſeilla de
ire revenir Platon: Denys le receût
ec toutes les marques de bien-veil-
nce qu'un grand Prince peut don-
r. Il envoya au devant de luy une
lere ſuperbement equipée, & il
la luy-meſme dans un char magni-
que, pour le recevoir avec toute
. Cour. Mais ſon humeur ſoupçon-
euſe, & les inégalitez de ſon eſprit
firent retomber dans ſes premieres
éfiances: Platon s'en offença, &
en plaignit. Denys offencé luy-meſ-
ne par ces plaintes, penſoit à ſe dé-
aire de luy: mais Archytas qui avoit
u pouvoir auprés du Tyran, en fut
verty par Dion, & demanda grace
our le Philoſophe: le Tyran la luy
ccorda, & Platon eut permiſſion de
e retirer.

Platoni ſapientiæ antiſtiti Dionyſius Tyrannus vittatam navem miſit obviam: ipſe quadrigis albis egredientem excepit. *Plin. l. 7. c. 0*

Elien veut faire croire que Platon prit à Dion le ſecret de ſe défaire du Tyran, pour délivrer les peuples de l'oppreſſion: Ciceron eſt dans le meſ-

*Æl. l. 3. hiſt. Var.* Dionem, Plato non linguæ ſolum: verum etiam a-

nimi & virtutis magiſter, ad liberãdam patriam impulit. *Cic. l. 3. de Orat.*

me ſentiment, je ne ſçay pas ſur quels memoires : j'y trouve peu d'aparence, de la maniere dont Platon avoit l'eſprit fait: car il n'avoit rien de violent. Quoy qu'il en ſoit, le peuple d'Athenes le receût à ſon retour avec une joye univerſelle : on voulut luy donner part au gouvernement : il refuſa cet honneur, pour s'occuper plus tranquillement à la contemplation des choſes naturelles, & à l'étude de la Philoſophie : il abandonna meſme ſon bien à ſes freres, ne ſe reſervant qu'une petite maiſon avec un jardin à la campagne, pour y paſſer le reſte de ſes jours en liberté : & cette liberté luy fut ſi chere, qu'il ne pût ſe reſoudre à ſe marier. En effet, il mena depuis une vie fort tranquille & fort heureuſe : parce qu'elle fut innocente & exempte d'ambition. Eſtant jeune il avoit porté les armes dans les troupes de ſa Republique à Tenare, à Corinthe, & en l'iſle de Delos, & il paſſa le reſte de ſes jours à l'étude de la Philoſophie : il s'attacha fort aux ſentimens d'Heraclite dans les choſes Phyſiques, à ceux de Pythagore dans les choſes intel-

ctuelles, & il ſuivit Socrate dans la
orale : ainſi il ſe fit une Philoſophie
mplete de ces trois Maiſtres.

Il vivoit honneſtement avec les
ıtres Philoſophes : quoy que ce ne
ıſt pas la maniere : car l'envie re-
noit beaucoup parmy eux, & cha-
ın ſe renfermoit dans ſon party. Il
onnoit meſme quelquefois à man-
er à Diogene le Cynique, qui eſtoit
n fanfaron de Philoſophie, plûtoſt
u'un vray ſage & un vray Philoſo-
he : car il ſe piquoit mal à propos
e faire l'independant, & il faiſoit
ſtat de cenſurer tout le monde, ſans
pargner Platon, qui ne laiſſoit pas
e le traiter civilement. Un jour qu'il
avoit invité à ſouper avec quelques
iciliens de ſes amis, il avoit fait or-
er la ſale du banquet aſſez propre-
ent. Diogene qui ne pouvoit ſouf-
rir la propreté de Platon, & qui ne
erdoit aucune occaſion de cenſurer
es actions, commença à fouler aux
ieds le tapis & les autres meubles,
& dit fort brutalement : *je foule aux
ieds l'orgueil de Platon* : & Platon
uy répondit ſagement, *il eſt vray
Diogene ; mais vous le foulez par un
lus grand orgueil.*

Quoy que Platon euſt un caractere d'eſprit, propre aux choſes relevées, il ne laiſſoit pas d'aymer la raillerie : mais il railloit en homme de qualité, pour rendre la converſation aiſée & commode, & ſans offencer perſonne. Ses dialogues ſont pleins de ces traits agreables, qui font voir la difference qu'il y a entre les hommes qui n'ont que de l'eſprit, & ceux qui outre le naturel, ont encore de l'éducation. C'eſt pourquoy Platon recommandoit ſi fort à ſes diſciples, ſur tout à Dion, & à Xenocrate de ſacrifier aux Graces : on peut dire qu'il y avoit bien ſacrifié luy-meſme. Car on ne pouvoit l'écouter ſans le croire, ny le voir ſans l'aymer. Il ſe trouve de certains fragmens d'epigrammes dans Apulée & dans l'anthologie, qui ont quelque raport à la delicateſſe de ſon eſprit : toutefois Marcile Ficin, dit que ces vers ſont trop tendres pour eſtre de Platon, & qu'ils ne conviennent nullement à la gravité de ce grand homme : il aſſure meſme qu'Ariſtippe les avoit ſuppoſés, pour décrier la vertu de Platon. Dicearque, Athenée, Aulugelle ſem-

Nos injuria Dicæarcus

blent favoriſer cette ſuppoſition. Mais s'il y a quelqu'une de ces epigrammes qu'on puiſſe luy attribuer avec fondement; c'eſt ſans doute celle qui a eſté ſi vantée dans l'antiquité, d'un jeune homme que Platon aymoit. Du moins Apulée, le Taſſe, & quelques autres modernes l'ont traduite, comme la croyant de Platon: & elle a eû une approbation ſi univerſelle, que cette opinion n'eſt pas ſans apparence. Pour les amours avec cette Colophoniene, dont parlent Laërce & Athenée, & dont l'epigramme de l'anthologie fait mention, il en pourroit eſtre quelque choſe, quoy que ſaint Auguſtin ne l'ait pas crû. Mais ce ſont de ces foibleſſes dont la philoſophie payenne n'a pas eû la force de guerir les hommes.

accuſat, qui auctore noſtro Platone amori auctoritatem tribueremus. 4. *Tuſc.*

Apulée pretend que la doctrine de Platon donna aux Dames, qui ſe piquoient d'eſprit, l'envie d'eſtudier. Themiſtius aſſure qu'une eſtrangere ayant lû quelques livres de ſa republique, ſe déguiſa en homme, alla à Athenes, & eſtudia quelque temps de cette maniere ſous Platon, ſans ſe

Multi auditorum utriuſque ſexus in ejus] Philoſophia floruerunt. *Apul.*

faire connoiſtre. Laërce & S. Clement d'Alexandrie nomment d'autres femmes qui firent la meſme choſe. Ce qui donna lieu à quelques médiſances, dont toute la ſageſſe & toute la gravité de Platon ne purent le ſauver. Il eſtoit difficile de s'en mettre à couvert dans une ville auſſi corrompuë que celle d'Athenes; dont le divertiſſement le plus univerſel eſtoit d'examiner la conduite des autres, & de la cenſurer. Cependant on ne doit pas trop s'en raporter à Ariſtippe ou à Antiſthenés, dont parle Athenée, ny a Athenée luy-meſme, non plus qu'à Apulée, à George de Trebiſonde, & à quelques autres, pour ce qui regarde le jugement qu'on doit faire de la conduite de Platon: leurs témoignages doivent eſtre ſuſpects, à cauſe de la préocupation qu'ils font paroiſtre contre ce Philoſophe. Plutarque, Laërce, Valere Maxime, & Photius, raportent tant d'exemples de ſa moderation en toutes choſes, qu'on ne peut trouver en ſa conduite tout au plus que de legers ſujets de ſoupçon contre ſa vertu. Le diſcours qu'il fait

ans le Phedre contre Lyſias en eſt un émoignage: enfin l'on peut dire qu'il ſtoit ſi fort au deſſus de la médiſance & de l'envie, qu'il mépriſoit tous les néchans diſcours qu'on faiſoit de uy, & il n'en faiſoit jamais de perſonne; ce qui eſtoit bien rare parmy es Philoſophes de ſon temps.

Il eſt vray qu'il y eut de la froideur ntre Xenophon & luy, quoy qu'ils uſſent eſté tout deux les diſciples faoris de Socrate. Aulugelle rapporte que Xenophon apres avoir lû les eux premiers livres de la Republique de Platon, eſtant touché d'émuation pour le ſuccés qu'ils avoient û dans le monde, il écrivit ce bel uvrage *de l'Inſtitution de Cyrus*; fin d'oppoſer à cette idée de Repulique que Platon vouloit eſtablir, exemple d'une Monarchie, dont le gouvernement a quelque choſe de lus grand & de plus parfait. Platon ne répondit à cet ouvrage que deux nots, qui ſe trouvent dans ſon troiéme livre des loix; *qu'à la verité Cyrus avoit eſté grand Capitaine: mais qu'il eſtoit ſi peu capable de donner des regles pour gouverner un eſtat, que*

*Aulug. lib. 14. c. 3.*

Παιδείας δ' ὀρθῶς ἡρῆσθαι τὸ παράπαν. *ex Gell. loc. cit. ſumpt. ex Athen.*

*meſme il n'avoit pas ſceû conduire ſes affaires, ny gouverner ſa maiſon.* Ciceron dans l'epiſtre qu'il écrit à ſon frere, pour ſa conduite dans la province qu'il gouvernoit, dit que cette Inſtitution de Cyrus n'eſt qu'un tableau de ce qu'il faudroit faire dans l'éducation d'un Prince, & l'image d'un gouvernement parfait. Mais qu'en ce qui regarde l'Hiſtoire de Cyrus, il n'y a aucun fondement de verité : & Hermogene dans ſes caracteres, fait paſſer pour une fable l'avanture d'Abradate & de Panthée, laquelle eſt un des grands ornemens de cet ouvrage.

Cyrus à Xenophonte non ad hiſtoriæ fidem ſcriptus, ſed ad effigiem juſti imperij ad Quin Frat. *epiſt.* 1. *Hermog. l.* 2. *de pr. orat.*

Il eſt veritablement aſſés eſtrange que deux auſſi grands hommes que Platon & Xenophon qui avoient eſtudié ſous un meſme maiſtre, & traité les meſmes ſujets, & preſque de la meſme maniere, ayent eſté ſi reſervés à parler l'un de l'autre. C'eſt ce qui a donné lieu de croire qu'ils ne s'aimoient pas. Les ſçavans qui ſont venus apres eux l'ont jugé ainſi. Aulugelle dit qu'ils affecterent meſme de ne pas ſe nommer dans leurs ouvrages : il eſt certain toutefois qu'ils

*Athen. l.* 11. *Aul. 9. l.* 14. *c.* 3.

ont parlé l'un de l'autre. Car Xenophon parle de Platon au livre troiſiéme de ſes Memoires, & Platon parle de Xenophon au troiſiéme livre de ſes Loix. Le peu d'eſtime que Platon eut pour Ariſtippe, eſtoit mieux fondé. Car Ariſtippe avoit de fauſſes vertus, & faiſoit vanité de ſes vices. Auſſi Platon avoit plus de peine à ſouffrir le faſte & la moleſſe de ce Philoſophe, que les brutalités de Diogene. Il railloit agreablement les mœurs oppoſées de ces deux hommes. Mais le mépris qu'il avoit pour eux, ne troubloit point ſon repos : ſa vertu eſtoit trop ſolide pour s'embaraſſer de ſi peu de choſe. Ce qui la rendoit ferme, c'eſt qu'elle eſtoit ſoûtenuë par des ſentimens ſinceres de la Religion; car il remercioit les Dieux chaque jour de ce qu'il avoit eû Socrate pour Maiſtre, & de ce qu'ils l'avoient fait homme, ce qu'il mettoit au nombre des graces qu'il avoit receües du Ciel, eſtant perſuadé de la Metempſycoſe, comme il l'eſtoit.

Enfin eſtant âgé de quatre-vingt & un an, il mourut d'une mort douce

& paiſible, au milieu d'un banquet qu'il faiſoit à ſes amis le jour de ſa naiſſance. La vie & la mort de ce Philoſophe furent aſſés tranquilles. Outre les avantages de la naiſſance, il eût l'eſprit grand, le naturel doux & facile, & une immenſe capacité; il fut honoré en ſon païs, eſtimé parmy les eſtrangers, & adoré de ſes diſciples: l'amour qu'il avoit pour l'eſtude fit ſon ſouverain plaiſir, & il joüit de ce plaiſir juſques au dernier jour de ſa vie. Mais ſon eſtude n'avoit rien de ces meditations melancoliques & chagrines, qui noirciſſent l'eſprit, & rendent l'homme ſauvage. Au contraire il croyoit que le plus grand fruit de la ſcience eſtoit de plaire à ceux qu'on vouloit inſtruire, & qu'il valoit mieux ſçavoir vivre, que de ſçavoir diſcourir. La douceur de ſon naturel le rendit aymable à tous ceux qui le connurent, & ſa ſcience a donné de l'admiration à toute la poſterité. Il eſtoit dans une eſtime ſi univerſelle, qu'un jour eſtant allé de Syracuſe au lieu où l'on celebroit les jeux Olympiques, qui eſtoit l'aſſemblée generale de toute

a Grece : dés qu'il parut, on quitta es jeux & les ſpectacles, pour le voir. Il fut chery des grands pendant ſa vie : & apres ſa mort il ſe trouva des Roys & des Republiques, qui luy dreſſerent des ſtatuës & des autels. Toutes ces qualités luy acquirent le nom de divin, & ſa memoire eſt devenuë venerable à tous les ſiecles. Voila quel fut le merite & la gloire de Platon : parlons maintenant d'Ariſtote.

CHAP. IV.

*De la perſonne d'Ariſtote.*

Il eſtoit de Stagire, petite ville de Macedoine : ſon pere s'apeloit Nicomachus, & fut Medecin du Roy Amyntas, ayeul d'Alexandre. On pretend que Nicomachus tiroit ſon origine d'Eſculape fils d'Apollon. Ariſtote perdit ſon pere & ſa mere dans les premieres années de ſon enfance. Proxene amy de ſon pere prit ſoin de ſon éducation : il l'éleva hors d'Athenes, & l'éleva mal : ce qui parut aſſez dans ſa jeuneſſe. Car ayant commencé à eſtudier la grammaire, & enſuite la poëtique, il quitta ſes eſtudes par pur libertinage, & abuſa quelque temps de l'indulgence de ſon tuteur. Il reüſſit neanmoins dans

la poëſie, témoin le poëme qu'il compoſa ſur la mort des guerriers, qui furent tués au ſiege de Troye, dont Euſtathius & Porphyre font mention. Ayant diſſipé par ſes débauches une partie du bien que ſon pere luy avoit laiſſé, il ſe jetta dans les troupes de la Republique, pendant que Lyſiſtrate eſtoit Preteur. Mais ne reüſſiſſant pas dans cette profeſſion, il fut à Delphes conſulter l'Oracle, ſur le party qu'il devoit prendre, l'Oracle luy ordonna d'aller à Athenes, & de s'apliquer à la Philoſophie.

*Æl. lib.5.c.9. Athen. lib.8. Euſeb. lib.15. de præp. Evang.*

Il eſtoit alors âgé de dix-ſept ans : Olympiodore dit qu'il commença à eſtudier cette ſcience ſous Socrate : Ammonius & le Cardinal Beſſarion ſont de cet avis. Laërce n'en eſt pas. Mais ſi l'on s'en raporte à Euſebe, on trouvera que Socrate mourut en la troiſiéme année de la quatrevingt-quinziéme Olympiade, & qu'Ariſtote nâquit en la quatre-vingt-dix-neuviéme ; ce qui ſe trouve conforme à la ſupputation d'Apollodore, & de Denys d'Halicarnaſſe.

Ainſi il y a plus d'apparence qu'Ariſtote commença à eſtudier ſous

Platon à dix-ſept ans, & qu'il ne init ſes eſtudes qu'environ ſa trente-eptiéme année. Mais parce qu'il voit diſſipé ſon bien, il fut contraint our ſubſiſter pendant quelque emps de faire un petit trafic de pou-lres de ſenteur & de remedes qu'il ebitoit à Athenes. Il eſt vray qu'il ſtudioit avec une ſi grande applica-ion, qu'encore qu'il euſt trouvé l'é-ole de Platon remplie d'excellens ſprits, il ne laiſſa pas de ſurpaſſer en eu de temps ceux qui ſurpaſſoient ous les autres. Il eſtoit infatigable ans ſon travail, & ſon Maiſtre fut urpris de l'ardeur avec laquelle il arcourut tout ce qu'il trouva d'é-rits ſur la Philoſophie, qui eſtoient lors en quelque reputation. Platon e nomma l'ame de ſon école: & uand quelque indiſpoſition ou uelque affaire empêchoit Ariſtote e s'y trouver, on diſoit que le Phi-oſophe de la verité n'y eſtoit pas, & n ne decidoit rien ſans ſon avis.

*Ariſtoc. Meſſ. en ex epiſt. Epicur. Alian. ex lib. 5. c. 9. Athen. ex lib. 8.*

Sa paſſion d'aprendre s'augmen-oit de jour en jour: Laërce remar-ue qu'il mangeoit peu, qu'il dor-noit encore moins; & que pour re-

ſiſter à l'accablement du ſommeil, il eſtendoit hors du lit une main, dans laquelle il portoit une boule d'airain, afin de ſe reveiller au bruit qu'elle faiſoit en tombant dans un baſſin : ce qu'Alexandre le Grand pratiqua depuis, au raport d'Ammian Marcellin. Mais comme c'eſt l'ordinaire des eſprits profonds de ſe renfermer en eux-meſmes pour ſe donner tout entiers à la meditation, ſans éclater au dehors, la reputation d'Ariſtote fit peu de bruit dans le monde pendant ces vingt années qu'il fut diſciple de Platon : car il n'eût commerce avec perſonne, & il s'abſtint de toute ſorte de divertiſſement, pour ne dérober aucun moment à ſes eſtudes. Platon qui craignoit que l'excés du travail ne nuiſit à ſa ſanté, l'exhortoit ſouvent à ſe ménager : mais ſon inclination eſtoit plus forte que l'autorité de ſon Maiſtre, & ſon temperamment melancolique, & porté à la contemplation l'entraînoit.

Alexander æneа concha ſuppoſita brachio extra cubile protento pilam tenebat argenteam ut cum nervorum vigorem ſopor laxaſſet infuſus tinnitus ſomnum abrumperet. *Am. Mar el. lib.* 16. *Ammon. in ejus vita.*

De là vient qu'il approfondiſſoit ſi fort les choſes, & qu'il les diſpoſoit dans un ſi grand ordre, quand il les avoit une fois approfondies. C'eſt

uſſi par cette raiſon que Galien loüe Ariſtote d'avoir eſté le premier des Philoſophes, qui a cherché à fond es cauſes generales de tous les eſtres, & qui a le plus deſcendu dans leur létail particulier. Clement d'Alexandrie aſſure qu'Ariſtote eût des conferences à Athenes avec un Juif, pour s'inſtruire dans la religion des Egyptiens. Euſebe l'a dit auſſi-bien que luy : l'un & l'autre l'ont crû ſur e témoignage d'un Peripateticien nommé Clearque, & il eſt aſſés vrayemblable que ce Philoſophe pour uppléer au voyage d'Egypte, qu'on royoit alors neceſſaire pour devenir çavant, ſe contenta de s'éclaircir en particulier des myſteres, & de la religion des Egyptiens, pour ménager e temps qu'on s'expoſe à perdre lans les voyages.

*Gal. de nat. potent.*

*Strom. lib. 1.*

*Clearc. lib. de ſomno.*

Il y avoit environ quinze ans qu'Ariſtote eſtudioit ſous Platon, ors qu'il commença à prendre des entimens differens de ceux de ſon Maiſtre. Comme c'eſtoit un eſprit ſolide, & qui vouloit reduire toutes ſes penſées ſous des regles certaines, & fondées ſur le raiſonnement : il ne ſe

contentoit pas de ces principes vagues, ſur leſquels il ſembloit que Platon eſtabliſt ſa doctrine. La hardieſſe qu'eut Ariſtote de ſoûtenir ſes ſentimens contre Platon dans ſon école meſme, fut cauſe que ſon Maître conceût quelque dépit contre luy, & qu'il commença à blâmer ſa dépenſe en ſes habits, comme peu conforme à la profeſſion d'un Philoſophe. En effet, Ariſtote commençoit auſſi à prendre un peu trop de ſoin de ſa perſonne: mais Platon n'avoit pas fait ſemblant de le remarquer, avant qu'Ariſtote l'eut contrarié dans ſes ſentimens. Il eſt vray que le diſciple à force d'examiner les opinions de ſon Maiſtre, & de les penetrer: ſon Maiſtre le prit pour un eſprit pointilleux & contrariant. Ce qui donna lieu à Helladius & à Elien de dire que Platon s'en plaignit hautement, & traita ſon diſciple & d'ingrat & de rebelle.

Laërce donne lieu de croire que l'animoſité d'Ariſtote contre Platon, alla juſques à entreprendre d'ériger une école contre la ſienne, meſme de ſon vivant. Mais Euſebe &

*Euſeb. de prep. Evang. Ammon. in vita Ariſt.*

ammonius le juſtifient entierement
e ce reproche : & Philoponus aſſu-
: que Cabrias & Timotheus, qui
ouvernoient alors la Republique, &
ui eſtoient parens de Platon, ne
euſſent pas ſouffert. On ne peut pas
ſconvenir qu'Ariſtote n'ait eû des
ɔinions contraires à celle de Pla-
n : & il ſemble qu'il n'eſt pas be-
in de le juſtifier là deſſus : parce
'il n'y a rien de plus libre que l'eſ-
it : & la reconnoiſſance envers un
aiſtre, n'oblige pas à épouſer tous
s ſentimens. A pres tout, il eſt cer-
in qu'Ariſtote ne fit rien contre cet-
reconnoiſſance dans les choſes eſ-
ntielles : il conſerva meſme juſ-
es à la mort de Platon un grand *Laer. in Plat.*
pect pour luy, & il porta ce reſ-
ct encore plus loin, afin de mon-
r la veneration qu'il avoit pour
homme ſi extraordinaire. Car il
ivit un diſcours pour honorer ſa
moire : il luy dreſſa un autel com-
: à une divinité, & l'inſcription
cet autel nous eſt reſtée dans l'an-
ɔlogie.

La reconnoiſſance d'Ariſtote eſt
ntant plus loüable, qu'il avoit ſu-

jet de n'eſtre pas ſatisfait de Platon: Car Platon avoit choiſi pour luy ſucceder en ſon école apres ſa mort, Speuſippus qui ne le meritoit pas tant que luy. Ce fut auſſi cette preference qui obligea peut-eſtre Ariſtote de quitter Athenes, & de ſe retirer à Atarnie, petite ville de la Province de Myſie, vers l'Helleſpont, où regnoit alors Hermias ſon ancien amy. Ce Prince le receut ſi bien, qu'il eut ſujet de ſe conſoler de ſon chagrin: car il luy donna ſa ſœur Pythias en mariage. Mais Ariſtote fut ſi tranſporté d'amour pour cette Princeſſe, qu'il luy fit des ſacrifices, avec les meſmes ceremonies qu'on avoit accoûtumé d'en faire à la Deeſſe Cerés: & il compoſa un hymne à l'honneur d'Hermias ſon bien-faicteur, comme on en faiſoit à Apollon. Neanmoins Athenée qui ne pardonne rien à Ariſtote, le juſtifie ſur cet hymne: & Ariſtocles Peripateticien fait paſſer ces ſacrifices à Pythias, pour une calomnie toute pure d'un Pythagoricien nommé Lycon.

*Ariſtocl. apud Euſ. lib. con. Phil. in notis Caſaub. ſuprà Diog. Laer. in Ariſt.*

Ariſtote demeura trois ans avec Hermias. Mais ce Prince ayant eſté pris

pris par Memnon General des armées du Roy de Perſe : ce Philoſophe ſe retira à Mitylene, ville capitale de Leſbos, où il demeura quelque-temps. Philippe Roy de Macedoine ſe rendit alors maiſtre de la Thrace, & preſques de toute la Grece : & ayant ſceu en quelle reputation Ariſtote y eſtoit : il luy écrivit une lettre fort civile, pour l'inviter de venir prendre ſoin de l'éducation de ſon fils Alexandre, âgé alors d'environ quatorze ans. Ariſtote accepta ces offres : & en huit années qu'il fut auprés de ce jeune Prince, il luy enſeigna l'Eloquence, la Phyſique, la Morale, la Politique, ce qu'il y avoit de plus ſecret dans ces ſciences, & une Philoſophie particuliere, que ce grand homme n'apprenoit à perſonne, comme dit Plutarque.

Neque vero hoc fugit ſapientiſſimum regem Philippum, qui Ariſtotelem, Alexandro filio doctorem accierit, à quo eodem ille & agendi præcepta acciperet & loquendi. *Cic. 3. de Orat.*

Philippe & Olympias ſa femme, voyant le progrés que faiſoit leur fils, par les ſoins d'un ſi excellent maiſtre, firent ériger des ſtatuës à Ariſtote, parmy celles que le peuple leur avoit dreſſées. Philippe fit rebaſtir Stagire, qui avoit eſté ruïnée par les guerres precedentes, & remit à la conſid-

ration du maiſtre de ſon fils, les habitans en leur premiere liberté. Alexandre de ſon coſté avoit une ſi grande eſtime pour Ariſtote, qu'il diſoit hautement, qu'il luy eſtoit plus obligé qu'à Philippe : parce que ſon pere ne l'avoit fait que Prince, & que ſon maiſtre l'avoit rendu raiſonnable. Certes il ne faloit pas un moindre maiſtre que celuy-là pour former Alexandre. Il eſt glorieux à Socrate d'avoir eu un diſciple comme Platon, & à Platon d'avoir eſté le maiſtre d'Ariſtote. Mais il eſt bien plus glorieux à Ariſtote d'avoir fait un diſciple comme Alexandre, qui merita d'eſtre le Maiſtre de l'Univers. Cependant Lucien qui ne ménage perſonne, veut faire croire qu'Ariſtote éleva mal Alexandre, qu'il abuſa de la bonté de ſon naturel, & qu'il fut le plus grand de ſes flateurs. Mais Lucien eſt un railleur, qui pour ſoûtenir le caractere, qui luy reüſſit le mieux, fait eſtat de tourner tout en ridicule, meſmes la Religion, la Philoſophie, & la Royauté, qui ſont les trois choſes du monde les plus dignes de reſpect & de veneration.

*Plutarc. in Alex.*

*Luc. in Dialog. Alex. & Dial.*

Apres tout Ariſtote perdit les bonnes graces d'Alexandre par une avanture aſſés étrange. Calliſthene un des Courtiſans de ce Prince, proche parent d'Ariſtote, parloit un peu trop librement, Alexandre en avoit déja bien ſouffert. Mais ce jeune homme par une vertu trop auſtere, s'eſtant échapé un jour à blâmer trop ouvertement la conduite du Roy, il en fut mal traité: on pretend que de dépit, il écouta trop facilement des propoſitions que luy fit Hermolaüs, avec quelques autres Seigneurs de la Cour, contre la vie d'Alexandre. La conjuration fut découverte, Calliſthene expoſé aux lions, & Ariſtote ne fut pas exempt de ſoupçon.

Calliſthenes interiit haud quaquam aulæ & aſſentantium ingenio accommodatus. *Curt. l 8. Plutarc. in Alex.*

Mais pendant que l'amour de la gloire entraînoit Alexandre à la conqueſte du monde, Ariſtote ſe retira à Athenes, où il fut tres-bien receû. Car à ſa conſideration Philippe avoit fait beaucoup de graces aux Atheniens. Apres la mort de Speuſippus chef de l'école de Platon, Xenocrate avoit pris ſa place: & Ariſtote la trouvant remplie, ne ſongea plus qu'à établir une autre école. Le deſ-

ſein qu'il avoit de prendre une maniere differente de celle de Platon, & de ſe départir de ſes ſentimens, l'affermit dans cette penſée. Les Magiſtrats d'Athenes voulant reconnoître ſon merite, luy donnerent le Lycée, pour y eſtablir ſa nouvelle école: ce lieu devint celebre en peu de temps par le concours de ſes diſciples. Ce fut alors qu'il compoſa ſes principaux ouvrages: neanmoins Plutarque dit, qu'il avoit déja écrit ſes livres de Phyſique, de Morale, de Metaphyſique & de Rhetorique: il rapporte meſme qu'Alexandre luy reprocha d'avoir rendu public, ce qu'il luy avoit enſeigné: en quoy il n'eſtoit pas juſte de vouloir dérober à Ariſtote une gloire ſi legitime, & à la poſterité des ouvrages ſi utiles. Mais Alexandre pretendoit ſe mettre au deſſus de tout le monde, auſſi bien par ſa ſcience, que par ſon pouvoir, tant il aimoit la gloire.

*Plut. in Alex.*

Le meſme Plutarque dit auſſi, qu'Ariſtote piqué des ſoupçons d'Alexandre, & des preſens qu'il avoit envoyés à Xenocrate, en conceût tant de reſſentiment, qu'il eut part

à la conjuration d'Antipater. Xiphilin autoriſe en quelque maniere cette opinion, quand il décrit la ſotte vanité de Caracalla. Cet extravagant Empereur, qui affectoit de reſſembler en toutes choſes à Alexandre, chaſſa d'Alexandrie les Philoſophes Peripateticiens dans l'imagination, qu'Ariſtote avoit en effet contribué à la mort d'Alexandre. Mais n'en déplaiſe à Plutarque & à Xiphilin, cette opinion n'eut aucun fondement : du moins elle ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince : qui meſme apres la mort de Calliſthene, & dans le plus fort de ſes conqueſtes ne laiſſa pas d'ordonner à Ariſtote de s'appliquer à la conſideration des animaux. Il luy envoya huit cent talens, pour fournir à la dépence de cette eſtude, & luy donna un grand nombre de chaſſeurs & de peſcheurs, pour travailler ſur ſes ordres, & luy apporter de tous coſtés, de quoy faire ſes obſervations.

*Quatre cent quatre-vingt mille eſcus ex ſupp. Bud.*

Alexandro Rege inflammato cupidineanimalium naturas noſcendi, delegataque commentatione Ariſtoteli ſummo in omni ſcientia viro, aliquot hominum millia in totius Aſiæ Græciæque tractu ci parere juſſa

Cette liberalité & ces ſoins ſont des témoignages de la grandeur d'ame qui eſtoit en ce Prince, auſſi bien que des marques du peu d'im-

preſſion qu'avoit fait ſur ſon eſprit, le ſoupçon qu'il eut, qu'Ariſtote fuſt entré en la conjuration de Calliſthene, que Quinte-Curce croit ſuppoſée.

&c. *Plin. l.* 8. *c.* 16. *Athen. lib.* 9. *Ælian. l.* 4 *Var. hiſt. c.* 19. Calliſthenes iniiti in caput regis conſilii innoxius. *Curt. l.* 8.

Pour la conjuration d'Antipater qui empoiſonna Alexandre, dont Plutarque accuſe Ariſtote, il y a encore moins d'apparence: puis que Ariſtote vivoit en paix à Athenes ſous la protection de ce Prince, & qu'il ne commença à eſtre expoſé à la perſecution de ſes ennemis, qu'aprés ſa mort. Car cette perſecution luy fut ſuſcitée par les artifices d'un Preſtre de Cerés nommé Eurymedon dés qu'Alexandre fut mort. Ce Prêtre accuſa Ariſtote d'impieté, & donna couleur à cette accuſation, par l'hymne que ce Philoſophe avoit autrefois compoſée à l'honneur d'Hermias, & par les Sacrifices qu'il avoit fait à ſa ſœur, comme à la Deeſſe Cerés. Ariſtote prit le party d'écrire aux Magiſtrats une Apologie fort ample, pour ſe juſtifier de ce crime: ne voulant pas s'expoſer à ſe défendre en perſonne: outre qu'il n'avoit pas de grace à parler; parce qu'il

avoit la voix petite & desagreable.

Apres quoy ce Philosophe se retira à Calcis, ville d'Eubée, craignant le peuple d'Athenes, qui estoit delicat sur sa religion. Le seul souvenir du traitement que Socrate avoit receû de ce peuple dans une accusation pareille, épouvanta tellement Aristote : qu'on croit qu'il aymà mieux s'empoisonner, que de se livrer à ses ennemis. Saint Justin & Saint Gregoire de Nazianze disent qu'il mourut de déplaisir, de n'avoir pû comprendre la cause du flus & du reflus de l'Euripe. Sur quoy quelques Modernes ont inventé cette fable, qui depuis a eu cours, que ce Philosophe se precipita dans l'Euripe, en disant ces paroles, *que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne le puis comprendre.*

Propter morum rectitudinem pulsus Athenis. *Alb. mag. v. eth. c. 1. Strabon. l. 10. & Suid.*

*Iustin. in adm. ad gentes. Greg. Naz. contra Iul.*

*Nonnus in Greg. Theol. Ioan. Vallen. Angl. Cel. Rhodig. l. 19. lect. antiq. Pic. Mirand. Censorin. de die nat. Am. lib. 16.*

D'autres croyent qu'il mourut de sa mort naturelle, & d'une douleur de colique : Censorin & Ammian Marcellin, assurent qu'il estoit fort sujet à cette maladie. Cette derniere opinion me paroist plus vray-semblable : car quelle apparence y auroit-il, qu'un homme aussi avisé que

l'eſtoit Ariſtote eut pû ſe reſoudre à s'empoiſonner : apres avoir pris ſes ſeûretés contre les bizarreries des Atheniens par une retraite ſi ſage, & n'eſtant plus en leur pouvoir : ou bien à s'abandonner au chagrin & au deſeſpoir de ne pouvoir comprendre le flus & le reflus : luy qui ſentoit ſon eſprit borné ſur tant d'autres choſes, qu'il ignoroit ſans en avoir d'inquietude. Il mourut dans ſon année climaterique à ſoixante & trois ans, le meſme âge auquel Demoſthenes & Ciceron moururent : mais d'une mort violente. Ceux de Stagire enleverent ſon corps, & luy dreſſerent des autels. Il laiſſa une fille de Pythias, & un fils d'une autre femme. La fille fut mariée en ſeconde noces à un petit fils de Demaratus Roy de Lacedemone : & le fils eſt ce Nicomachus, qu'il ayma ſi tendrement, & auquel il adreſſa ſes livres de Morale.

CHAP. V. *Comparaiſon de leurs mœurs & de leur eſprit.*

POUR conclure cette premiere partie qui ne regarde Platon & Ariſtote que pour leur perſonne : il ſemble qu'on peut former ce jugement de leur cœur & de leur eſprit, ſur l'abre-

gé que je viens de faire de leurs vies. Les mœurs de Platon paroiſſent plus pures & plus innocentes que celles d'Ariſtote. La naiſſance & la bonne éducation contribuerent peut-eſtre à donner cet avantage à Platon, qui fut élevé en homme de qualité. Ariſtote fut reduit quelque temps à la neceſſité de faire l'empirique, pour avoir de quoy vivre : ainſi le mauvais eſtat de ſes affaires l'engagea à une vie plus dépendante & plus meſlée. Platon au retour de ſes voyages veſcut dans la retraite : & Ariſtote veſcut aſſés long-temps à la Cour, expoſé au tumulte de la vie qu'on y mene, & à toutes les avantures d'un courtiſan. Son naturel parut principalement en la Cour d'Hermias, où il ne trouva rien qui le contraignit. Sa paſſion pour Pythias, les adorations qu'il luy rendit, & tout cet emportement ſi déreglé de ſon amour ; la maniere dont il abandonna le Prince dans ſa diſgrace ; ſes jalouſies contre Speuſippus ; ſes animoſités contre Xenocrate ; les intrigues qu'il eut dans la Cour de Philippe & dans celle d'Alexandre, qui furent l'une &

l'autre aſſés delicates, & les ſoupçons pretendus d'Alexandre contre ſa fidelité, font aſſés voir quel eſtoit le fond de ſon cœur. Platon qui s'eſtoit borné à ſes livres & à ſon école eût beaucoup moins à demeſler avec la fortune: ainſi ſa vie fut plus ſimple, ſon cœur plus tranquille, ſa conduite plus vertueuſe, & tous ſes ſentimens plus honeſtes envers ſes amis, & meſme plus religieux envers les dieux.

J'avoüe apres tout, que de toutes les vertus de Platon, celle qui me touche le plus, eſt ſa pudeur & ſa modeſtie: il ne parle jamais de ſon chef, luy qui ſçavoit ſi bien parler. Ce n'eſt que par la bouche de ſon maiſtre qu'il s'explique: c'eſt Socrate qui dit tout ce que ſçait Platon, & c'eſt le Maiſtre qui fait tous les honneurs de la ſcience du diſciple, ou plûtoſt c'eſt le diſciple qui fait honneur à ſon Maiſtre de tout ce qu'il dit & de tout ce qu'il ſçait: Ainſi jamais écolier n'a eû tant de reconnoiſſance pour ſon precepteur, que Platon en a eû pour Socrate. Ariſtote en uſe d'une maniere bien differente: il avance ſes maximes, & debite ſa doctrine

urement de ſon fonds, ſans faire
mais aucune mention de Platon,
ui avoit eſté ſon Maiſtre.

Pour les qualités de l'eſprit, elles
ſtoient extraordinaires dans l'un &
ans l'autre: ils avoient le genie éle-
é & propre aux grandes choſes: il
ſt vray que l'eſprit de Platon eſt plus
rillant & plus poly: & celuy d'A-
iſtote eſt plus vaſte & plus profond:
'laton a l'imagination vive, abon-
lante, fertile en inventions, en idées,
n expreſſions, en figures, donnant
nille tours differens, & mille cou-
eurs nouvelles, & toutes agreables
i chaque choſe: mais aprés tout, ce
'eſt ſouvent que de l'imagination:
Ariſtote eſt dur & ſec en tout ce qu'il
lit: mais ce ſont des raiſons, que ce
qu'il dit, quoy qu'il le diſe ſeche-
nent. Sa diction toute pure qu'elle
:ſt, a je ne ſçay quoy d'auſtere, & ſes
obſcurités ou naturelles, ou affectées
dégoûtent & fatiguent la pluſpart de
ſes lecteurs: Platon eſt delicat dans
tout ce qu'il penſe, & dans tout ce
qu'il dit. Ariſtote ne l'eſt point du
tout, pour eſtre plus naturel: Son ſty-
le eſt ſimple & uny, mais ſerré &

nerveux ; celuy de Platon eſt grand & élevé, mais lâche & diffus : celuy-cy dit toûjours plus qu'il n'en faut dire, & celuy-là n'en dit jamais aſſez, & en laiſſe toûjours à penſer plus qu'il n'en dit. L'un ſurprend l'eſprit & l'ébloüit par un caractere éclatant & fleury : l'autre l'éclaire & l'inſtruit par une methode juſte & ſolide : & comme les raiſonnemens de celuy-cy ſont plus droits & plus ſimples, les raiſonnemens de l'autre ſont plus ingenieux & plus embarraſſez. Platon donne de l'eſprit par la fertilité du ſien, & Ariſtote donne de la raiſon & du jugement, par l'impreſſion du bon ſens, qui paroiſt en tout ce qu'il dit. Enfin, Platon ne penſe le plus ſouvent qu'à bien dire, & Ariſtote ne penſe qu'à bien raiſonner, à creuſer les matieres, à en rechercher les principes, & de ces principes tirer des conſequences infaillibles : au lieu que Platon en ſe donnant plus de liberté, embellit ſon diſcours, & plaiſt davantage ; mais par la trop grande envie qu'il a de plaire, il ſe laiſſe trop emporter à ſon éloquence : il eſt figuré en tout ce qu'il dit. Ce qui peut-eſtre a donné

lieu à Longin de blâmer l'uſage immoderé, qu'il fait des metaphores par une affectation trop grande du genre ſublime, où il paroiſt exceſſif: ſes exordes du Timée, du Phedon, du Critias, du Parmenide ont toute l'élevation, & toute la grandeur de ce genre; & ils ſortent un peu du caractere d'un Philoſophe, & d'un homme, qui fait profeſſion d'enſeigner. Ariſtote ſe poſſede toûjours, il appelle les choſes tout ſimplement par leur nom: comme il ne s'égare jamais, & qu'il ne s'éleve point: il eſt auſſi moins ſujet à tomber dans l'erreur que Platon, qui y fait tomber ceux qui s'attachent trop à luy; car il ſeduit par ſa maniere d'inſtruire, qui eſt trop agreable.

*Longin. c. 29. de Gen. ſub.*

Plato ſuavius ad legendum, quam potentius ad perſuadendum ſcribit: contra Ariſtoteles plus roboris habet quam ſuavitatis. *Carp. in Alcion.*

Mais quoy que Platon ait excellé dans toutes les parties de l'Eloquence, qu'il ait eſté un Orateur parfait au ſentiment de Longin, qu'Hermogene aſſure dans ſes idées, que l'Eloquence de ce Philoſophe ſurpaſſe celle de tous les Orateurs: & quoy qu'Ariſtote ne ſoit nullement Eloquent: il fournit toutefois pour l'ordinaire du fond & du corps au diſcours: pendant que l'autre n'y donne

In omnibus quæ diſcenda. Oratori eminuit Plato. *Fab. l. 1. c. 12.*

que la couleur & la grace : c'eſt en ce ſens qu'il faut prendre le ſentiment de Quintilien, quand il dit que les Platoniciens, qui ſont les principaux diſciples de Socrate, perfectionnent beaucoup l'Orateur, en le preparant par leur maniere. Mais pour finir ce parallele, Ciceron pretend que Platon s'eſt attaché avec trop d'opiniâtreté à l'étude de la Geometrie, de la Muſique & de l'Aſtronomie : en effet il a voulu trop raffiner ſur cette connoiſſance des nombres, qu'il avoit priſe des Pythagoriciens, & d'où il ſe fait des myſteres perpetuels, dans les raiſonnemens les plus ordinaires de ſa Philoſophie. Ariſtote s'eſt borné aux choſes ſenſibles, dont il fait le fondement le plus commun de ſa ſcience : ſans s'élever au deſſus de la matiere, par ces ſubtilités & ces rafinemens myſterieux des nombres, où Platon s'eſt épuiſé l'eſprit. Aprés tout la difference qu'il y a entre ces deux Philoſophes, ſera plus aiſée à remarquer dans le détail de leur methode, qui eſt la ſeconde partie que je me ſuis propoſée dans cette comparaiſon.

Oratorem futurum optime Socratici præparant. *Fab. l.10. cap. 1.*

Plato in Geometria, Muſica, Aſtris, & numeris ſe contrivit. *Cic. l. 1. de fin.*

# LA METHODE DE PLATON ET D'ARISTOTE.

## *SECONDE PARTIE.*

CHAP. I. *La methode de Platon.*

PLATON n'a pas de methode bien certaine, pour expliquer sa doctrine. Son genie paroist si libre, & son yle est si meslé, qu'il semble qu'il e suive aucune regle. Mais aprés ut, quand on le lit avec attention: ı ne laisse pas d'y remarquer quel- ıes traits d'une methode, qui luy particuliere : en ce qu'elle garde e forte grande liberté, & qu'elle est ır ainsi dire composée de plusieurs thodes.

La premiere & la plus connuë de toutes ces methodes, eſt le Dialogue: il avoit pris cette maniere de Socrate, & des Philoſophes de ſon temps. Diogene Laërce dit, que tout s'écrivoit alors de cette façon. Stilpon, Euclide, Glaucon, Simon l'Athenien, Xenophon écrivoient ainſi. Alexamene dont parle Ariſtote fut auteur de cette maniere d'écrire. Socrate s'y attacha comme à la plus naturelle pour inſtruire, & à la plus commode pour éclaircir les difficultés qui ſe rencontrent dans le détail des matieres qu'on examine: parce que dans la ſuite d'un diſcours continu, il échape bien des choſes à celuy qu'on inſtruit, que les intervalles du Dialogue peuvent donner lieu d'examiner. Platon qui avoit eſté formé par Socrate, trouva encore cette maniere d'enſeigner plus conforme à ſon genie, qui eſtoit grand & élevé, mais libre, & qui s'accommodoit mieux d'un entretien ſans ſuite, où l'on n'eſt pas obligé de s'attacher à un deſſein, ny de ſe borner à un meſme ſujet. L'eſprit de Platon ne peut ſe contraindre, ny s'aſſujettir à des re-

*Laer. in Plat. Athen. l. 2.*

*Ariſt. in Poët.*

gles : tout le diſtrait dans les matieres meſme où il eſt le plus exact : & il y a tant de varieté dans ſes Dialogues, que Pic la Mirande aſſure que ſes diſciples meſme ne conviennent pas encore bien preciſement du ſujet principal qu'il y traite. Il parle par exemple dans les loix, de la nature de l'ame, de ſa generation, & de ſon immortalité : il explique ſon eternité dans le Phedon, & dans le Timée : dans le Dialogue du Menon, qui eſt un diſcours de la vertu, il meſle un grand traité de Geometrie, où il montre que la vertu ſe peut enſeigner par des principes, comme l'on enſeigne la Geometrie. Dans ſon premier Alcibiade, qui eſt un diſcours de la nature de l'homme, il fait une grande diſgreſſion ſur la Muſique : & dans tous les ſujets qu'il traite, il ſuit bien plus ſon genie que ſa matiere : voilà ſon principal caractere. Ce n'eſt pas quand on y fait reflexion, qu'on ne s'apperçoive bien que ſes détours ne ſont pas des égaremens : on y trouve meſme quand on y regarde de prés, que tout a du rapport au ſujet principal dont il traite,

*De Van. Doct. Gent l. 1. c. 4.*

& il ſemble n'avoir pas de deſſein en apparence : quoy qu'il en ait toûjours un caché. Mais l'on trouve auſſi qu'il pourroit aller plus droit : & qu'il fait par ces détours plus de chemin qu'il ne faut, pour aller au but qu'il ſe propoſe.

Diogene croit que Platon s'eſtoit attaché à cette façon, dans le deſſein d'examiner mieux les choſes, par l'expoſition qu'il en faiſoit, & par ſes interrogations & ſes réponſes. C'eſt ce qui luy fait dire dans ſon Cratyle, qu'un parfait Dialecticien eſt celuy qui ſçait bien interroger, & bien répondre : Ce que Platon ſçavoit tres-bien : car il eſtoit un grand Dialecticien, au ſentiment meſme d'Ariſtote. Il y a deux difficultés à éclaircir ſur les Dialogues de Platon: La premiere, s'ils ne contiennent que la doctrine toute pure de Socrate : ainſi que Platon ſemble luy-meſme le pretendre : la ſeconde, ſi ce ſont en effet de veritables entretiens, & de veritables conferences, que ce Philoſophe ait eus, avec les perſonnes qui y parlent.

Pour ce qui regarde la premiere

difficulté, il y a bien de l'apparence que tout ce que dit Platon dans ſes Dialogues, n'eſt pas purement de ſon maiſtre : qu'il a meſlé ſes lumieres avec celles de Socrate, pour autoriſer davantage ſa doctrine, & pour donner plus de poids à ce qu'il avance, & à ce qu'il avoit apris dans ſes voyages d'Egypte & d'Italie, qui probablement ne luy furent pas inutiles. Laërce eſt de ce ſentiment, & dit ouvertement que *Platon a bien écrit des choſes que Socrate n'a jamais dites.* Laer. in Plat.

Il y a cinq perſonnes dont Platon ſe ſert dans ſes Dialogues pour dire ſes penſées, & pour s'expliquer: Socrate, Timée, Parmenide, l'Hoſte d'Athenes, & celuy d'Eleate : qui ſont deux perſonnes Anonymes. Il ne fait dire à Gorgias, à Thraſymaque, à Calliclés, à Polus, à Protagoras, à Euthydeme & aux autres, que ce qu'il n'aprouve pas, & ce qu'il veut refuter : & il a ſoin de faire parler chacun ſuivant ſon caractere.

Pour ce qui regarde la ſeconde difficulté, Athenée y répond dans ſon onziéme livre : où Timon blâme Platon d'avoir meſlé dans ſes Dialogues

des choſes qui n'ont jamais eſté. En effet, on dit que Gorgias ayant oüi reciter le Dialogue qui porte ſon nom, declara qu'il eſtoit ſuppoſé, & qu'il n'avoit point dit ce que Platon luy faiſoit dire. Phedon dit le meſme dans une pareille occaſion ; & Parmenide ne peut avoir eû avec Socrate l'entretien que Platon luy attribuë : parce qu'ils n'ont pas veſcu en meſme temps. Socrate ayant entendu luy-meſme reciter le Dialogue de Lyſis, dit de Platon dans Laërce : *Ce jeune homme m'en fait bien acroire.* Et Xenophon dans Aulugelle aſſure que Socrate ne ſçavoit ny la Phyſique ny les Mathematiques, & que les diſcours qu'on luy fait tenir ſur ces ſciences ſont ſuppoſez. Mais le caractere du Dialogue permet ces libertés : comme Ciceron qui en uſoit ainſi à l'imitation de Platon l'explique à Varron. Athenée ne laiſſe pas de reprocher ſur ce ſujet à Platon l'injuſtice qu'il a faite à Homere de l'avoir blâmé des fictions qu'il a meſlées dans ces Poëmes : puiſque Platon ſe donne luy-meſme cette liberté dans ſes

Xenophon eos mentiri dicit, qui diſſertationes de cæli natura aliiſque diſciplinis Socrati attribuerent : quod cum ſcribit notat Platonem in cujus libris Socrates de Phyſica, Muſica & Geometria diſſerit. *Aul. l.* 14. *c.* 4.

Puto fore, ut cum legeris, mirere id nos locutos, quod nunquam locuti ſumus : ſed noſti morem Dialogorum. *Queſt. Acad. lib.* 1.

Dialogues, où il traite de la Philoſophie : laquelle devoit l'obliger à ne s'attacher qu'à la verité, meſmes juſques au ſcrupule.

La ſeconde methode de Platon eſt comme l'inſtrument le plus univerſel de la premiere, ſçavoir la definition & la diviſion, qu'il avoit priſe de Socrate. Car ce ſont les deux moyens les plus ordinaires dont il ſe ſert, pour eſtablir ce qu'il avance. En effet, on ne peut donner une parfaite connoiſſance des choſes, qu'en faiſant connoiſtre leur nature, ce qui ſe fait par la definition : & la voye la plus certaine pour y parvenir eſt la diviſion. Laërce qui donne à Platon l'induction pour un troiſiéme moyen, dont il ſe ſert particulierement pour détruire ce qu'il veut refuter ; en explique dans ſon troiſiéme livre l'uſage plus au long, auſſi bien que celuy de l'ironie, que Socrate fait entrer en tout ce qu'il dit, ſur tout quand il a affaire aux Sophiſtes. Mais je paſſe ces choſes pour examiner ce qu'il y a de plus particulier & de plus caché dans la maniere de Platon.

C'eſt ce que j'appelle ſa troiſiéme methode, qui conſiſte à expliquer les choſes humaines par les divines, les ſenſibles par les intellectuelles, les particulieres par les univerſelles, les images & les copies, par les idées, qui en ſont les premiers modeles. Ariſtote aſſure que Platon avoit pris cette maniere de s'expliquer de Cratyle qui avoit eſté diſciple d'Heraclite, & d'Heraclite meſme : comme l'enſeigne Averroës : & Marcille Ficin propoſe cette methode dans ſes Epiſtres : où il dit que Platon dans le livre ſeptiéme de ſa Republique, declare que la Philoſophie n'eſt autre choſe, que s'élever de ce qui eſt corruptible & periſſable, au premier principe qui eſt immuable & eternel. Il y a de l'apparence que Socrate qui avoit enſeigné cette methode à Platon l'avoit appriſe de cet Indien, dont parle Euſebe : qui eſtant à Athenes eut des conferences ſi particulieres avec Socrate. Car l'Indien luy ayant demandé ce que c'eſtoit, à ſon avis, qu'eſtre Philoſophe : il luy répondit, que ſçavoir bien vivre, c'eſtoit eſtre Philoſophe : cet eſtranger, dit

*Qui à ſenſibilibus tollebant ſcientiam, quod in perpetuo eſſent fluxu. ex interpret. ex Arab. A. l. 3. de an.*

*Euſ. lib. 2. de prap. Evang. c. 1.*

Euſebe, ne fut pas ſatisfait de cette réponſe : pretendant qu'il ſe trompoit : & que pour avoir une parfaite connoiſſance des choſes naturelles, il faloit commencer par connoiſtre les divines. Ce qui contenta ſi fort Socrate, que depuis il avoit coûtume de dire, qu'on ne pouvoit mieux connoiſtre le bien particulier, que par le bien univerſel. Ce qui eſt aſſez conforme à cette maxime, que les Grecs avoient apriſe des Indiens au ſentiment d'Ariſtoxene : que *le bien univerſel doit eſtre le plus conſiderable* : & cette maxime a du rapport à celle que ſaint Auguſtin apelle, *la voye de la ſageſſe* ; qui s'aplique à connoiſtre les choſes dans leurs principes, & dans leur premier original, par la voye des idées. Ce Pere avoit apris cette methode de Platon, qu'il avoit fort eſtudié : Et quand on le ſuit & qu'on le penetre, ſans s'arreſter à l'écorce comme font la pluſpart de ceux qui le liſent : on trouve qu'il n'explique ſouvent les choſes, que par le rapport qu'elles ont à leur origine, les particulieres par les univerſelles, les ſenſibles qui paroiſſent,

Principalius eſt bonum univerſi *ex Euſeb. in præp. Evang. ibid.*

Via Sapientiæ. *Aug. l. 7. de Trinit.*

par celles qui ne paroiſſent pas : & c'eſt particulierement par cette methode, que ſaint Auguſtin doit paſſer pour Platonicien : comme l'on peut voir dans la maniere dont il explique la grace. Je prend cet exemple, parce qu'il eſt celuy des Peres qui l'a mieux expliquée, & parce qu'on l'apelle le Theologien de la Grace.

La grace eſt un don, dit-il, ſouverainement parfait en qualité de don. Il y a trois choſes à conſiderer dans un don : celuy qui donne, celuy à qui l'on donne, & la maniere dont on donne. Celuy qui donne, pour donner dans la ſouveraine perfection, doit donner du ſien, & il doit eſtre dans le pouvoir & dans la diſpoſition de donner tout ce qui ſe peut donner: ainſi il doit eſtre ſouverainement bon pour donner volontiers, ſouverainement puiſſant pour donner liberalement, & ſouverainement independant, pour donner ſans eſperance de retour : autrement ce ſeroit un trafic & non pas un don. Celuy à qui l'on donne, doit ne rien meriter de ce qu'on luy donne : car ce ſeroit une juſtice, s'il le meritoit,

& il doit eſtre dans l'extreme beſoin: car il pourroit ſe paſſer du don, & le refuſer. Enfin pour la maniere dont on donne, elle doit eſtre libre: car ce qui ſe donne par contrainte, n'eſt pas donné, mais arraché: & le don doit prevenir le merite pour ne pas eſtre une recompenſe: il doit meſme preceder les deſirs, les eſperances, & les demandes de celuy qui le reçoit: parce qu'on pourroit le meriter par ces voyes-là. Toutes ces qualités ſe rencontrant dans la grace, & ſur tout dans la premiere & la plus importante de toutes les graces, qui eſt la Redemption, elles la rendent un don ſouverainement parfait. Voila tout le traité de la grace de S. Auguſtin: & tout ce qu'il en dit en divers endroits de ſes ouvrages, ſe peut reduire à ces principes. En quoy il imite Platon, qui a coûtume d'expliquer les choſes par leurs idées, en les reduiſant à l'eſtat où elles doivent eſtre, & non pas à celuy où elles ſont, comme il le dit dans ſon dialogue du Sophiſte. C'eſt ainſi qu'il donne l'idée de la ſainteté dans ſon Eutyphron; l'idée de la loy dans ſon

Minos, l'idée d'une ville parfaite dans ſes loix : & que dans ſes livres de la Republique il propoſe l'idée de la juſtice univerſelle d'une ville, avant que de propoſer celle d'un Citoyen.

C'eſt ainſi que dans ces meſmes livres il trace le plan d'un gouvernement parfait qui, à le bien prendre, ne peut ſe pratiquer que par des hommes en idée, & dont Ciceron raille ſi agreablement : quand il dit, *que les avis de Caton dans les deliberations eſtoient quelquefois préjudiciables aux affaires : car il opinoit dans le gouvernement de la Republique Romaine, qui eſtoit toute corrompuë avec la meſme ſeverité que s'il eut opiné dans la Republique de Platon.*

Cato nocet interdum reip. dicit enim tanquam in Platonis πολιτείᾳ, non tanquam in Romuli fæce ſententiam. *Epiſt. ad Att. l. 2, ep. 1.*

Cette methode des idées eſt la plus ordinaire de celles, dont Platon ſe ſert, & la voye la plus propre à ſon ſentiment pour bien connoiſtre les choſes, parce qu'elle les reduit à leur principe : ce qui a rendu la doctrine de ſes idées ſi celebre, & ce qui a ſi fort partagé les opinions des ſçavans ſur ſon ſentiment : ſçavoir ſi

ces idées ſont eternelles, ſubſiſtantes & hors de l'entendement de Dieu : comme l'a crû Ammonius diſciple de Proclus, qui veut que ces idées, ſelon la doctrine de Platon, ſoient des modeles tout-à-fait ſeparés de Dieu, ſur leſquels il forme le plan de ſon ouvrage. Albert le Grand, ſaint Thomas, & Trapezuntius ſont de cette opinion. Mais Plutarque, Alcinous, Plotin, Porphyre, Proclus, Jamblique, ſaint Auguſtin, Themiſtius, Simplicius, Plethon, & Marcile Ficin ſont d'un autre avis : ils enſeignent tous d'un commun conſentement, que Platon n'a point crû que ces idées fuſſent des formes exiſtentes par elles-meſmes, & diſtinctes de la connoiſſance & de l'entendement de Dieu : comme Ammonius, & quelques autres l'ont impoſé à Platon. Ces idées ſeparées ſont ſi abſurdes, qu'il n'y a aucune apparence que cette penſée ait pu tomber dans l'eſprit d'un Philoſophe auſſi raiſonnable que Platon. Ainſi dans ſa doctrine, l'idée du monde n'eſt autre choſe que l'image que le createur s'en eſt formée.

Mais s'il eſt ainſi, Ariſtote s'eſt bien mépris, d'avoir declamé avec tant de chaleur contre les idées de Platon, puiſque luy-meſme a eſté de cette opinion : comme il paroiſt dans ſes livres de metaphyſique, & en pluſieurs autres endroits de ſes ouvrages. A quoy je réponds qu'Ariſtote a eû raiſon de combatre le ſentiment de Platon ſur les idées : car quoy que l'opinion de ce Philoſophe n'ait rien de défectueux dans ſa ſubſtance : elle eſt défectueuſe dans ſa maniere : dautant que Platon met dans Dieu deux degrés d'eſtre tout-à-fait diſtincts ; l'un de premier entendement, l'autre de premier principe de tous les eſtres en qualité de createur. Il pretend que ce premier entendement où ſe forment les idées, eſt l'original ſur lequel le Createur prend ſes deſſeins : & que ce principe eſtant diſtinct du Createur, les idées qui en ſont les expreſſions en ſont auſſi diſtinctes. Et Ariſtote a eû raiſon de combatre cette doctrine, luy qui reconnoiſſoit une ſimplicité ſi pure dans l'eſſence de Dieu, qu'il ne pouvoit pas y ſouffrir ces idées

δημιυργός. τὸ νοερόν. *Plotin l. 3. Enn. 5.*

que Platon y diſtinguoit, en y diſtinguant l'entendement de Dieu d'avec Dieu meſme. C'eſt cette diſtinction qu'Ariſtote combatoit, en combattant les idées, comme des formes exterieures à ce premier eſtre, pour ne pas ſouffrir du mêlange ou de la compoſition dans ſa nature. C'eſt le ſentiment d'Ariſtote contre les idées de Platon : quoy que Simplicius ait crû, qu'il n'a eſté different de celuy de Platon ſur cette queſtion, que dans la maniere de s'expliquer : mais il n'eſt pas vray-ſemblable qu'un eſprit auſſi ſolide qu'Ariſtote ſe ſoit attaché à combatre des paroles, & ait fait paroiſtre tant de chaleur contre de ſimples expreſſions. Je devois en cette occaſion l'éclairciſſement que je viens de faire à la doctrine des idées de Platon, qui a donné lieu à ce different ſi celebre, qu'Ariſtote a eû avec luy ſur cette matiere : je retourne à mon ſujet.

Il ſe trouve enfin dans Platon une quatriéme methode encore plus cachée que les autres, qui conſiſte à expliquer la verité des choſes par leurs figures. Ce que Platon prati-

quoit pour attirer plus de reſpect à ſa doctrine, en la rendant plus myſterieuſe par les voiles, dont il la couvroit. Les principaux interpretes de Platon ont encore augmenté l'opinion, qu'on a eû de leur maiſtre à cet égard. Marcile Ficin dit que Platon dans les matieres importantes qu'il traite, a toûjours quelque choſe d'allegorique : & il ajoûte que c'eſt encore un myſtere inconnu à ſes Commentateurs, que cette figure de l'ame qu'il explique par les nombres, dont il parle dans le Timée : & que dans l'Epinomis il y a une enigme, qui n'eſt pas encore developée. La naiſſance de l'amour dans le Banquet, la guerre des Atheniens contre les peuples de la mer Atlantique racontée dans le Critias : Le char de l'ame, ſes ailles, ſes chevaux, & le cocher qu'il luy donne dans le Phedre. La fable de la generation des animaux par Promethée & par Epimethée dans le Protagoras, ſont des allegories toutes pures, ſi l'on en veut croire Origene, Porphyre & Proclus; ainſi que le remarque Ficin ſur le Parmenide.

Proclus, Jamblique, Porphyre.

*In Plat. lib. de rep.*

Quæ ſcripſit Plato de anima, & de ejus circuitu aliter intelligi debent, quam verba ſonant. *Ficin in Plat. Theol l. 7. c. 4.*

Socrate ſe ſervoit de cette maniere à l'imitation de Pythagore, ce qu'il faiſoit principalement pour confondre l'arrogance des Sophiſtes, en cachant ſous ces figures ce qu'il ſçavoit le mieux : pendant que les Sophiſtes affectoient de montrer avec tant de faſte, ce que meſme ils ne ſçavoient pas. Platon apprit auſſi cette Philoſophie ſymbolique des Egyptiens, qui eſtant fort adonnés à la ſuperſtition, s'expliquoient toûjours de la Religion par des figures. Cette maniere de traiter des choſes divines leur paroiſſoit plus reſpectueuſe. Leurs Preſtres entre les mains deſquels eſtoient les myſteres, autoriſerent cette methode, pour ſoûtenir leur credit, & pour s'attirer de la veneration par le reſpect des choſes ſaintes qu'ils cachoient aux yeux du peuple, pour ne les pas profaner. Ils crurent meſme, comme le remarque Jamblique, dans un de ſes ouvrages, où il a expliqué leurs myſteres, qu'ils devoient en uſer de la ſorte, pour imiter la nature qui cache ſous le voile exterieur du corps les perfections de l'eſprit.

Quoy qu'il en ſoit, cette maniere de s'expliquer s'eſtoit ſi fort eſtablie dans l'Egypte, qu'il y a de l'apparence que les Egyptiens ayant eſté chaſſés de leur païs par Cambiſe qui en fut le conquerant : & s'eſtant depuis répandus dans toute l'Inde, ils y eſtablirent auſſi cette façon d'écrire par Hieroglyſiques, qui y eſt encore en uſage à preſent, meſme juſques dans la Chine, avec quelque rapport à celle qui eſtoit autrefois parmy les Egyptiens. Car ils expliquoient, comme j'ay dit, leurs penſées par des figures d'oyſeaux, d'animaux, & d'autres choſes ſenſibles qu'ils adoroient comme des divinités : & ce fut par cette raiſon que les Grecs donnerent à ces figures le nom d'Hieroglyfiques. Mais je ne prétend pas que cette maniere d'écrire ſymbolique, qui a eſté la plus ordinaire de Platon, ſoit univerſellement pratiquée dans tout ce qu'il a écrit. Car il dit des choſes fort à découvert, & qui ſont entenduës de tout le monde : comme il y en a qui ne ſont entenduës de perſonne, & qui ſont tout-à-fait allegoriques ; &

Proclus ſon interprete le plus exact, avouë qu'il n'écrit pas bien intelligiblement en beaucoup d'endroits. C'eſtoit la maniere la plus en uſage dans l'école de Socrate, d'écrire les choſes figurement : comme il paroiſt dans ce fameux tableau de Cebés, qui fut un des plus celebres diſciples de Socrate. Car ce tableau qui a eſté ſi eſtimé de toute la poſterité, n'eſt qu'une repreſentation toute pure de la vie humaine, ſous les diverſes figures dont il eſt remply. Voila ce qui ſe peut dire de plus précis ſur la methode de Platon : voyons celle d'Ariſtote.

ἀπαρα κα-λύπτως Procl.

CHAP. II.

*De la methode d'Ariſtote.*

IL ne faut pas s'eſtonner ſi la methode de Platon eſt ſi diverſe & ſi peu certaine : parce que ſa premiere maxime eſtant de ne rien aſſurer, & de douter de tout : il ne doit pas avoir de principes, n'ayant rien à eſtablir. Ariſtote fut le premier des diſciples de Platon, avec Xenocrate, qui abandonna cette maniere de douter pour s'éclaircir des choſes en les aprofondiſſant : Si bien qu'il ſe fit une methode plus ſimple, & tout-enſemble plus certaine que n'é-

In Platonis libris nihil affirmatur : quæritur de omnibus, nihil certi dicitur. *Cic. Acad. quæſt. l. 1.* Vtrique Platonis ubertate pleni certam diſciplinæ formulam compoſuerant : illam autem Socra-

toit celle de Platon : parce qu'il ſe fit des principes. Le premier de ſes principes, eſt qu'il y a une ſcience contre le ſentiment de Platon, qui n'en croit point : parce qu'il ne croit rien de certain dans la nature : il tient que l'eſprit de l'homme s'obſcurcit dans le corps en y entrant, comme une lumiere s'eſteint dans la bouë ; que cette connoiſſance qu'a l'eſprit de toutes choſes, par la nobleſſe de ſon extraction divine & immortelle, ſe pert tout-à-fait par le commerce de la matiere : qu'ainſi la ſcience qui luy vient par l'uſage & l'experience des choſes, n'eſt pas une veritable ſcience, ce n'eſt qu'une reminiſcence toute pure comme l'explique Plotin, Ariſtote eſt d'un ſentiment contraire, il croit que l'ame n'a d'elle-meſme aucun principe de connoiſſance, quand elle s'unit au corps : qu'elle n'acquiert de connoiſſance que par les ſens, qui ſont comme autant de meſſagers eſtablis, pour luy rendre compte de ce qui ſe paſſe hors d'elle ; que de ces connoiſſances particulieres, qui luy viennent par le miniſtere des ſens, elle ſe forme d'el-

ticam de omnibus rebus, nulla affirmatione adhibita conſuetudinem diſſerendi reliquerunt. *Cic. Acad. queſt.*

Ἐκ παλαιῶν τύπους τοῖς νεὼς ἐγ αρπ ἥκοντας. *l. 3. Ennead. 5.*

le-meſme, par l'operation de ſon entendement, des connoiſſances univerſelles, certaines, évidentes, qui ſont la ſcience.

Ainſi la premiere methode d'Ariſtote eſt tout-à-fait oppoſée à celle de Platon. Car Platon pretend que pour parvenir à la connoiſſance des choſes, il faut commencer par les univerſelles, & puis deſcendre aux particulieres ; & Ariſtote veut que de la connoiſſance des choſes particulieres & ſenſibles, on monte à la connoiſſance des choſes generales & immaterielles : eſtant perſuadé de ce principe, qu'il tient pour indubitable ; *que rien ne peut entrer dans l'eſprit que par le ſens :* car l'homme eſtant fait comme il eſt, il ne peut juger des choſes ſenſibles avec quelque certitude, autrement que par les ſens. La maxime de Platon eſt de faire connoiſtre les choſes par les idées, qui en ſont comme les premiers originaux ; celle d'Ariſtote eſt de les faire connoiſtre par les effets qui ſont les expreſſions & les copies de ces idées. L'ordre que Platon eſtablit, eſt celuy de la nature qui ſe ſuit

Ariſtoteles ad ſenſibilia traduxit, quæ Pythagorici de numeris & ſubſtantiis intelligibilibus dixere. *Beſſar. Card. in calum l. 2. c. 4.*

Nihil eſt in intellectu quod non fuerit prius in ſenſu *ex Aver. text. in Ariſt. lib. 1. poſt. analic. c. 13.*

elle-meſme, procedant de la cauſe aux effets: celuy d'Ariſtote eſt l'ordre de la connoiſſance de l'eſprit, qui ne va à la cauſe que par l'effet. Ce que ſaint Auguſtin apelle *la voye de la ſcience*, qu'il oppoſe à celle de la *Sapience*, & dont il parle dans ſes livres de la Trinité. Voila la premiere methode d'Ariſtote, qu'il avoit priſe de cet Archytas, qui fut diſciple de Pythagore, & qu'Architas avoit apriſe de Dexippus. Ce Dexippus dans l'ordre des categories dont il avoit dreſſé le premier plan, mettoit la ſubſtance à la teſte des autres categories, comme la plus materielle & la plus ſenſible. Mais parce que cette connoiſſance des choſes univerſelles, formée par la connoiſſance des particulieres a un principe fautif & ſujet à l'erreur, qui eſt le ſens: Ariſtote cherche le moyen de rectifier ce principe, en le rendant infaillible, par le moyen de ſon organe univerſel.

*Auguſt. l. 7. de Trinit.*

C'eſt la ſeconde methode d'Ariſtote, & c'eſt dans cet organe qu'il eſtablit l'art de la demonſtration, par celuy du Syllogiſme. Car la demon-

ſtration eſt ſa methode la plus ordinaire ; comme le témoigne Ammonius, & Ariſtote apelle luy-meſme l'art du Syllogiſme, ſa methode principale. Sa Logique ne fert qu'à eſtablir cette methode, tout ce qu'il y dit, y a du rapport : le livre des Categories traite des parties éloignées qui doivent entrer dans la compoſition du Syllogiſme, qui ſont les termes dans leur ſignification naturelle. Le livre de l'interpretation traite de la matiere prochaine du Syllogiſme; c'eſt à dire des termes en tant qu'ils ſont capables de liaiſon pour ſervir à l'énonciation, qui eſt la ſeconde operation de l'eſprit: le livre des Analytiques conſidere le Syllogiſme ſelon les deux parties eſſentielles qui le compoſent : c'eſt à dire ſelon ſa matiere & ſa forme ; & comme la matiere du Syllogiſme peut eſtre ou neceſſaire, ou contingente, ou ſophiſtique, elle eſt expliquée ſelon ces differences dans la ſuite de ces livres: Le livre des Topiques ſert à demeſler cette matiere, quand elle n'eſt que probable ou contingente : Le livre des Sophiſmes explique ce qu'elle a

*Ammon. in Ariſt. vita*

μέθοδον εὑρεῖν ἀφ' ἧς ἂν δυνησόμεθα συλλογίσασθαι περὶ παντός. *Top. cap. ult.*

fait des matieres, dont il traite, qu'il les penetre, & qu'il y découvre ce qu'il y a de plus eſſentiel : pendant que les autres ne voient que l'écorce, & ne s'arreſtent qu'à la ſuperficie. Il eſt vray que les maximes qu'Ariſtote eſtablit dans les ſujets qu'il a examinés, ſont ſi aprofondies qu'elles ne paroiſſent vrayes, qu'à ceux qui ſçavent les penetrer. Ce qui fait que la pluſpart de ſes definitions ſemblent ou trop obſcures, ou peu juſtes : on n'en convient qu'avec beaucoup de reſiſtence d'eſprit; parce qu'on n'en eſt pas convaincu d'abord. Mais d'autant plus qu'on les medite, on les trouve d'autant plus veritables ; parce qu'elles ſont toûjours fondées ſur la nature & ſur l'experience. Ce qui fait dire à un de ſes plus intelligens interpretes, que *la doctrine d'Ariſtote a pour fondement le plus ordinaire, le ſentiment commun du peuple, & le ſens.*

*Alex. Aphrod.*

Il faut toutefois convenir que cette profondeur d'eſprit qu'a Ariſtote, luy oſte ſouvent la liberté de s'expliquer avec toute la netteté qui ſe-

roit neceſſaire à un Philoſophe qui veut inſtruire : C'eſt le défaut le plus ordinaire qu'on luy reproche. Themiſtius porte la choſe trop loin, quand il dit qu'il y a de la folie de pretendre trouver le veritable ſens d'Ariſtote dans tout ce qu'il dit : ce qui n'eſt vray aprés tout, que dans les choſes où il a peine à prendre party. Simplicius a crû qu'Ariſtote ſe ſervoit de cette obſcurité pour couvrir ſes ſentimens, au lieu de fables & de ſymboles qu'il n'aprouvoit pas dans Platon : parce qu'un Philoſophe qui cherche la verité pour l'enſeigner, doit la découvrir par des effets ſenſibles ; & parce que la verité ne peut eſtre déguiſée ſous la couleur & ſous l'ombre des fables, qu'elle ne ſoit ſujette à l'illuſion, par des explications équivoques qu'on peut luy donner ; & enfin, parce que la verité pour ſe laiſſer voir toute pure, doit ſe manifeſter par l'évidence. Ce ſont les raiſons qu'il raporte dans ſa Metaphyſique, pour condamner cette Philoſophie ſymbolique, dont ſe ſervoit Platon. Ainſi quand Ari-

*l. 3. Metaphyſ. c. 4.*

ſtote ne parle pas clairement, ce n'eſt pas toûjours tant par la qualité de ſon eſprit, qui eſt naturellement profond, que par une affectation pure d'eſtre obſcur & myſterieux, pour n'eſtre pas entendu ſans explication; ce qu'il declare aſſez par le titre qu'il donne à quelques-uns de ſes livres, qu'il apelle *Acroamatiques*, parce qu'il falloit l'écouter pour le comprendre.

Mais je trouve dans ſa maniere de s'expliquer une vertu que je ne puis aſſez admirer : car tout éclairé qu'il eſt, il eſt auſſi le plus modeſte & le moins affirmatif de tous les Philoſophes : il n'aſſure preſques point ce qu'il avance, il dit ſimplement que cela luy paroiſt ainſi, & il ſemble ne dire ce qu'il penſe qu'en heſitant. Quand Aphrodiſée ou Averroés parlent de ſa doctrine, ils n'en parlent que comme d'une choſe évidente, & qui ne ſe peut conteſter : & il n'en parle luy-meſme, qu'en doutant, & avec une retenuë admirable : il ſemble qu'il ait toûjours de la peine à decider : ce qui eſt un effet d'une connoiſſan-

ce plus profonde : car l'on void plus ſa foibleſſe, quand on eſt plus éclairé. Son *peut-eſtre* qu'il meſle ſi ſouvent dans tout ce qu'il dit, me paroiſt ſi beau, & je le trouve ſi propre au caractere d'un homme profond & ſçavant, qui bien loin de s'évaporer, a aſſez de modeſtie pour ſe défier de ſes lumieres : que j'eſtime plus dans Ariſtote ſa retenuë & ſa moderation, que toute ſa penetration & ſa ſcience ; car c'eſt la vertu d'une grande ame. Les grands genies heſitent, où les petits eſprits ne s'expliquent que par des deciſions, parce qu'ils n'ont pas aſſez de lumiere pour douter. Ce n'eſt pas ainſi que fait Ariſtote, il avoüe de bonne-foy dans les livres de la Generation, qu'il a de la peine à éclaircir les difficultés qu'il ſe propoſe : il dit ingenument dans ſes Meteores, que la cauſe qu'il rapporte des Cometes ne le ſatisfait pas : & dans les autres matieres qu'il examine, il ne donne ſes reſolutions que comme des doutes. C'eſt une ingenuité, qui me paroiſt

ſans exemple, & que je ne puis aſſez admirer. Aprés l'éclairciſſement de la methode de Platon & de celle d'Ariſtote, il reſte à examiner leur doctrine pour en faire la comparaiſon : & c'eſt la troiſiéme partie.

# LA DOCTRINE DE PLATON ET D'ARISTOTE.

## *TROISIEME PARTIE.*

LA doctrine de Platon & d'Ariſtote eſt ſi vaſte & ſi profonde, qu'il ſemble que Dieu n'ait envoyé ces deux Philoſophes au monde, que pour y ſervir de modeles aux ſçavans, & pour donner des inſtructions à toute la terre. En effet, ils ont ignoré peu de choſes l'un & l'autre, & leurs penſées peuvent paſſer pour les regles de tous les arts, & pour les principes de toutes les ſciences.

Nihil tantus vir ignorare potuit. *Macrob. de Ariſt.* Finis humani intellectus Ariſtoteles. *Hieronym. adverſ. Jovinian. lib.* 1.

Mais parce que la Philoſophie eſt ſeule capable de rendre l'homme ſçavant par la connoiſſance certaine qu'elle luy donne des choſes : & qu'elle ſeule s'aplique à perfectionner l'eſprit, pendant que les autres ſciences s'ocupent à exercer la memoire, ou à embellir l'imagination : c'eſt à la Philoſophie que je m'arreſte particulierement pour examiner leur doctrine : c'eſt elle qui délivre l'entendement de l'erreur par la Logique, & le cœur des paſſions par la Morale, pour diſpoſer l'homme par cette preparation à la connoiſſance des choſes naturelles par la Phyſique ; & enfin à la contemplation des choſes ſur-naturelles par la Metaphyſique. Ce ſont les quatre parties dont la Philoſophie eſt compoſée : & c'eſt dans l'ordre de ces parties que j'examine la Philoſophie de Platon & d'Ariſtote.

CHAP. I.

*La Logique de Platon.*

PLATON n'a écrit aucun ouvrage qui porte le nom de Dialectique ou de Logique, comme cette partie a eſté apellée depuis : parce que Socrate l'eſtimoit peu. Il eſt vray que Plotin a écrit un livre de la Diale-

Facta eſt ars differendi, quam minime probabat Socrates. *Cic. Acad.* 1.

ctique de Platon : mais il n'a donné aucune ſuite naturelle de preceptes pour eſtablir cet art: & Apulée ayant entrepris de parler de la Philoſophie de Platon, n'a fait mention que de ſa Morale & de ſa Phyſique: ce qu'il dit de la Logique eſt pris du livre de l'Interpretation qu'Ariſtote en a écrit. Mais apres tout, ſi l'on examine ſoigneuſement la Logique de Platon, on trouvera qu'il en a une, dont la fin eſt de délivrer l'eſprit de l'erreur & de l'opinion, pour y introduire la ſcience : & cette ſcience n'eſt autre choſe que la reminiſcence qu'il enſeigne dans ſon Philebe, dans ſon Menon, dans les Livres de la Republique, & dans quelques autres endroits de ſes Dialogues.

*Alcino. c. 5. de doct. Plat.*

*Plat. l. 6. c. 7. de rep. in Sophiſt. & aliis locis.*

Ainſi le premier employ de la Dialectique de Platon, eſt de purifier l'eſprit, pour le diſpoſer à la parfaite connoiſſance des choſes par leurs idées : comme par exemple, il conduit l'eſprit à la connoiſſance du bien, par la veritable idée du bien, à la connoiſſance de la beauté par l'idée de la beauté : car les ſeules idées des choſes ſont capables de donner

cette connoiſſance certaine, qui fait la ſcience : d'autant qu'elles ſont immuables & eternelles, & que tout le reſte eſt changeant : les ſens meſme par qui l'on connoiſt ce que l'on connoiſt, ſont trompeurs. C'eſt la fin que propoſe Platon à ſa Dialectique : les moyens les plus ordinaires dont il ſe ſert pour arriver à cette fin, ſont la diviſion, la definition, l'induction, & la ſuppoſition.

Par la diviſion, dont il traite fort au long dans ſon Politique, il fait la veritable analyſie du genre en ſes eſpeces : & il trouve par ce premier moyen la difference eſſentielle de chaque choſe : ce moyen eſt la voye la plus certaine pour parvenir à la definition, comme le remarque Alcinous : & la definition fait connoiſtre l'eſſence. Ce qui a fait dire à Platon dans ſon Cratyle, que le Dialecticien eſt le ſeul capable de donner le nom aux choſes : parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe en connoiſtre la nature. Par l'induction il remonte des choſes ſingulieres aux univerſelles, & il fait voir les contrarietés des particulieres par les oppoſitions generales :

generales : Enfin par la ſuppoſition qui eſt ſon dernier moyen, il découvre comme par degrés les perfections & les imperfections des choſes. Par exemple, il fait voir la beauté de l'eſprit par la beauté du corps, & la beauté des devoirs par celle de l'eſprit. Alcinoüs explique cet art plus au long, dans le Traité qu'il a fait de la doctrine de Platon. Plotin raporte les moyens, dont ſe ſert ce Philoſophe pour ſe garantir des Sophiſmes, par l'explication & la diſtinction des propoſitions, comme Socrate luy avoit enſeigné : quoy que Socrate au ſentiment d'Ariſtote fuſt plus habile à former des difficultés par ſes interrogations, qu'à les reſoudre par ſes réponſes. Voila en abregé tout l'art de la Dialectique de Platon, qu'on peut recueillir de ſes Dialogues du Cratyle, du Parmenide, du Protagoras, du Sophiſte, de l'Euthydeme, & du Politique : elle ſe trouve dans tous ces endroits, comme par morceaux, ſans ſuite, & ſans liaiſon.

*Alcin. c. 5. & 6. Plotin. l. 3. en. 5. c. 5.*

On ne peut pas douter que Platon n'ait eû la connoiſſance des trois

operations de l'eſprit : il les a diſtinguées dans ſon Sophiſte, & il a ſçû ſans doute les Categories, parce qu'il avoit vû l'ouvrage de cet Archytas, qui fut diſciple de Pythagore, & le premier qui en ait écrit. Mais quoy qu'en diſe Alcinoüs il n'a point du tout connu ny la forme du Syllogiſme, ny la diſtinction des trois figures de l'argumentation. Ariſtote en eſt l'auteur, & tous les ſçavans en conviennent : voyons ſa Logique.

CHAP. II.

*La Logique d'Ariſtote.*

LA Logique d'Ariſtote eſt ſans doute plus diſtincte & plus methodique que celle de Platon : & quoy qu'Ariſtote ſe ſoit fort ſervy de la Logique de Zenon d'Elée, qui en avoit écrit trois livres long-temps avant luy, quoy qu'il ait tiré de grandes lumieres de la Dialectique de cet Euclide, qui eſtoit de Megare, & diſciple de Socrate : il eſt certain toutefois, qu'il a mieux connu la matiere de cet art ; qu'il l'a plus approfondie, qu'il en a plus éclaircy les parties, & qu'il les a mieux arrangées qu'aucun des Philoſophes, qui en euſſent écrit avant luy. On peut dire qu'Archytas, Zenon, Eu-

clide & Platon ont inventé la matiere de la Dialectique : mais qu'Ariſtote en a le ſeul dreſſé la forme: ce qui meſme luy a donné lieu de s'en faire honneur, & de dire que pour ce qui regarde la conſommation du Syllogiſme, les autres n'en ont rien dit avant luy. C'eſt luy en effet, qui a inventé l'art de la parfaite Demonſtration, en renfermant la capacité preſque infinie de l'eſprit de l'homme, dans trois operations, comme dans des bornes fixes, au delà deſquelles cet eſprit tout libre & independant qu'il eſt, ne peut aller : c'eſt luy auſſi qui a trouvé le ſecret de rectifier ces operations, pour en faire une matiere déterminée au Syllogiſme.

περὶ δὲ τοῦ συλλογίζεσθαι παντελῶς οὐδὲν εἴχομεν πρότερον λέγειν. *Elench. cap. ult.*

In dialecticis nihil penitus, ut ipſe teſtatur Ariſteles ab antiquis ſcriptum aut dictum erat. *Trapez. in comparat. Plat. & Ariſt. lib. 1.*

C'eſt luy enfin qui a reduit dans trois figures qu'il a inventées, toutes les liaiſons imaginables des deux termes, qui compoſent l'énonciation avec le terme commun, pour eſtablir la forme de la Demonſtration; mais une forme toûjours directement concluante par une regle, qui porte le caractere de la meſme infaillibilité, que les demonſtrations

de la plus exacte Geometrie : c'eſt au Chapitre quatriéme du livre premier des Analytiques, qu'il explique ce nouvel art de la conſtruction du Syllogiſme. Et c'eſt par cet art merveilleux, que ce Philoſophe a ſceu trouver le moyen de donner à la penſée, qui eſt toute ſpirituelle la meſme regle qu'on impoſe à la quantité, qui eſt toute materielle ; & d'établir dans le raiſonnement de l'eſprit humain, & dans ſes operations, qui ſont eſſentiellement libres & contingentes, une infallibilité pareille à celle qui ſe trouve dans les demonſtrations Geometriques, qui ſont eſſentiellement neceſſaires. Ce qui me paroiſt ſi digne d'admiration, que je ne trouve rien de comparable à cet art dans toutes les productions les plus ſurprenantes de l'eſprit de l'homme : car que peut-on concevoir de plus ingenieux, que cette invention des trois figures du Syllogiſme, qui ſe forment de la diverſe ſituation des deux termes, avec le terme commun dont il eſt compoſé ? Et que peut-on penſer de plus admirable que la certitude & l'évidence

de la concluſion apres les deux premiſſes; quand il n'y a rien de vicieux, ny dans la matiere, ny dans la forme?

En verité quand je fais reflexion à l'arrangement univerſel de la Logique d'Ariſtote, & à cet ordre merveilleux de toutes les parties qui la compoſent: quand j'examine les précautions que prend ce Philoſophe dans la preparation generale de la matiere, qu'il deſtine à l'argumentation: c'eſt à dire à l'établiſſement de l'ouvrage le plus ferme & le plus ſolide que l'eſprit humain puiſſe former: & ſur le fond le plus freſle & le plus variable qu'on ſe puiſſe imaginer, qui eſt la penſée & la parole: je ſuis épouvanté de la grandeur du genie qui a pû concevoir un deſſein pareil à celuy-là. Que n'a-t-il point fait auſſi pour donner un caractere de fermeté & de conſiſtence à une matiere ſi foible & ſi incertaine? cet ouvrage renfermoit des difficultés qui paroiſſoient inſurmontables: il falloit oſter l'ambiguité aux paroles, par une explication nette de ce qui eſtoit équivoque & de ce qui ne l'é-

toit pas, en fixant les termes à leur ſens propre & naturel. Il eſtoit neceſſaire d'éclaircir la confuſion de la penſée ſi ordinaire à l'eſprit par la multiplicité de ſes idées, développer les plis & les replis des operations de cet eſprit, diſſiper l'embarras preſque inévitable des diverſes eſpeces de propoſitions particulieres, univerſelles, conditionelles, abſolües, complexes, incomplexes, affirmatives, negatives, modales, équipollentes, & contradictoires : afin d'accouſtumer l'eſprit à une repreſentation nüe & ſimple, qu'il ſe doit former des objets, pour juger des choſes, comme elles ſont en elles-meſmes. Il falloit enfin découvrir les déguiſemens & les artifices de l'entendement, qui ſont innombrables, pour remedier à tous les défauts & à toutes les illuſions de l'argumentation, & mettre au jour les fauſſetés & les impoſtures de tous les Sophiſmes, & de tous les paralogiſmes imaginables.

Ce n'eſt pas tout: car ce grand homme apres avoir découvert entierement ce qu'il y a de plus obſcur &

de plus caché dans l'eſprit: & apres avoir renfermé dans trois operations fort ſimples l'infinité de la penſée par cet art qu'il a inventé: il a encore trouvé le moyen de rectifier ces trois operations dans toutes les parties de ſa Logique: il a corrigé les défauts de la premiere, par le livre des categories: dans lequel il enſeigne à diſtinguer les idées de chaque choſe, ſelon l'ordre naturel que l'entendement doit garder pour les concevoir: il a reformé les defauts de la ſeconde operation, qui eſt l'énonciation, dans le livre de l'Interpretation, & dans le traité *des poſtpredicamens & des antepredicamens:* où il explique la ſignification des termes, & les liaiſons contingentes ou eſſentielles des uns avec les autres. Enfin il redreſſe ce qu'il y a de défectueux en la troiſiéme operation dans les livres des *Topiques, des Analytiques, & des Sophiſmes:* & c'eſt dans ces livres qu'il eſtablit la conſtruction des trois ſyllogiſmes, du ſophiſtique, qui fait l'erreur, du dialectique qui fait l'opinion, & du demonſtratif qui eſt le ſeul ſyllogiſme parfait par la

qualité de ſa matiere & de ſa forme, & qui fait la ſcience. Ainſi tout ſe ſuit dans la Logique d'Ariſtote, tout va au meſme but, & tout concourt à l'eſtabliſſement de la demonſtration par le ſyllogiſme, qui eſt le principe univerſel de toutes les ſciences. Car on ne peut rien ſçavoir ſeurement ſans cet art, dautant que par la demonſtration non ſeulement on a une parfaite certitude que la choſe eſt: mais on a encore une parfaite connoiſſance de la raiſon par laquelle elle eſt, qui eſt le fruit le plus eſſentiel de la ſcience.

Si bien que toutes les Logiques des autres Philoſophes anciens & modernes, ne ſont bonnes qu'autant qu'elles ont de raport à la Logique d'Ariſtote: & à les bien examiner, on les trouvera défectueuſes dans les choſes où elles ne conviennent pas avec la Logique de ce Philoſophe, qui doit eſtre la regle des autres Logiques, par l'art de la demonſtration qui en eſt le fondement. Mais eſt-il certain qu'Ariſtote ſoit le veritable auteur de cet art? J'avouë que pour en preparer la matiere, il

s'eſt ſervy des Categories d'Archytas & d'Ocellus, qu'il a appris de Democrite & de Socrate l'uſage de la définition, pour parvenir à cet art: qu'il a tiré du Cratyle de Platon la diſtinction des termes par leur propre ſignification: qu'il a pris du Dialogue de l'Euthydeme une partie des obſervations qu'il a faites dans ſon livre des Sophiſmes: que la premiere connoiſſance de la methode des conſequences, & de tout cet art captieux des dilemmes luy eſt venuë de Zenon Eleate: que Timée de Locre luy a donné la premiere idée du Syllogiſme, lequel fut depuis perfectionné par Zenon, comme il paroiſt dans le Commentaire de Proclus ſur le Parmenide de Platon: & qu'enfin il a trouvé les premiers traits de la demonſtration dans les propoſitions évidentes par elles-meſmes du Timée & du Theetete. Mais apres tout, il eſt indubitable qu'Ariſtote eſt le premier auteur de la forme du Syllogiſme, & de la methode d'en rectifier parfaitement la matiere, en oſtant la confuſion aux penſées, l'équivoque aux paroles, l'artifice &

Demonſtrandi viam rationemque certiſſimam quis unquam ante Ariſtotelem explicavit? *Trapeſunt. l. 1. de comp. Plat. & Ariſt. c. 4.* Ariſtoteles dialecticæ artis univerſæ

le déguiſement aux propoſitions, dont ſe forment les Sophiſmes. Les principaux Interpretes d'Ariſtote ſont de ce ſentiment. Ariſtote l'avouë luy-meſme, comme je l'ay remarqué ſur la fin de ſes livres de ſa Dialectique : & Ciceron le declare aſſés ouvertement dans le livre de ſes Topiques.

inventæ & perfectæ autorem ſe prædicavit. *Ram. c. 7. l. 1. ſchol. dialect.*

*Ammon. in Ariſt. vita Philop. cap. 21. in analyt. Alex. Aphrod. Simpl. Averroés. Theod. Logot.*

Ainſi la difference qu'il y a entre la Logique de Platon, & celle d'Ariſtote, eſt que celle de Platon eſt répanduë dans ſes ouvrages, ſans ordre, ſans deſſein, ſans principes, & preſque ſans methode : & que celle d'Ariſtote eſt tout-à-fait reglée, & eſtablie fort ſolidement dans toutes ſes parties : & Gaſſendy ne l'auroit pas peut-eſtre trouvée imparfaite, par le ſupplément de Porphyre qu'il a crû neceſſaire pour y ſervir d'introduction : s'il euſt fait reflexion que ce traité qui a eſté mis à la teſte de la Logique d'Ariſtote, eſt pris de ſa Metaphyſique, d'où Porphyre l'a tiré : & il y a apparence que ce ſupplément euſt eſté inutile, s'il ne ſe fuſt rien perdu des livres de Logique d'Ariſtote, dont

Diogene Laërce fait mention. Je passe à la Morale. *Laer. lib. 5.*

CHAP. III.

*La Morale de Platon.*

C'EST cette partie de la Philosophie qui apprend aux hommes à bien vivre, comme la Logique apprend à bien penser. Socrate a esté le premier auteur de la Morale : quoy qu'Esope en eust donné quelque temps avant luy des leçons qui avoient esté bien receuës du peuple, par l'art qu'il avoit de les rendre agreables avec ses fables, qui sont encore aujourd'huy si celebres. Mais il n'y a rien d'estably dans cette Morale d'Esope, comme dans celle de Platon, qui a un art & des principes, dont voicy l'abregé recueilly de divers endroits des Dialogues de Phedon, où il traite de l'ame ; du Philebe, où il parle de la volupté ; du Banquet, où il décrit l'amour ; du Phedre, qui est un discours du bien ; du Menon, qui est un éloge de la vertu ; du Lachés, où il traite de la temperance ; du premier Hippias, où il parle de l'honesteté ; du second, où il parle du mensonge ; de ce qu'il dit de l'homme dans son premier & son second Alcibiade ; &

Socrates mihi videtur (quod constat inter omnes) primus à rebus occultis & ab ipsa natura involutis, avocavisse Philosophiam : ut de virtutibus & vitiis quæreret. *Cic. Tusc. l. 1.*

ſur tout de ſes livres de la Republique, où il a renfermé les principales maximes de la doctrine des Mœurs au ſentiment de Marcile Ficin. C'eſt particulierement en ces livres qu'il eſtablit la fin des actions humaines, pour le premier principe de ſa Morale. Car l'homme ne peut agir conformement aux lumieres de la raiſon, ſans ſe propoſer une fin de ſes actions, qui doit en eſtre le motif & le principe. La fin de l'homme dans chaque action, dit-il, eſt ſon bien, & la fin derniere de toutes ſes actions eſt ſon ſouverain bien. Tout autre bien ne peut parfaitement remplir la capacité de ſes deſirs, qui eſt infinie. Le ſeul ſouverain bien, dit Platon, eſt le ſouverain eſtre: parce qu'il renferme tous les biens, & il peut eſtre poſſedé par l'entendement & par la volonté de l'homme, eſtant comme il eſt ſouverainement intelligible, & ſouverainement aymable. La vertu eſt la ſeule voye, à ſon ſentiment, qui peut conduire à la poſſeſſion de ce bien, en reprimant les mouvemens de l'appetit, qui luy ſont contraires. C'eſt la vertu, dit-il,

qui perfectionne l'homme, en reglant ſes devoirs à l'égard de Dieu par la religion, & à l'égard de l'homme par la ſocieté & l'amitié : il diſtingue les diverſes eſpeces d'amitié, il compte l'amour entre ces eſpeces, il explique les effets du bon & du mauvais amour, de l'amour du mary envers la femme, du pere envers ſes enfans, du citoyen envers le citoyen & l'eſtranger ; & enfin de cette amitié generale qui fait le lien de la ſocieté, dont il donne une parfaite idée dans ſes livres de la Republique.

Il marque auſſi dans le meſme lieu divers traits de cette honeſteté, qui eſt la vraye pratique de la Morale civile : il fait voir au jeune Alcibiade que l'honeſte homme ne fait point le ſuffiſant, quoy qu'il le ſoit, & qu'il ne ſe pique jamais de rien. Quoy qu'il y ait de la gloire à bien faire des vers, & d'eſtre aſſés grand Poëte pour reſſembler à Homere, il avouë qu'il ne voudroit pas luy reſſembler par cette qualité, qui devient honteuſe dés qu'on s'en pique aſſés pour prétendre ſe faire conſiderer par ſi peu de choſe ; & il de-

clare dans ſon Gorgias qu'il ne trouveroit pas beau de devenir le maiſtre de la Grece par ſon éloquence, comme ſi Demoſthene le fuſt devenu par la ſienne, dautant qu'il trouvoit dans cet empire, que l'Orateur s'aquiert ſur les eſprits je ne ſçay quel air d'uſurpation qu'il n'approuvoit pas, tant ſa Morale eſtoit delicate: il eſt vray que jamais Morale n'a eſté plus droite que la ſienne, ny plus propre à former un veritable honeſte homme.

Dans l'abregé de ſes loix il examine ſi l'homme peut eſtre ſouverainement heureux, ce qui eſt la fin de toute ſa Morale: & il conclut contre l'opinion de quelques Philoſophes de ſon temps, qu'il le peut en effet, autrement le plus naturel & le plus ſincere de tous ſes deſirs, ſeroit le plus faux & le plus inutile. Mais il avouë auſſi qu'il ne peut eſtre parfaitement heureux en cette vie, pendant que le corps & l'eſprit, dont les intereſts ſont ſi differens, ſont unis enſemble. Ainſi il ne peut eſtre heureux qu'apres la mort, auquel temps les hommes ſeront punis ou recom-

penſés, ſelon leur conduite, bonne ou mauvaiſe. Dans ſon Dialogue du Gorgias, il parle d'un Juge qui fera une deſtinée apres cette vie à un chacun ſelon ſon merite. Il traite fort amplement au dixiéme livre de ſa Republique, de la recompenſe & de la punition des ames apres leur mort. Dans ſon Phedon il enſeigne que cette vie n'eſt qu'une preparation à une autre plus parfaite, & que la Philoſophie apprend à l'homme à bien mourir, en luy apprenant à eſtre le maiſtre de ſes deſirs. C'eſt à peu prés le détail de la Morale, qui ſe peut recuëillir des ouvrages de Platon, où elle eſt répanduë, mais toûjours ſans ordre & ſans ſuite.

CHAP. IV. *La Morale d'Ariſtote.*

LA Morale d'Ariſtote eſt plus ſimple à la verité, & moins éclatante que celle de Platon: mais elle eſt plus ſolide & plus ſuivie: en voicy l'abregé reduit en principes. Dans les dix livres qu'Ariſtote a écrit à ſon fils Nicomachus, il cherche quel eſt la fin derniere de l'homme, qui doit eſtre ſa vraye felicité. Aprés avoir eſtably qu'il y en a une, il declare que ce n'eſt, ny les plaiſirs du

ſens, ny les richeſſes, ou les autres biens du corps, ny les honneurs ny meſme la vertu : parce que tous ces biens ont rapport à un autre bien ; & *la vraye beatitude*, dit-il, *eſt un bien univerſellement deſiré de tout le monde, qu'on deſire par luy-meſme, & pour lequel on deſire tous les autres biens.* C'eſt la définition qu'il en donne, comme ce bien ne peut s'acquerir que par la vertu, il explique ce que c'eſt que vertu : c'eſt une habitude au bien qui conſiſte dans une eſpece de milieu, qui ſe trouve entre les deux extrémités du vice : il montre ce que c'eſt que ce milieu dans le détail de la Force, de la Juſtice, de la Prudence, & de la Temperance, qui ſont les vertus principales de ſa Morale. Comme par exemple, ce milieu qui fait la vertu de Temperance regle la douleur & le plaiſir, & reduit l'un & l'autre au temperament juſte qui fait la vertu. Il y a de la foibleſſe à trop aymer le plaiſir, comme il y en a à trop craindre la douleur. La Temperance modere ces deux foibleſſes, & devient une vertu par le tempera-

ment de l'une & de l'autre. Cela eſtant eſtably, il examine la nature de l'action qui porte l'homme à la vertu, qui eſt une operation libre de la volonté, qui ſe détermine au choix qu'elle fait du bien. Ce qui luy donne lieu d'expliquer au long ce que c'eſt que la volonté, par le détail de ſon action libre ou contrainte, volontaire ou non volontaire, qui eſt un des beaux endroits de la Morale d'Ariſtote, parce qu'il y explique tout ce qui regarde la liberté & toute l'œconomie des actions humaines : d'où il paſſe à la Force & à la Temperance. Il propoſe la nature & les effets de ces deux vertus : & à l'occaſion de la temperance il ſuit toutes ces vertus qui en ſont des dépendances, & qui ont les biens & les honneurs pour objet. Il dit, que la vertu qui regarde l'uſage des grandes richeſſes eſt la magnificence. Celle qui ne regarde que l'uſage des mediocres eſt la liberalité : la vertu qui regarde les honneurs ordinaires, eſt le deſir de la gloire : celle qui regarde les honneurs extraordinaires, eſt la magnanimité : Et comme la

Temperance regle toutes les vertus qui regardent la ſocieté, il les expoſe l'une aprés l'autre : La premiere qui s'occupe à oſter les obſtacles du commerce de la vie civile, en reprimant les rudeſſes & les aigreurs, eſt la douceur & la manſuetude, les autres vertus dépendantes de la temperance, qui contribuent à rendre ce commerce de la ſocieté ſeur & agreable, ſont la candeur ou la ſincerité qui regle les penſées, l'affabilité qui regle les paroles, & la civilité qui regle les actions.

Ainſi aprés avoir eſtably dans la premiere partie de ſa Morale, l'eſſence de la vertu privée, il eſtablit dans la ſeconde la vertu civile: Il commence par la Juſtice dont il explique la nature, & en diſtingue les eſpeces: il conclud le diſcours qu'il en fait par l'explication du droit naturel, qui eſt commun aux hommes & aux animaux, & du droit des gens qui n'eſt commun qu'aux hommes, parce qu'il fait de l'un & de l'autre les principes fondamentaux de la Juſtice. De là il deſtend aux vertus de l'entendement & puis à celles de la volonté : par-

my les vertus de l'entendement, il compte la Prudence pour la plus considerable : parce que c'eſt elle ſeule qui fait la droite raiſon, ſans laquelle il n'y a point de vertu. L'uſage de la Prudence dans la vie civile eſt la Politique, comme celuy de la vie privée eſt l'œconomie : & l'objet general de cette vertu eſt ce qu'il faut faire, & ce qu'il ne faut pas faire, dans les circonſtances des affaires qui ſe preſentent.

Il deſcend juſques à l'explication des diſpoſitions, & des obſtacles de la vertu, qui ſont les habitudes imparfaites: il dit que la moleſſe & l'impatience ſont les obſtacles à la vertu, comme la patience & la moderation en ſont les diſpoſitions : & il ajoûte que la douleur & le plaiſir ſont la matiere ordinaire de ces habitudes. Ce qui fournit un ample ſujet à la Morale d'Ariſtote : car il reduit tout au plaiſir & à la douleur, qui ſont les reſſors les plus ordinaires des mouvemens de l'ame, & le principe le plus univerſel des paſſions. Il conclut cette partie qui regarde la ſocieté, & que

Ciceron a ſi bien expliquée dans le livre de ſes Offices : par un traité de l'amitié qui eſt admirable : il en explique la nature, les differences l'uſage dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune, & ſa neceſſité dans l'action la plus ordinaire à l'homme qui eſt la converſation : il remarque la conduite qu'il faut tenir dans l'amitié pour la cultiver, & il propoſe diverſes queſtions ſur l'amitié, dont il donne la reſolution. Enfin, il acheve ſa Morale par la beatitude, qui en eſt le principe & la fin, & il décrit la nature du veritable plaiſir, pour donner une idée de la felicité ; & quoy qu'il avoüe que la vertu eſt le ſeul moyen de l'acquerir, il pretend que la proſperité & les richeſſes y peuvent contribuer : & aprés avoir montré que la ſouveraine beatitude conſiſte dans l'action, il conclud qu'il y a une beatitude pratique, qui eſt celle de l'homme, & une purement contemplative qui eſt celle des Dieux.

Dans les deux livres des grandes Morales, il traite des moyens d'acquerir la vertu par les biens qu'il

regarde comme les instrumens du bon-heur, il les distingue en trois sortes de biens, ceux du corps, ceux de la fortune, ceux de l'esprit; il considere ensuite les habitudes de l'ame, les principes de ses operations: & repassant sur ce qu'il a dit dans ses dix livres, il fait les caracteres de la probité, de l'adversité, & de la prosperité.

Enfin, dans ses sept livres à Eudeme qui estoit son amy & qui avoit esté son disciple, il y propose trois sortes de vie, une vie d'occupation, une vie de plaisir, & une vie de repos & de meditation : Il prefere la vie d'occupation & des affaires aux deux autres, il décrit les vertus necessaires à cette vie occupée, & il fait un éloge de la vertu en general, qu'il apelle comme Platon l'harmonie de l'ame par le reglement des passions; & il dit quelque chose des vices contraires à la vertu : Ce que S. Thomas a depuis expliqué plus au long dans sa seconde : Et pour consommer la Morale Theologie, il traite dans ses livres de la Republique, & dans ses livres de Politique, des societés & des gouvernemens de communautés, de

Villes, d'Eſtats, de Republiques, des loix, des deliberations, de l'autorité, de la paix, de la guerre, des ſeditions, des finances, du commerce, des arts, des devoirs du mary, de la femme, du pere, des enfans, des domeſtiques, des citoyens, ſans oublier rien de ce qui regarde la vie civile, ou la vie privée.

Idem fons utrique eadem rerum expetendarum fugiendarumque partitio. *Cic. 1. queſt. Acad.*

Ainſi la Morale d'Ariſtote eſt peu differente de celle de Platon, pour les principes. Car ils conviennent d'une fin derniere de l'homme, du moyen d'y parvenir qui eſt la vertu: ils diſtinguent l'un & l'autre les vertus & les definiſſent en general de la meſme maniere. La difference qu'il peut y avoir, eſt que la Morale d'Ariſtote eſt trop humaine, & trop renfermée dans les bornes de cette vie, il ne propoſe preſque point d'autre felicité à l'homme que celle de la vie civile. La Morale de Platon eſt plus noble & plus relevée; c'eſt une preparation à une vie plus pure & plus parfaite, & il pretend en ſon premier Alcibiade, que cette vie eſt une reſſemblance à la vie de Dieu: En quoy il ſurpaſſe infiniment Ari-

Plato Ariſtotele divinior in Moralibus. *Carp. in Alcin.*

ſtote, auſſi-bien que dans l'idée univerſelle qui ſe forme de cette beatitude & de toutes ſes circonces.

Mais apres tout ce que dit Platon de la beauté de la vertu, & de la laideur du vice, des peines & des recompenſes des bonnes & des mauvaiſes actions, il le dit moins en Philoſophe qu'en Declamateur: il ſuppoſe les choſes, ſans les prouver: il veut plaire à l'eſprit, ſans ſe ſoucier de le convaincre. Au lieu qu'Ariſtote n'avance rien qu'il n'eſtabliſſe: avant que de parler de la derniere fin, il prouve qu'il y en a une: il examine en quoy elle conſiſte: & il ne dit ſon ſentiment qu'apres avoir refuté les ſentimens des autres. De façon qu'il éclaircit les doutes, & il eſtablit les verités avec un ordre, une netteté, & une penetration qui remplit tout ſon ſujet, & developpe toute ſa matiere. Et parlant en general, ce Philoſophe laiſſe échaper dans cet ouvrage admirable de ſa Morale de certaines eſtincelles de lumiere, & des traits de bon ſens, qui doivent eſtre des ſujets d'admiration à tous

les ſages, & à tous ceux qui ſe donnent le loiſir d'y faire reflexion.

*Lib. 3. c. 7. Ethic.* Comme par exemple, quand il diſtingue, dans l'idée qu'il donne du Magnanime, le vray brave d'avec le faux, en ce que le premier ne s'expoſe jamais aux grands perils, que pour de grandes choſes, comme pour ſa gloire, pour la patrie, pour ſon Prince, pour ſes amis, & il ne s'y expoſe jamais qu'avec bien de la prudence & de la circonſpection. Le faux brave au contraire s'expoſe à tout ce qui a de l'apparence de peril, pour peu de choſe, inconſiderement, & ſans précaution: ainſi ce n'eſt toûjours qu'un fanfaron, & non pas un vray brave. Il dit ailleurs que la pudeur qui peut eſtre une vertu dans un jeune homme, eſt un défaut dans un vieillard: parce qu'elle ne peut avoir d'excuſe raiſonnable que par l'ignorance, qui eſt honteuſe dans une perſonne âgée: & quoy que la pudeur ſerve de frein à l'impudence qui eſt un vice, neanmoins toute pudeur qu'elle eſt, ce n'eſt pas une vertu. Il enſeigne au quatriéme livre que la colere qui peut eſtre une ver-

*Lib. 4. c. ultimo.*

*Cap. 8, l. 4.*

tu

tu dans un ſoldat, eſt un vice dans un Capitaine. L'un agit de la teſte, l'autre de la main, la colere ayde au ſecond, & nuit au premier, & cette paſſion ne doit ſervir à celuy qui commande que d'un ſuplément à l'autorité. Il ajoûte au meſme lieu, que la colere eſt une paſſion moins injuſte que l'incontinence, parce que la colere ſuit toûjours quelque apparence de raiſon, l'incontinence ne la connoiſt pas meſme. Il dit que la colere d'un homme ſage eſt pire que celle d'un fou : comme la fureur d'une beſte eſt moins dangereuſe que celle d'un homme, parce que celle d'une beſte eſt ſans principe, ſans methode, & ſans deſſein.

Il propoſe ſur la fin du ſecond livre une regle admirable de la maniere dont il faut juger de ces choſes qui deviennent quelquefois dangereuſes, parce qu'elles ſont trop agreables. Cette regle eſt priſe ſur l'exemple du conſeil que tint Priam dans l'Iliade d'Homere, quand on delibera de ce qu'il faloit faire d'Helene, lors que la ville de Troye fut aſſiegée par les Grecs. Le conſeil loüa la

Ἐν παντὶ δὲ μάλιστα φυλακτέον τὸ ἡδύ. *Ethic. 2.*

beauté de cette Princeſſe ſans s'y laiſſer ſurprendre : & il ordonna qu'elle fuſt renvoyée en ſon païs ſans en eſtre touché. C'eſt ainſi, dit Ariſtote, qu'il faut juger du plaiſir, ſans expoſer ſon integrité, en s'y laiſſant corrompre: & c'eſt ainſi qu'il faut y renoncer, ſans meſme le reſſentir, ce qui eſt un des grands écuëils de la vie. Car il eſt aſſés difficile à l'homme de n'eſtre pas ſenſible au plaiſir, dans une auſſi grande fragilité qu'eſt la ſienne.

Il dit au commencement du troiſiéme Livre, que dans les deliberations de Morale rien n'eſt d'ordinaire plus embaraſſant, que le diſcernement juſte qu'il faut faire de deux biens utiles, ou de deux biens honeſtes, pour ſuivre l'un plûtoſt que l'autre. Comme par exemple, ſi Hippolyte ſolicité par les empreſſemens & les careſſes de ſa belle mere, doit ſe taire & mourir, ou s'il doit parler; s'il parle, il deshonore la Princeſſe qui l'ayme; s'il ſe tait, il ſe deshonore luy-meſme, & tout innocent qu'il eſt, il paſſe pour criminel auprés de Theſée ſon pere.

Ariſtote conclut qu'il n'y a rien de plus difficile, que de ſçavoir bien preciſément le party qu'on doit prendre entre deux extremités ſi oppoſées, & qui ne ſont ny l'une ny l'autre contraires à l'honeſteté. Mais rien ne ſe peut dire de plus honeſte, ny meſme de plus conſcienceux, que ce qu'il dit au meſme lieu qu'on doit ſouffrir, & juſques où l'on doit ſouffrir pour faire ſon devoir. C'eſt-là qu'il propoſe ſi l'on doit faire quelque choſe d'injuſte pour ſauver un amy ou un de ſes proches qui ſeroit entre les mains d'un Tyran: & il regle les choſes d'une maniere, qu'on trouve en cet endroit la veritable diſtinction & l'ordre naturel des devoirs pour les reduire à une juſte dépendance les uns des autres. Le milieu qu'il eſtablit entre la ſimplicité & la fineſſe, dans ſon Traité de la Prudence, afin que la ſimplicité ne tombe point en beſtiſe, ny l'induſtrie en fineſſe & en artifice, eſt un grand principe pour ſçavoir vivre dans le monde. Il donne par cette diſtinction le juſte temperament, qui fait la vraye bonté *Lib. 6. Ethic.*

du cœur & de l'eſprit. Il remarque au meſme lieu que la prudence eſt la regle des actions de l'homme, comme l'art eſt celle des operations. Il remarque dans ſon Traité de l'Amitié, que les bien-faits & les ſervices qu'on reçoit reciproquement de ſes amys, ne doivent eſtre que des ſuites, & des effets de l'amitié, & n'en doivent jamais eſtre la cauſe.

Mais rien ne me paroiſt dans toute la Morale d'Ariſtote d'un jugement plus exquis & d'une plus grande penetration, que l'obſervation qu'il fait au chapitre troiſiéme du ſeptiéme livre : où il enſeigne que dans les deliberations des actions humaines, c'eſt le cœur qui delibere & qui conclut, non pas l'eſprit: & que la deciſion de ce qu'il faut faire ſe prend moins des veuës de l'entendement que du mouvement de la volonté. C'eſt ainſi que l'homme ſenſuel dans ſon raiſonnement prefere le plaiſir à l'honeſteté, parce que ſon cœur eſt moins touché du bien honeſte que de l'agreable : le vertueux conclut au contraire, que le bien honeſte eſt preferable au bien

ſenſible : parce qu'il eſt plus conforme à ſes mœurs & à ſon eſprit. Ainſi chacun juge des choſes ſelon le panchant de l'affection qui le poſſede : enfin c'eſt ainſi que la volonté entraîne l'entendement. Et c'eſt de ce principe que naiſſent tous ces faux raiſonnemens de la paſſion & de l'intereſt, & d'où ſe forment tous les ſophiſmes de l'amour propre, ſous lequel fléchiſſent tous les devoirs : c'eſt auſſi ſur cette maxime que ſaint Auguſtin a eſtably toute la conduite de l'amour ſenſuel & de l'amour ſpirituel : ſur quoy roule toute la Morale chreſtienne. Ariſtote explique encore mieux ce myſtere en cet endroit du livre ſeptiéme, où il reduit le principe de toutes les actions de l'homme au plaiſir & à la douleur, qui ſont les deux reſſorts univerſels des paſſions. Je me ſuis eſtendu plus au long ſur la Morale d'Ariſtote, parce qu'elle me paroiſt ſon chef-d'œuvre : & le ſeul arrangement de cette Morale, reduite à nos manieres, ſelon l'ordre naturel des matieres, ſeroit à mon ſentiment le plus beau deſſein de livre qu'on ſe puſt

διὰ τὸ πάθος· ὑπὸ τοῦ πάθους *ibid.*

imaginer : voyons la Phyſique.

CHAP. V.

*La Phyſique de Platon.*

IL n'y a rien où l'eſprit de l'homme ait moins penetré que dans la connoiſſance de la nature. Il ſemble que Dieu ait pris plaiſir d'expoſer le monde en veuë, comme le plus bel ouvrage de ſa toute-puiſſance ; & de cacher à meſme temps à nos yeux les reſſorts de cette vaſte machine. La nature ſe fait ſentir, mais ſes voyes ſont inconnuës : nous voyons ſes effets, & nous en ignorons les principes. Depuis tant de ſiecles qu'on en diſpute, on a de la peine à en convenir : de ſorte qu'il ſemble que l'objet de la Phyſique eſt une matiere plûtoſt d'opinion que de ſcience. C'eſt ſans doute ce qui en rebuta Socrate : Platon s'y attacha davantage, attiré peut-eſtre par la communication qu'il eut des écrits des Pythagoriciens, qui entrerent dans la connoiſſance des choſes naturelles, bien plus que les autres Philoſophes qui l'avoient precedé.

Quoy que la Phyſique de Platon ſoit répanduë en divers endroits de ſes Dialogues du Critias, du Phedre, du Parmenide, & du grand

Hippias: elle eſt toutefois renfermée plus particulierement dans le Timée. C'eſt en ce traité qu'il eſtablit pour principe de tous les eſtres naturels une matiere & une forme: il croit cette matiere eternelle & increée, & il prétend que la forme n'eſt qu'une participation toute pure de l'idée. Quoy qu'il ſe trouve dans ſes écrits quelques veſtiges des cauſes efficiente & finale, il les reduit neanmoins toutes à la cauſe ideale & à la materielle, comme Ariſtote le reproche à Platon au livre ſecond de la generation. Il donne à cette matiere une quantité comme une de ſes proprietés eſſentielles, & il y ajoûte toutes ces qualités purement accidentelles, comme la chaleur, la froideur, la ſechereſſe, l'humidité, la legereté, la peſanteur, les odeurs, les couleurs, les ſaveurs, & les autres qui font les differences des corps mixtes. *L. 1. c. 2.*

Outre ces qualités il admet divers genres de mouvement, le mouvement d'alteration, d'acroiſſement, de diminution, & le mouvement local: parce que ces choſes ſe ſuivent

les unes & les autres, & ont une liaiſon neceſſaire. Saint Juſtin dans ſon avertiſſement aux Gentils, dit que Platon met trois principes dans ſa Phyſique, Dieu, la matiere, & l'idée, ce qui a du raport aux trois principes que le Cardinal Beſſarion luy attribuë, qui ſont l'ouvrage qui ſe fait, la matiere dont il ſe fait, le modele ſur lequel il ſe fait. Proclus dans ſon Commentaire ſur le Parmenide, dit que Platon veut que l'union de la forme & de la matiere ſe faſſe par une certaine harmonie, qui n'eſt autre choſe que la proportion mutuelle de ces deux parties. Ce ſont-là les principes de la Phyſique de Platon, que ce Philoſophe a rendu plus myſterieux par le trop grand attachement qu'il avoit à la Geometrie : en effet, il la faiſoit entrer en tout ſans menager ſes ſujets, & ſans conſulter ſa matiere : c'eſt un reproche que luy fait Ariſtote, au raport de Mazzonius.

*Mazzon. in Plat. & Ariſt. comparat.*

CHAP. VI.

*La Phyſique d'Ariſtote.*

POUR Ariſtote il eſtablit les principes de ſa Phyſique, en renverſant ceux des autres Philoſophes. Meliſſus diſciple de Pythagore enſeignoit

que l'unité d'un ſeul eſtre & ſon immobilité eſtoit le principe des choſes naturelles : Parmenide vouloit que ce fuſt le froid & le chaud. Democrite jugeoit que ce devoit eſtre le ſolide & le vuide : Anaxagoras admettoit une quantité & une confuſion de principes ſimilaires. Ariſtote les refute tous, pour eſtablir cette forme & cette matiere qu'il avoit priſe des Pythagoriciens, auſquelles il ajoûtoit une privation pour troiſiéme principe, afin de faire mieux comprendre le changement qui ſe fait dans la generation, qui eſt un mouvement : la matiere en eſt le ſujet, la privation & la forme en ſont les deux termes : & ce mouvement a pour principe le terme de départ qui eſt la privation, auſſi-bien que la forme. Car on ne peut faire une colonne, par exemple, ſi la matiere dont on l'a fait n'a la privation de la forme d'une colonne, ce qui fait dire à Ariſtote que *le blanc ſe fait premierement de ce qui n'eſt pas blanc.* λεύκον ἐξ οὐ λεύκου. Phyſ. l. 1.

De ſorte que le premier livre de la Phyſique, où il eſtablit ſes principes, n'eſt à mon avis qu'un Si-

ſteme tout pur, qui n'eſt bon que pour faire comprendre l'ordre de la generation des eſtres naturels. Le ſecond livre qui traite des cauſes a quelque choſe de plus clair ce me ſemble, & meſme de plus réel que le premier. La diſtinction qu'il y fait de l'art & de la nature, de la fortune & du hazard, avec cette admirable définition de la nature, me paroiſt fort ſolide & bien penſée. Ce qu'il dit au troiſiéme livre & dans les ſuivans, un peu confuſement à la verité, & ſans ſa methode ordinaire, ne laiſſe pas d'eſtre bien imaginé. La définition du mouvement eſt obſcure d'abord : mais elle paroiſt veritable & naturelle, dés qu'on la penetre. Le traité de l'infiny du chapitre quatriéme du troiſiéme livre n'eſt pas en ſa place au ſentiment de Gaſſendy. Ce qu'il dit du temps & du lieu au quatriéme livre ſont de grands diſcours, mais qui renferment ce que la Phyſique a de plus ſolide. Il parle pour la ſeconde fois du mouvement dans les livres ſuivans : & il ſemble retourner ſur ſes traces, &

Natura eſt principium motus & quietis. 2. *Phyſ.*

Actus entis in potentia, prout in potentia.

*Gaſſ. in exercit. Phyſ.*

ſe rencontrer luy-meſme.

Ainſi à regarder les choſes dans leurs principes, la Phyſique de Platon & celle d'Ariſtote ne ſont pas fort differentes : & comme elles avoient eſté tirées d'une meſme ſource, c'eſt à dire de la Phyſique des Pytagoriciens, la plus raiſonnable qui fut alors, elles devoient ſe reſſembler. Ocellus fut le premier auteur de ces deux principes du corps phyſique, de la matiere & de la forme, pour expliquer le changement, qui ſe fait dans la generation du corps naturel, par quelque choſe qui reçoit, & quelque choſe qui eſt receû. Mais quoy que les principes de la Phyſique ſoient preſques les meſmes dans ces deux Philoſophes pour la compoſition des corps, pour leurs proprietés & leurs qualités : la maniere toutefois d'en traiter eſt bien differente. Car Platon a traité de la Phyſique fort ſuperficiellement : & ſi l'on avoit recuëilly de ſes ouvrages ce qu'il en a écrit, on ne feroit qu'un diſcours fort ſuccint, & peu digne d'eſtre comparé aux huit livres de Phyſique d'Ariſtote ;

*Ocell. lib. 1 de univ. c. 2.*

où il a compris tout ce qui regarde les principes & les proprietés du corps naturel en general.

Sa Phyſique particuliere me paroiſt encore plus nette, & plus methodique par le détail de toutes les eſpeces du corps naturel, auquel il deſcend. Il commence par le Ciel, les Aſtres, les Elemens, les Meteores; & dans les ſeuls livres des Meteores, il explique plus de choſes de Phyſique que tous les Philoſophes modernes enſemble: car il va juſques au plus petites particularités de chaque choſe: c'eſt-là qu'il expoſe la maniere dont ſe font les metaux, les bitumes, les ſels, les pierres, & tout ce qui ſe forme dans le ſein de la terre: c'eſt au meſme lieu qu'il explique la difference des corps par leur figure exterieure dure ou molle, rude ou douce, roide ou flexible, friable ou tenace & gluante: il y parle de la concoction, de l'elixation, de la colliquefaction, & de la putrefaction des meſmes corps. Il y examine auſſi les divers ſentimens qu'on peut avoir des Elemens: ſi le feu bruſle par le mouvement des parties ron-

des, aiguës, ou pyramidales, ſuiuant les ſentimens des Philoſophes de ce temps, qui ſe font les auteurs de bien des choſes qu'Ariſtote a enſeignées avant eux : comme de la peſanteur de l'air, qu'il prouve par l'experience d'un ballon, qui peſe plus quand il eſt enflé : & Ariſtote ne s'eſt point mépris dans l'explication de la viteſſe des corps peſans, comme luy ont reproché Galilei & Gaſſendy qui s'y ſont eux-meſmes trompés. Enfin il a enſeigné la nature & la difference des ſons avec la proportion de toutes les conſonances, auſſi diſtinctement que les modernes, qui pretendent avoir découvert quelque choſe de nouveau là deſſus. Mais quand on y fera reflexion, on trouvera que tout ce qui a eſté dit par Galilei, & par des Cartes ſur les diverſes vibrations de l'air, avoit eſté déja obſervé par Ariſtote.

Je ne parle point du traité admirable qu'il a fait des couleurs, de celuy de la Phyſionomie, de la Muſique, de la Medecine, & d'une infinité d'autres. Pour parler de ſon Hiſtoire des Animaux

qui me paroiſt merveilleuſe : il eſt vray qu'il tira pour y travailler de grands ſecours des liberalités d'Alexandre. Mais outre l'application qu'il eût à cette eſtude, outre les experiences qu'il fit luy-meſme ſur quantité d'animaux ; il avoit auſſi eû ſoin de s'inſtruire de tout ce qui avoit eſté écrit ſur cette matiere par les Philoſophes, les Medecins, les Hiſtoriens, & les Poëtes qui l'avoient precedé: ainſi qu'il paroiſt par les citations frequentes qu'il fait d'Homere, d'Heſiode, d'Eſchyle, & d'Euripide. Il cite auſſi quelquefois Herodote, mais pour le refuter : car il le trouvoit peu ſeûr dans ce qu'il avançoit. Celuy d'où il a tiré plus de lumiere ſur ſon Hiſtoire des Animaux, a eſté Hippocrate grand obſervateur du corps de l'homme, mais il ne le nomme jamais : en quoy du Laurent le blâme d'ingratitude en ſon livre de l'Anatomie, & avec raiſon. Car ce que ce Philoſophe dit de la conſtruction du corps humain eſt pris en partie d'Hippocrate : ce n'eſt pas qu'il n'ait bien des choſes qu'il avoit obſervées par luy-meſme.

Quoy qu'il en ſoit, c'eſt à luy à qui l'on doit l'ordre & la methode qu'il a donnée à une matiere ſi vague & ſi embarraſſée, que l'eſt ce traité des Animaux : & ce n'eſt pas peu d'en avoir reduit toutes les eſpeces à de certains genres, de les avoir compriſes dans une diviſion juſte, naturelle & complete, qu'il donne au commencement de ſon Hiſtoire, & d'avoir eſtably des maximes generales dans la conſtitution des animaux, qui paſſent pour indubitables. C'eſt luy qui a crû des premiers que le ſang ſe faiſoit au cœur : ce qui avoit eſté rejetté comme une erreur, & qui enfin s'eſt trouvé veritable par les experiences. La circulation du ſang ne luy a pas eſté inconnuë : puis que Herveus le premier des Modernes qui en ait écrit, cite un paſſage d'Ariſtote, pour faire voir qu'il ne l'a pas ignorée. J'avouë que la ſuite des temps a bien contribué à perfectionner la connoiſſance de cette matiere, & l'experience a bien ajoûté des choſes à ce qu'Ariſtote en avoit écrit. Mais quelle force d'eſprit n'a-t-il pas fallu pour

en eſtablir les principes, & pour mettre les choſes dans l'ordre où il les a rangées ? Quelle merveille d'avoir trouvé par une démonſtration des mécaniques le mouvement de l'equilibre dans le vol des oyſeaux, dans le mouvement des poiſſons, & dans la démarche des animaux, qui ne pouvoit eſtre ny ſeure ny droite, ſans l'arrangement des parties diverſes du corps, dans un contrepoids juſte ? Il a reduit à ces regles de mécanique, dont il a écrit des premiers, & long-temps meſme avant Archimede, des choſes admirables dans le mouvement des corps naturels, dans l'equilibre des liqueurs, & meſme dans les choſes artificielles, comme la direction des vaiſſeaux & de toutes les grandes machines. Il a découvert le premier par ces meſmes mécaniques, que le mouvement de l'animal eſt meſlé d'agitation & de repos, qui ſe ſuccedent l'un à l'autre dans les parties où ſe fait le mouvement, qui ſeroit impoſſible ſans cette alternation. Je ne finirois jamais ſi je voulois entrer dans tout ce détail : & il faut finir

pour examiner la Metaphyſique de ces deux Philoſophes.

CHAP. VII.

*La Metaphyſique de Platon.*

OUTRE que Platon avoit appris la Metaphyſique d'Hermogene diſciple de Parmenide, il avoit une élevation d'eſprit, & une ſi forte inclination à l'étude des choſes ſurnaturelles, qu'il ſemble que toute ſa Philoſophie a du raport à ſa Metaphyſique. Car s'il meſle dans ces dialogues quelque conſideration de Morale, de Phyſique, ou de Politique, ce n'eſt que par occaſion, & pour raporter ce qu'il en dit à la connoiſſance des choſes intellectuelles. Le principal objet de la Metaphyſique eſt l'eſtre en general, & les proprietés de l'eſtre : voicy ce que Platon en a penſé. Il reconnoiſt dans ſon Parmenide un eſtre eternel qui n'a point eſté engendré, & il trouve en cet eſtre une bonté qu'il apelle *le bon par luy-meſme*, un premier entendement, & une premiere vie. Proclus diſtingue dans Platon ces trois principes, comme trois eſtre differens, & Plotin ne les diſtingues pas, & il aſſure que c'eſt une meſme choſe. Ce qui a donné lieu à quel-

αὐτὸ ἀγαθόν.

ques-uns des premiers Chreſtiens ſectateurs de Platon, de croire que ce Philoſophe a eü quelque connoiſſance groſſiere du Myſtere ineffable de la Trinité. Mais cette diſtinction eſt purement naturelle, & elle n'a aucune proportion avec ce Myſtere par l'inégalité & la dépendance que met Platon entre ces trois principes.

Il ajoûte deux proprietés à l'eſtre qu'il croit luy eſtre eſſentielles, ſçavoir la puiſſance & l'acte, il joint encore l'unité & l'infinité, qui ont raport à l'acte & à la puiſſance. Et dans le Dialogue du Sophiſte il compte cinq attributs apartenans à l'eſtre, l'eſſence, le mouvement, le repos, l'identité & la diverſité, qui ſont la diſtinction univerſelle de tous les eſtres. Sur ces principes il eſtablit trois ſortes de Dieux, dont les uns ſont purement intelligibles, les autres intellectuels, & intelligibles, les troiſiémes purement intellectuels: il faudroit de grands diſcours pour examiner une ſpeculation ſi profonde.

Il eſtablit dans le dixiéme livre des Loix deux ſortes d'intelligences,

l'une bonne & l'autre mauvaiſe : on diroit par l'oppoſition qu'il met entre ces eſprits, qu'il ait eû quelque connoiſſance imparfaite de la premiere guerre des Anges, de la façon dont il en parle : & il ſe trouve en divers endroits de ſes Dialogues certains traits de nos myſteres, qui font voir que ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement que quelques-uns des premiers Peres de l'Egliſe ont crû que ce Philoſophe avoit eû quelque communication des livres de Moïſe : & ce détail ſi particulier des choſes de l'autre vie, dont il parle dans le Gorgias, dans le Protagoras, & dans le Politique, a fait dire à un Commentateur d'Alcinous qu'Ariſtote doit ceder à Platon pour la Metaphyſique. *Carpent. in Alcin.*

CHAP. VIII. *La Metaphyſique d'Ariſtote.*

A la verité, Ariſtote eſt plus ſimple & plus naturel en cette partie de la Philoſophie, où il meſle toûjours ſa Phyſique : le ſens & la raiſon ſont ſes principaux guides, & c'eſt rarement qu'il s'éleve au deſſus des connoiſſances naturelles. Il n'a point voulu ſe meſler de parler des choſes qu'il n'a peu démontrer : ce qui l'a

rendu ſi circonſpect, comme dit le Cardinal Beſſarion, à parler des choſes ſurnaturelles. De ſorte qu'aprés avoir refuté les opinions des anciens Philoſophes ſur les principes, il examine s'il y en a un : il le prouve, parce que la ſuite des effets & de leurs cauſes ne pouvant pas eſtre infinie, elle doit ſe borner à un premier moteur. Ce principe eſtant eſtably, il montre qu'il y a une ſcience qui s'occupe à conſiderer l'eſtre purement en qualité d'eſtre ; il en examine la nature, les proprietés, les oppoſitions : & cette ſcience eſt la Metaphyſique : il trouve trois attributs entierement inſeparables de l'étre, l'unité, la bonté, la verité qui conviennent eſſentiellement à tous les eſtres : il diſtingue l'eſtre en acte & en puiſſance, en finy & infiny, en neceſſaire & contingent, en meſme & en different ; & de ces diſtinctions il fait divers ordres des natures ſpecifiques & des particulieres, aprés avoir donné des notions certaines des natures univerſelles. C'eſt ce qu'il explique dans les ſix premiers livres : Il commence dans

*Beſſar. l. 2. c. 4. contra calum.*

le ſeptiéme à s'élever à la connoiſſance du premier eſtre : il prouve que ce doit eſtre une ſubſtance : & aprés avoir donné la définition eſſentielle de la ſubſtance, il en explique les proprietés, le genre, l'eſpece, & la difference : il traite au livre huitiéme & neuviéme des Subſtances ſenſibles & materielles: dans le dixiéme il parle de l'unité ; dans l'onziéme, il montre que les natures univerſelles ſont le premier objet de la ſcience : aprés avoir diſtingué les divers attributs de la Subſtance; dans le douziéme, il parle de la cauſe premiere ou du premier moteur: il conclut ſa Metaphyſique par l'unité de ce premier moteur, & par celle de Dieu : il parle meſme dans le chapitre huitiéme de ce dernier livre des Divinités de ſa Religion, comme introduites par la fable: mais ce n'eſt pas tout-à-fait à découvert, qu'il en parle, ne croyant pas le peuple capable de ces verités. Dans les deux derniers livres qu'on ne croit pas d'Ariſtote, parce qu'il y a des redites eſtranges, il y a un diſcours des natures immaterielles, des idées,

des nombres, des eſtres Mathematiques, de la generation des nombres contre les Pythagoriciens. Mais ces nombres ne peuvent pas eſtre comptés parmy les cauſes naturelles, comme Pythagore l'enſeignoit.

Enfin, Ariſtote paroiſt en tout bien plus réel & plus ſeur dans toutes ſes reſolutions que Platon: il eſtablit les choſes par les principes: ce que Platon ne fait point, qui s'abandonne trop à ſes penſées, pour s'eſtre laiſſé gaſter aux fauſſes inſtructions qu'il prit des Egyptiens. Car comme c'eſtoit un peuple ſuperſtitieux, qui ſe plaiſoit aux imaginations de ſes Preſtres, qui eſtoient ſes Docteurs: ce Philoſophe trouva leurs eſprits pleins des idées qu'ils avoient priſes des Juifs, apres leurs tranſmigrations à Babylone. Il ſe fit alors une confuſion de ſentimens ſur la Religion, de ce que les Juifs croyoient par les maximes de leur loy, & de ce que les Preſtres d'Egypte naturellement viſionaires ajoûterent à cette creance, dont Platon qui vint en Egypte quelque-temps aprés, ſe remplit l'eſprit: ce qui luy

a fait dire tant de choſes, qu'on ne peut excuſer que par de veritables ou de pretenduës allegories. Il eſt vray que la ſuite dans laquelle nous avons les livres de Metaphyſique d'Ariſtote n'eſt pas naturelle : Plutarque croit dans la vie d'Alexandre que ce Philoſophe n'a pas pris le meſme ſoin pour les arranger, qu'il a pris dans ſes autres ouvrages, & qu'il n'a pretendu laiſſer ſa Metaphyſique que comme un modele de ſcience fort general, pour le propoſer aux ſçavans ; & pour l'abandonner à la poſterité. Theophraſte ſemble avoir eſtably l'ordre de ces livres dans un petit fragment de Metaphyſique qu'il nous a laiſſé. Paſicratés diſciple d'Ariſtote, croit que la premiere partie de la Metaphyſique n'eſt pas en ſa place. Nicolas de Damas eſt le ſeul qui ait crû l'ordre de ces livres naturel. Alexandre Aphrodiſée, & Averoés ne ſont pas de ſon ſentiment.

ἰσόδιγμα τοῖς πεπαιδευμένοις. *Plut. in Alex.*

On pourroit comparer encore ces deux Philoſophes, ſur ce qu'ils ont écrit des autres arts & des autres ſciences, comme de la Poëtique, de

la Rhetorique, de la Juriſprudence, de la Politique, de la Grammaire: car ces deux grands hommes ont parlé de tout, ils ont donné des preceptes à toutes les conditions des hommes: les arts meſme les plus vils & les plus mécaniques, n'ont pas échapé à leur penetration. Mais il en eſt de meſme de ces arts, dont Platon & Ariſtote ont traité, comme de la Philoſophie: Platon fait paroître du genie & de la grandeur d'eſprit dans tout ce qu'il dit, mais il n'a nul principe & nulle methode dans ce qu'il en dit; en quoy Ariſtote eſt ſi exact: Jamais Auteur n'a travaillé ſur tant de matieres, ny les a plus approfondies: car il ſe trouve plus de ſept cent quarante-ſept volumes d'ouvrages qu'il a compoſés: ſi l'on s'en raporte au dénombrement qu'en fait François Patricius Philoſophe Venitien. Pour moy je me contente d'en croire le ſentiment de Diogene Laërce qui en compte prés de quatre cent. Mais la ſeule critique du nombre des ouvrages d'Ariſtote, ſeroit d'une diſcuſſion infinie: il ſuffit qu'on ſçache que plus de cinquan-

*In diſcuſſ. Peripat.*

te

te Auteurs auroient merité l'immortalité par les ſeuls écrits d'Ariſtote, tant le nombre en eſt grand & le prix extraordinaire : Et il ſemble que rien ne peut reüſſir dans les ſciences, & qu'on ne peut écrire aucune choſe de ſolide, d'exact, de regulier, que conformément aux preceptes qu'il en a donnés dans ſes livres. Aprés cela on oſera ſans façon préferer à ce grand homme des Philoſophes Modernes, qui ne ſe ſont rendus recommandables en ce ſiecle, que par des Phyſiques, dont le Syſteme n'a rien de nouveau que l'ordre tout pur, qu'on y a donné aux opinions de Democrite, d'Epicure, & d'autres ſemblables. Mais il ne faut pas s'eſtonner de la fauſſeté de ce jugement ; c'eſt ainſi qu'eſt fait l'eſprit de l'homme, qui ſe laiſſe moins toucher à la grandeur des choſes qu'à leur nouveauté : En quoy nous ſommes ſemblables aux enfans, que les grandes choſes ne frapent point : parce qu'ils ne les comprennent pas ; & que les petites choſes touchent, dés qu'elles leur paroiſſent nouvelles.

Je finis par deux reflexions, ſur l'excellence & ſur l'utilité de la doctrine de ces deux grands perſonnages, pour conclurre cette troiſiéme partie. Pour l'excellence, il eſt à remarquer que non ſeulement la Logique & la Morale de Platon, ſont moins ſolides que celles d'Ariſtote, comme je l'ay déja dit : mais qu'Ariſtote a porté l'une & l'autre dans un degré de perfection, à quoy il ne ſe peut rien ajoûter. Car dans ſa Logique, il a donné l'art de corriger toutes les erreurs de la penſée, de diſſiper toutes les fauſſes lueurs de l'eſprit, & d'aller au devant de la précipitation naturelle des jugemens, pour faire un diſcernement juſte du vray d'avec le faux : & ainſi ſa Logique eſt parfaite. Il a bien ſenty cela luy-meſme : car c'eſt le ſeul de ſes ouvrages dont il ſe fait honneur : il cite dans ſa Morale & dans ſa Phyſique les Philoſophes dont il a tiré du ſecours, & il n'en cite aucun dans ſa Dialectique : Il a auſſi expliqué ſi diſtinctement tous les mouvemens du cœur de l'homme, & la fin & les motifs de tou-

Ariſtoteles in Phyſicis & Ethicis, Phyſicos, & Ethicos Philoſophos permultos apellavit, in Logico organo neminem Logicæ Doctorem citavit. *Rom. c. 7. l. 1 Schol. Dialect.*

tes ſes actions, qu'il ſemble que ſa Morale, auſſi bien que ſa Logique ſoit dans ſa derniere perfection : on ne peut ajoûter à l'une & à l'autre qu'un peu d'ordre qui y manque, pour en faire mieux paroiſtre les beautés, par un arrengement plus naturel des parties. Pour ſa Phyſique je ne la croy imparfaite, que par le défaut de la matiere, qui pourroit eſtre plus connuë & plus penetrée, ſi elle eſtoit moins incertaine. Car on a beau dire, l'on ne ſçait point bien à fond la nature qui eſt trop obſcure : & ne faiſons point les vains ſur cela, nous ſommes des ignorans. Mais de toutes les Phyſiques la plus raiſonnable & la mieux fondée eſt celle d'Ariſtote : tout le monde n'en conviendra pas peut-eſtre : mais c'eſt particulierement de cette partie de la Philoſophie, que le Sage a dit, *que Dieu avoit abandonné la connoiſſance du monde à la diſpute des hommes* : j'avouë que cette partie n'eſt pas dans ſa parfaite conſommation, & qu'elle peut ſe perfectionner. La Metaphyſique eſt un ramas de principes plûtoſt que de

Tradidit mũdum diſputationi eorum, *Eccl. c. 3.*

preceptes, ſur la connoiſſance des eſtres naturels, détachés de la matiere ; elle ne peut eſtre plus accomplie que par un ordre plus diſtinct. Les choſes y eſtant d'une maniere la plus parfaite qu'on puiſſe imaginer, pour oſter la confuſion naturelle aux idées, par la diſtinction des termes & de leurs attributs. Saint Thomas en a fait de grands Eloges, Ariſtote l'apelle ſa premiere Philoſophie, parce que c'eſt comme une preparation à la Dialectique, laquelle eſt le fondement de toutes les Sciences. Sans la Dialectique l'on ne peut penſer rien de juſte : & le défaut le plus eſſentiel de ceux qui ſe meſlent de parler ou d'écrire, eſt de ne la ſçavoir pas comme il faut : Ariſtote n'impute dans le ſixiéme livre de ſa Metaphyſique, les erreurs des anciens Philoſophes, qu'à leur ignorance de la Dialectique.

πρώτη φιλοσοφία.

L'utilité de la doctrine de Platon & d'Ariſtote eſt grande : par la lecture de Platon on aquiert cette fertilité d'imagination, & cette beauté d'eſprit qui fait l'Eloquence, & tout ce qu'il y a de graces dans les

belles lettres : & la lecture d'Ariſtote forme le jugement par la juſteſſe qu'elle imprime à la penſée, dont elle corrige tous les défauts. Platon fait les Orateurs, & les Poëtes par le commerce qu'on a avec luy. Cette methode qu'il a d'expliquer les choſes par leurs idées, & de les dire non pas comme elles ſont, mais comme elles doivent eſtre, & qu'il avoit priſe d'Homere, a fait tous les grands hommes de ſon temps, & ceux qui l'ont eſté depuis. C'eſt ſur ce modele qu'Euripide, Sophocle, Demoſthene, Hyperides, Eſchine, Demadés, Lyſias, Pindare, Carneadés, Ciceron, & Virgile ſe ſont formés : car ils eſtoient tous Platoniciens ; comme c'eſt la methode d'Ariſtote qui a fait Theophraſte, Philoxene, Demetrius le Phalerien, Galien, Boëce, Avicenne, Averroés, Alexandre d'Alés, ſaint Thomas, & tout ce qu'il y a eu de ſolide dans les grandes ſciences. Ainſi c'eſt bien ſe méprendre, que de chercher des modelles ailleurs, que dans ces deux Auteurs, pour reüſſir dans les lettres, & pour faire quelque progrés rai-

Plato dabit Oratoribus altitudinem. *Fab. in Dialog.*

ſonnable dans les eſtudes, où l'on ne reüſſit preſque point, que parce qu'on ne les eſtudie pas. On y penſera peut-eſtre pour ſe détromper du mauvais gouſt, où ſont la pluſpart des Philoſophes Modernes, qui croyent que la Philoſophie d'Ariſtote eſt trop ancienne pour des eſprits à la mode, & qu'on peut devenir ſçavant ſans Platon & ſans Ariſtote.

LES SENTIMENS
DES SCAVANS
DE TOUS LES SIECLES,
SUR LA DOCTRINE
# DE PLATON
ET
# D'ARISTOTE,
Et les diverſes avantures de leurs ſectes.

---

## *QVATRIEME PARTIE.*

APRES la mort de Platon, Speuſippus ſon neveu luy ſucceda dans ſon école : il s'attacha à ſes opinions : mais il s'écarta de ſa conduite. Ses mœurs ne répondirent pas à ſa doctrine ; car il s'abandonna au plaiſir. La ſecte de Platon fit peu de

CHAP. I.

*Les avantures de la ſecte & de la doctrine de Platon, juſques à la venuë de noſtre Seigneur.*

progrés pendant les huit ans que Speuſippus enſeigna dans l'Academie, à cauſe de ſon avarice: il rebutta ſes écoliers par les recompenſes qu'il exigea d'eux: & d'autant plus que Platon ſon predeceſſeur en avoit uſé plus honeſtement, & d'une maniere plus deſ-intereſſée.

Xenocrate prit la place de Speuſippus apres ſa mort; il n'avoit aucun agrément dans ſa maniere d'enſeigner, il ne laiſſa pas de meriter l'eſtime du peuple par ſa probité. Alexandre luy envoya des preſens, qu'il refuſa genereuſement: ainſi il fit plus d'honneur à la doctrine de Platon, que celuy qui l'avoit precedé. Comme il avoit l'eſprit deciſif, il ne pût s'accommoder de la maniere de Socrate, qui ſe défioit trop de ſa raiſon, & ſembloit douter de tout: il s'attacha à celle d'Ariſtote, en eſtabliſſant par des principes les choſes qu'il avançoit. Polemon tint ſon école apres luy. Sa conduite eſtoit tres-déreglée, & il eſtoit fort débauché: mais il changea de vie, touché par un diſcours de Xenocrate ſur la temperance. Valere Maxime

*Val. Max. l. 6. Hiſt.*

raconte ſon Hiſtoire, Saint Auguſtin parle de cette avanture, & Lucien en raille à ſon ordinaire. Cratés & Crantor qui ſe ſuivirent dans l'école de Platon ne changerent rien à ſa doctrine. Arceſilas qui leur ſucceda, y reforma quelque choſe, en reſtabliſſant la methode de Socrate, qu'on avoit en quelque façon delaiſſée : & par cette reforme il fonda la ſeconde Academie. Zenon qui fut depuis le Chef des Stoïciens, avoit eſtudié ſous Polemon avec Arceſilas. Zenon avoit l'eſprit ſubtil, il faiſoit profeſſion de combatre les ſentimens de Platon : cette oppoſition attacha encore plus Arceſilas à la doctrine de Socrate, & l'obligea meſme à cacher ſous de nouveaux myſteres les veritables opinions de Platon, pour les faire valoir davantage.

*Aug. epiſt. 130. Lucian. in biſaccuſ.*

Mos Socratis cum à poſterioribus non eſſet retentus, Arceſilas eum revocavit. *Cic. 2. de fin.*

Arceſilas ignorantiæ magiſter, cum Zenoni obtrectaret, autore Socrate ſuſcepit hanc ſententiam, ut nihil ſciri poſſe ſtatueret. *Lactanc. l. 3. c. 6.*

On s'appliquoit alors dans Athenes avec bien de la chaleur à la Philoſophie : c'eſt pourquoy il s'éleva pluſieurs ſectes de Philoſophes, dont les principales furent celles des Stoïciens & des Epicuriens. Et comme il y a toûjours des eſprits naturelle-

ment libres & d'autres naturellement eſclaves, chacun prit party ſelon ſon genie, & ſe mit ou à la teſte, ou à la ſuite de toutes ces ſectes, qui partagerent les eſprits de la Grece, & enſuite de tout l'Univers. Mais les opinions de Zenon & d'Epicure, eurent plus de vogue que les autres, à cauſe de leur nouveauté : & par ce moyen elles interrompirent un peu le progrés de la ſecte de Platon.

*Zenon.*

Zenon eſtoit de Chypre, il s'attira beaucoup de ſectateurs, en recevant toutes ſortes de perſonnes en ſon école, & diſant que tout le monde eſtoit capable de ſa Philoſophie : il enſeignoit dans le Portique d'Athenes, que les peintures de Polygnote avoient rendu ſi celebre ; d'où ſes diſciples furent appellés Stoïciens. Quoy qu'il ſe declaraſt fort contre l'Academie, il ne laiſſa pas d'en prendre beaucoup d'opinions : il enſeigna une eſpece de Metempſycoſe pour les ames, & une reminiſcence pour les eſprits, comme Platon : il ne donnoit rien à l'opinion, pour ne pas laiſſer ſon ſage

Senſerunt hoc Stoïci, qui ſervis & mulieribus Philoſophandum eſſe dicebant. *Lact. l. 3. inſt. c. 23.*

dans un eſtat incertain. La vertu eſtoit le ſouverain bien de ſa Morale: il ſoûtint ſa reputation par la pureté de ſes mœurs, & par la frugalité de ſa vie. Mais rien ne rendit cette Philoſophie plus recommandable dans la ſuite, que la conſtance qu'elle inſpiroit à ſes ſectateurs dans l'extremité des affaires: comme il parut en l'aventure de Caton, de Brutus, de Caſſius, de Pætus, & d'autres ſemblables qui étoient Stoïciens. Antigonus ſucceſſeur d'Alexandre dans la Macedoine, touché d'admiration de la vertu de Zenon, luy écrivit une lettre fort civile, pour eſtre admis en ſa ſecte. Les Atheniens luy rendirent de grands honneurs. Ptolomée Roy d'Egypte luy envoya un Ambaſſadeur exprés, pour l'aſſurer de ſon eſtime: enfin cette Philoſophie fut fort celebre dans ſes commencemens. Mais la vertu que Zenon enſeignoit, eſtoit ſi fauſſe en la pluſpart de ſes maximes, l'orgueïl qu'il avoit de vouloir rendre l'homme égal à Dieu, parut ſi vain, & l'idée de ſon ſage ſembla ſi chimerique, qu'on la tourna en ri-

Hoc mihi Philoſophia promittit ut me deo parem faciat. *Sen. ep.* 48.

*Cic. in parad. & pro Muren.* dicule : & Ciceron en a fait des railleries fort plaiſantes en divers endroits de ſes ouvrages, & ſur tout dans ſes Tuſculanes : où il raporte le plaiſant conte que Pompée luy fit un jour du Philoſophe Poſſidonius. Pompée fut le viſiter dans ſon école, paſſant à Rhodes au retour de la guerre contre Mitridate. Ce Philoſophe eſtoit alors fort travaillé de la goute. Mais l'occaſion de donner à un Romain, & à un Conquerant l'idée de la vertu Stoïciene, l'excita à luy faire de ſon lit un diſcours, ſur la beauté de ſa Morale. La douleur le preſſa ſi fort pendant qu'il s'animoit à parler, qu'il ne pût ſi bien ſe contre-faire, que Pompée ne s'en apperçût : & l'orgueïl de ce Philoſophe luy parut d'autant plus mépriſable, qu'il affectoit davantage de faire le fier, en bravant ſon mal par ces paroles. *C'eſt en vain douleur que tu veux me forcer à me plaindre, je n'avoüeray jamais que tu ſois un mal.* L'opinion d'Egeſias & de Theodore qui eſtoient de cette ſecte, & qui enſeignoient que le ſage n'eſtoit fait que pour luy-meſme, & qu'il ne

Nil agis dolor nunquam te malum confitebor. 2. *Tuſcul.* *Plin. l. 7. c. 30.*

devoit rien, ny à ſa patrie, ny aux ſiens, parut ſi extravagante, qu'elle décria fort ce party. Ce n'eſt pas que pluſieurs grands perſonnages qui en furent, comme Cleante, Chryſippe, Panetius, Caton, Brutus, Seneque, Epictete, Arrien, & d'autres ſemblables, n'ayent fait honneur à cette doctrine. Mais Plutarque luy attira le mépris de tous les honeſtes gens, en découvrant la fauſſeté de cette Morale dans le diſcours qu'il fit contre les Stoïciens.

*Epicure.*

Epicure s'éleva en meſme temps; il enſeigna ainſi que Zenon qu'il falloit aymer la vertu: mais ſeulement pour le plaiſir, & dans ce plaiſir il comprenoit celuy des ſens, auſſi-bien que celuy de l'eſprit, pretendant que le ſage ne pouvoit eſtre heureux, s'il ne joüiſſoit de tous les plaiſirs dont l'homme eſt capable: Mais il ne s'expliquoit pas ouvertement, ſur ce qui regarde le plaiſir des ſens, afin de ne pas donner mauvaiſe opinion de ſa doctrine: & par ce ménagement il donna lieu aux diverſes opinions qu'on a eû dans la ſuite, ſur ſes veritables ſentimens,

Negat quemquam jucunde poſſe vivere: niſi idem juſte vivat. *Cic. 5. Tuſc.*

Animi voluptates & dolores naſci fatetur è corporis voluptatibus & doloribus. *Cic. 1. de fin.*

que quelques-uns ont crû innocens. Il eſt vray que c'eſtoit un débauché, fort ſage, & fort diſcret, qui ne s'abandonnoit au plaiſir que par art & par methode : mais dans le fond, quoy qu'on en diſe, il avoit peu de religion, il s'en faiſoit meſme une maxime, pour ne pas troubler la paix de l'eſprit, par la crainte des dieux : il ne laiſſoit pas de croire en apparence qu'il y en avoit, pour ne pas choquer le ſentiment univerſel du peuple d'Athenes, qui eſtoit attaché à ſa religion, mais il n'en croyoit point en effet. Il avoit pris de Democrite les principes de ſa Phyſique, & d'Ariſtippe ceux de ſa Morale. Ainſi Lucrece ſe méprend un peu quand il loüe Epicure d'avoir le premier ouvert les barrieres de la nature, qui avoient eſté ouvertes longtemps avant luy. Car excepté la declinaiſon des atomes avec un mouvement de peſanteur, qu'il ajoûta à la Philoſophie de Democrite : il ne découvrit rien de nouveau dans la Phyſique : quoy qu'il s'y fuſt attaché, comme à un ſecours qu'il jugeoit neceſſaire à l'homme ſage

Epicurus Deos verbo poſuit, re ſuſtulit. *Cic.*

Confringere ut arcta naturæ primus portarum clauſtra cupiret. *Lucr. lib.* 1.

contre l'ignorance : car l'ignorance eſt toûjours capable de cauſer du trouble à l'eſprit. Mais il mépriſoit la Dialectique & les autres ſciences, comme inutiles à la douceur de la vie : quoy qu'apres tout ſa Logique ſoit fort fine. Le peuple ſuivoit la doctrine des Stoïciens, qui ne rebutoient perſonne : & les gens de qualité ſuivoient la doctrine d'Epicure, parce qu'ils ſe diſtinguoient du commun par cette doctrine. Ainſi le nombre eſtoit pour Zenon, & le merite pour Epicure.

De Epicuro, qui cæteras diſciplinas fugit, nihil moror. *Fab. l. 11. c. 18.*

L'émulation qui ſe forma entre ces deux ſectes fut grande. Les Stoïciens décrierent la doctrine d'Epicure, cõme trop ſenſuelle, & il ne s'eſt rien dit depuis d'injurieux contre cette ſecte, où les Stoïciens n'ayent eû part. Mais en recõpenſe les Epicuriens eurent un fort grand mépris pour les Stoïciens, qu'ils traitoient de miſerables. Cette animoſité ſi grande de part & d'autre, laiſſa encore un cours aſſés libre à la doctrine de Platon, quoy qu'elle ne fuſt pas tout-à-fait ſi fort à la mode que la ſecte des deux autres.

Inter Stoïcos & Epicuri ſectam ſecutos pugna perpetua eſt. *Fab. l. 5. c. 7.*

Ciceron qui connoiſſoit fort bien

les ſucceſſeurs de Platon, ne dit rien de ce Bion, que Diogene donne pour ſucceſſeur à Arceſilas, & qui ſe rendit celebre par la vehemence de ſes Satires, au ſentiment d'Horace. Quoy qu'il en ſoit, Lacydés, Evander, Hegeſinus ſe ſuccederent les uns aux autres dans le temps de la vogue des Stoïciens & des Epicuriens. Ce Lacidés fut le chef de la nouvelle Academie avec Carneadés, qui vint quelque temps apres luy, & qui priſt une partie de ſes ſentimens: il eſt vray qu'il relâcha quelque choſe de la rigueur, où Arceſilas avoit porté la doctrine de Platon, car Arceſilas n'eſtimoit rien de certain, ny meſme de veritable dans la nature. Carneadés enſeigna depuis que les choſes ſenſibles & materielles eſtoient comme des ombres de la verité: en quoy il reconnoiſſoit du moins qu'il y avoit quelque choſe de vray-ſemblable.

*Hor. Epiſt. 11. l. 2.*

Ce Philoſophe ayant eſté envoyé à Rome en Ambaſſade pour l'affaire d'Oropus, ſous le Conſulat de P. Scipion & de Marcellus avec Critolaüs & Diogenés, eſtonna ſi fort

tout le Senat de Rome, par la force de ſon Eloquence, que Caton le Cenſeur fut d'avis, apres l'avoir entendu, qu'on le renvoyaſt au plûtoſt: parce qu'il ébloüiſſoit tellement les eſprits par ſon diſcours, qu'on ne pouvoit plus diſtinguer le vray d'avec le faux, apres qu'il avoit parlé: & les Senateurs ſe plaignirent au raport d'Elien, que *ce Philoſophe venoit leur faire violence juſques dans le Senat, par la force de ſes raiſons.* Ciceron donne une grande loüange à ce grand homme, quand il dit *qu'il perſuadoit, tout ce qu'il vouloit.* On peut dire auſſi que jamais perſonne n'a eû plus de talent pour perſuader, que Carneadés; & la profeſſion qu'il fit à Rome de ſuivre la doctrine de Platon, augmenta de beaucoup l'eſtime qu'on en avoit. Clitomachus, Philon, Antiochus qui avoient eſté Maiſtres de Ciceron, furent les ſucceſſeurs de Carneadés, & ils rendirent encore cette doctrine conſiderable au meſme lieu, par la reputation qu'ils y aquirent. Car comme Scipion & Lelius avoient commencé d'inſpirer aux Romains l'inclination

Cato Cenſorius audito Carneade, quam primum legatos dimittendos cenſuit, quod eo argumentante, quid verieſſet haud facile diſcerni poſſet. *Plin. l. 7. c. 30. Æl. l. 3. Hiſt. var. c. 17.*

*Cic. l. 1. de Orat.*

des lettres, & la paſſion de devenir ſçavans : tous les gens de qualité alloient eſtudier la Philoſophie à Athenes ſous ces grands hommes, qui l'enſeignoient alors. Ce fut auſſi ce qui attacha Ciceron à la doctrine de Platon, qu'il loüe ſi fort dans ſes ouvrages : & quoy qu'il faſſe profeſſion de ne s'attacher à aucune ſecte, il convient toutefois de cette incomprehenſibilité que Platon & ſes ſucceſſeurs avoient eſtablie, & il avoüe qu'on ne pouvoit rien connoiſtre d'une parfaite certitude. Mais il ne laiſſe pas d'eſtre perſuadé, que quoy qu'on ne puiſſe eſtre aſſuré de rien, on ne peut pas ſe paſſer d'admettre un principe de probabilité, qui eſt le principal fondement des deliberations, qui ſe font dans les affaires ordinaires de la vie. Mais rien n'affectionna tant Ciceron à la doctrine de Platon que l'avantage qu'il y trouva pour devenir Eloquent, qui eſtoit ſa plus forte paſſion. En effet, Ciceron priſt ce grand air d'Eloquence, qui fit ſa reputation, de la lecture de Platon, & par le commerce des Platoniciens, qui furent ſes

Nihil percipi poſſe dicamus. *Cic. off.* 2.

2. *De finib.* 2. *quæſt. Tuſc.*

Deus noſter Plato. *Ep. ad Q. fratrem.*

Plato mihi unus inſtar omnium. *De Clar. Orat.*

Platonem autorem ego vehementer ſequor. *lib.* 1. *Ep. Fam.*

Maiſtres. Suidas raporte qu'Harpocration qui eſtoit d'Argos, & grand Platonicien, apprit cette Philoſophie à Jules Ceſar, dans les conferences qu'il eut avec luy, & par les deux Volumes qu'il écrivit ſur les ſentimens de Platon. Quoy que Plutarque aſſure que ce Prince dans les penſées vaſtes que luy inſpiroit ſon ambition s'accommoda mieux dans la ſuite de la Morale d'Epicure, pour ne pas s'embaraſſer beaucoup de la religion, dont il n'eſtoit pas fort touché. Brutus au ſentiment du meſme Plutarque, fut auſſi d'abord épris de la doctrine de Platon: mais il abandonna les ſentimens de la nouvelle Academie, pour ſuivre ceux de l'ancienne, par le conſeil de cet Antiochus, qui fut Maiſtre de Ciceron: & ce fut ce Philoſophe qui fit quelque temps aprés Brutus Stoïcien, l'eſtant devenu luy-meſme, apres avoir eſté Academicien, comme le remarque Ciceron. Ce fut l'eſtat de la ſecte & de la doctrine de Platon, juſques aux premiers Empereurs de Rome. De ſorte que cette doctrine ſe répandit dans la Grece &

*Plut. in Ceſar.*

dans l'Italie, non ſeulement par le merite de ceux qui en firent profeſſion, comme je viens de dire : mais encore par les copies des ouvrages de Platon, qui ſe multiplierent extremement pendant cette ſuite d'années, & qui ſe trouverent preſque dans les mains de tous les ſçavans. Je n'ay rien dit de la ſecte des Pyrrhoniens ou des Sceptiques, quoy qu'elle ſe ſoit formée de la doctrine toute pure de Platon, dans le temps que ſe fit la reforme d'Arceſilas & de Carneadés : parce que Plutarque a fait un grand traité, pour montrer la difference de cette ſecte, d'avec celle de Platon.

CHAP. II.

*Les avantures de la ſecte & de la doctrine d'Ariſtote, juſques à la venuë de noſtre Seigneur.*

LA doctrine d'Ariſtote demeura tout-à-fait dans l'obſcurité, pendant que celle de Platon devint ſi floriſſante dans la Grece & dans l'Italie, qui eſtoient alors les ſeuls païs, où les lettres eſtoient en quelque reputation. Theophraſte le diſciple fidele d'Ariſtote fut ſon ſucceſſeur dans le Lycée : jamais diſciple ne fut plus digne de l'amitié d'un tel Maiſtre, dont il priſt entierement l'eſprit. On pretend qu'Ariſtote ne peut ſe re-

ſoudre à publier ſes écrits, par un pur reſpect qu'il eût pour Platon : parce qu'il combattoit ſes ſentimens en bien des choſes. Mais il y eût en cette conduite plus de Politique que de vertu ; il voulut ſe ménager, parce que les eſprits eſtoient alors trop prevenus en faveur de la doctrine de Platon. Ainſi pour mettre à couvert ſes écrits, il les confia à Theophraſte, avec défenſe fort expreſſe de les rendre publics : ce qui fut exactement obſervé. De façon que Theophraſte qui en fut le dépoſitaire, Straton, Lycon, Demetrius le Phalerien, & Heraclidés, qui ſe ſuccederent les uns aux autres dans le Lycée, n'enſeignerent la doctrine d'Ariſtote que par pure tradition. Cette tradition n'eſtant ſoûtenuë d'aucun écrit, devint froide dans la ſuite, & n'eût rien de cette chaleur qui parut dans les autres ſectes. Epicure fit bien des médiſances d'Ariſtote pour décrier ſa doctrine, dont Athenée ne convient pas : parce que Cephiſodore & Eubulis, qui le maltraiterent par des volumes entiers, n'en ont fait aucune mention. Mais

*Athen. l. 8.*

les écrits d'Ariſtote eurent une avanture ſi eſtrange, apres la mort de
*Strabon l. 13.* Theophraſte, au raport de Strabon, qu'il eſt bon d'en expliquer le détail & d'en obſerver toutes les circonſtances : pour marquer la cauſe du ſilence de ces ſiecles-là, ſur la doctrine d'Ariſtote, pendant le bruit que faiſoit celle de Platon.

Theophraſte, pour obeïr exactement aux ordres de ſon Maiſtre, confia en mourant au plus cher de ſes amys & de ſes diſciples, les écrits d'Ariſtote, aux meſmes conditions qu'ils luy avoïent eſté confiés. Cet amy s'apelloit Nelée, qui eſtoit de Scepſis ville de la Troade, & qui mourut peu de temps aprés : ce ne fut pas ſans faire comprendre à ſes heritiers le prix du dépoſt qu'il leur laiſſoit. Ils le comprirent auſſi ſi bien : qu'ayant appris que le Roy de Pergame, de qui la ville de Scepſis dépendoit, faiſoit de grandes recherches de livres & d'écrits, pour faire une bibliotheque : ils enterrerent dans un caveau baſti exprés les écrits d'Ariſtote, afin de s'en aſſurer davantage. Ce treſor ſi precieux fut

caché l'eſpace d'environ cent ſoixante années dans ce lieu ſecret, d'où enfin il fut tiré à demy rongé des vers, & preſques tout gaſté par l'humidité du lieu où l'on l'avoit mis. Mais on ne le tira que pour eſtre vendu fort cherement à un riche Bourgeois d'Athenes nommé Apellicon, qui vouloit ſe rendre conſiderable par la fantaiſie qu'il avoit d'amaſſer des livres: quoy qu'il n'euſt pas de genie pour les ſciences, comme le remarque Strabon. Les Profeſſeurs qui enſeignoient alors dans le Lycée, l'ayant appris, furent faire leur cour à ce Bourgeois, qui leur preſta pour quelque temps ces écrits. Mais il les retira pour les remettre en ſa bibliotheque, qu'il rendit celebre par un dépoſt de cette importance. Quelques années apres Sylla s'eſtant rendu maiſtre de toute la Grece; & ayant pris Athenes, il ſceut qu'il n'y avoit rien dans cette Ville de plus precieux que ces écrits d'Ariſtote, & qu'Apellicon gardoit en ſa bibliotheque: d'où il les fit enlever pour les porter à Rome. Mais l'ambition qu'eut Sylla de ſe

φιλόβιβλος ἀ φιλόσοφος. *Ibid.*

rendre maiſtre de la Republique, ne luy donna pas le loiſir de penſer à faire connoiſtre aux Romains le treſor qu'il avoit apporté de Grece : il mourut bien-toſt aprés, & ces écrits tomberent entre les mains d'un Grammairien nommé Tyrannion, qui en avoit eû connoiſſance par la liaiſon qu'il eût avec le Bibliothecaire de Sylla. Quoy que ce Grammairien fuſt fort habile, & qu'il eut dreſſé une bibliotheque de plus de trente mille volumes, depuis que Lucullus l'eût pris dans la guerre contre Mitridate, & qu'il l'eut amené à Rome : toutefois il ne connut pas le prix des ouvrages d'Ariſtote.

Mais aprés ſa mort, Andronicus le Rhodien eſtant venu à Rome, & connoiſſant fort bien le merite d'Ariſtote, parce qu'il avoit eſté élevé dans le Lycée, il traita avec les heritiers de Tyrannion, de ces écrits: & les ayant en ſon pouvoir, il s'attacha avec tant d'ardeur à les examiner & à les reconnoiſtre, qu'il en fut en quelque façon le premier reſtaurateur, comme l'aſſure Porphyre dans

dans la vie de Plotin. Car non ſeulement il y reſtablit ce qui s'y eſtoit gaſté par la longueur du temps, & par la negligence de ceux qui avoient eû ces écrits entre les mains : mais il les tira meſme de l'étrange confuſion où il les avoit trouvés, & en fit faire des copies. Ce fut cet Andronicus qui commença à faire connoiſtre Ariſtote dans Rome, environ le temps que Ciceron s'élevoit par ſa grande reputation aux premieres charges de la Republique, lequel étoit revenu depuis quelque-temps d'un voyage de Grece, où il avoit eû commerce avec tous les habiles gens de ce pais-là. Ainſi il avoit appris ce que c'eſtoit qu'Ariſtote, il connoiſſoit une partie de ſon merite, qui n'eſtoit pas encore fort connu à Rome, comme il paroiſt par la ſurpriſe de Trebatius, qui eſtant venu rendre viſite à Ciceron dans ſa maiſon de Tuſculum ; & eſtant entré avec luy en ſa bibliotheque, il tomba par hazard ſur le livre des Topiques d'Ariſtote, dont Ciceron avoit une copie. Trebatius luy demanda ce que c'eſtoit que ce livre, & de quelle ma-

Quod quidem minime ſum admira-

rus eum Philosophum Trebatio non esse cognitum, qui ab ipsis Philosophis, præter admodum paucos, ignorerur. *Topic. init.*

tiere il traitoit : car quoy qu'il ne fust pas ignorant, il n'avoit pas toutefois encore entendu parler d'Aristote. Ciceron luy répondit qu'il ne devoit pas s'en estonner: *car ce Philosophe n'estoit connu que de fort peu de gens.*

Pour Platon il estoit alors connu de tout le monde. Car avant la prise d'Athenes par Sylla, on n'enseignoit publiquement à Rome que la Philosophie de Platon avec celle des Stoïciens. Ce qu'on nous dit de Cratippus, qui du temps de Ciceron enseignoit la Philosophie d'Aristote à Mitylene, n'est pas considerable, & il ne pouvoit l'enseigner que par tradition. Ainsi ce n'est pas merveille, si Ciceron & les auteurs de son temps donnent l'avantage à Platon sur Aristote: la reputation du premier estoit tout-à-fait establie, & celle du second ne faisoit que de naistre. Il est vray qu'Athenée prétend qu'il y avoit une copie des ouvrages d'Aristote dans cette fameuse bibliotheque des Rois d'Egypte, qui fut commencée par Philadelphe le second des Ptolomées, apres la mort d'Alexandre. J'avoüe qu'Aristote avoit pû

laiſſer échaper de ſes mains quelque choſe de ſes écrits, comme Alexandre le luy reprocha: mais il n'y a nulle apparence que tous ſes ouvrages fuſſent dans cette bibliotheque: outre qu'il n'y a aucune marque, que perſonne en ait eû connoiſſance par cette voye. De ſorte qu'il eſt toûjours vray de dire qu'Ariſtote fut peu connu juſques au temps d'Auguſte, & que Platon le fut beaucoup. Quoy qu'à dire le vray les Romains ſe piquaſſent alors bien moins d'eſtre grands Philoſophes, que d'eſtre excellans Orateurs: parce qu'on ne s'élevoit aux charges, & l'on ne devenoit conſiderable que par l'éloquence. La Philoſophie n'eſtoit d'uſage que pour la Morale, dont on ſe faiſoit une religion pour ſe former des devoirs, à l'égard des dieux & des hommes.

Vt homo per Philoſophiam cultum deorum & religionem ſuſciperet. *Cic. 1. de leg.*

LA reputation de Platon s'eſtant encore eſtablie davantage à Rome par l'approbation que luy donna Ciceron dans tous ſes ouvrages, & particulierement dans ſes livres Academiques, elle continua ſous l'Empire d'Auguſte, & ſous celuy de Tibere,

CHAP. III. *Les avantures de la ſecte & de la doctrine de Platon dans les huit premiers ſiecles depuis la venuë de noſtre Seigneur.*

qui fut un temps favorable aux lettres & aux ſçavans : quoy que Tibere fit mourir aſſés injuſtement Thraſyllus Philoſophe Platonicien, & un ſçavant fort univerſel. Philon le Juif, que ſaint Jerôme apelle dans ſes Epiſtres un ſecond Platon, donna encore du credit à cette doctrine ſous l'Empire de Caligula, & de Claudius : les affaires de ſon païs l'ayant attiré à Rome, où il veſcut ſous ces deux Empereurs. Seneque qui fut l'ornement de la Cour de Neron, y donna vogue à la Philoſophie des Stoïciens, dont il faiſoit profeſſion : quoy que Dion de Bithynie, Moderatus qui eſtoit de Cadis, & quelques autres Platoniciens y enſeignaſſent en particulier la doctrine de Platon, à qui les honeſtes gens s'attachoient pour les choſes naturelles : car la pluſpart ſuivoient Epicure pour la Morale, dont on s'accommodoit mieux.

Thraſyllus multarum artium ſcientiam profeſſus poſtremo ſe dedit Platonicæ ſectæ. *Schol. Juv. in ſat. 6.*

Quid loquar de Philone, quem alterum Platonem critici pronunciant? *Hier. Epiſt. ad Mag. Orat. Rom.*

En ce meſme temps ſaint Paul eſtant venu à Athenes pour y preſcher la doctrine de JESUS-CHRIST, n'eut rien du tout à demeſler avec les Platoniciens : car l'Hiſtorien

des Actes des Apoſtres n'en parle pas : quoy qu'il parle de la reſiſtance que luy firent les Stoïciens & les Epicuriens. Il eſt à croire que depuis la priſe d'Athenes par Sylla, l'école de Platon n'y fut plus ſi celebre, du moins Laërce finit l'Hiſtoire des ſucceſſeurs de Platon environ ce temps-là auquel les ſçavans de Grece prirent le party de quitter leur païs, pour ſuivre la fortune de leurs vainqueurs, & vinrent s'eſtablir à Rome, qui eſtoit la Capitale de l'Empire. Mais les affaires ſe broüillerent ſi fort ſous les Empereurs ſuivans, que la Philoſophie ceda à l'eſprit d'intrigue & de faction, qui commença à ſe former dans la corruption du regne des premiers Empereurs. Il y a meſme quelque apparence que l'eſtude de la Philoſophie fut alors defenduë à Rome aux perſonnes de qualité, ſur tout aux Senateurs: comme il paroiſt dans la vie d'Agricola, qui fut eſtudier à Marſeille, où les lettres floriſſoient.

Julium Agricolam per omnem honeſtarum artium cultum pueritiam adoleſcentiamque Maſſiliæ tranſegiſſe, ſede & Magiſtra ſtudiorum.

Muſſonius grand Sectateur de Platon, auſſi-bien qu'Apollonius de Thyanée, s'eſtant ſervis de leur Philoſophie pour broüiller les affai-

res ſous Domitien, obligerent cet Empereur de chaſſer les Philoſophes de Rome, par un Edict qui leur fut fort injurieux, & qui diminua encore beaucoup le credit de la Philoſophie: quoy qu'on prétende qu'un Aſtrologue nommé Metius Pompoſianus, donna ſujet à cet Edict par l'horoſcope qu'il fit de l'Empereur.

Nullia Philoſophiæ ultra quam conſeſſum Romæ & Senatori hauſiſſe ni prudentia matris coercuiſſet. *Tacit. in ejus vita.* *Suet. in Domit. Dion. Chryſoſt. Orat. 40. Philoſt. in Apoll.*

Cette perſecution dura juſques à Trajan, lequel devint un peu plus favorable aux ſçavans, quoy qu'il ne fuſt pas fort verſé dans les lettres. L'Empereur Adrien qui fut ſon ſucceſſeur, & qui ayma la Philoſophie, par l'amour que luy en donna Plutarque ſon Precepteur, en reſtablit l'exercice dans la ville d'Alexandrie, où il avoit comme ceſſé, depuis l'embraſement de cette école royale, & de cette fameuſe bibliotheque que les Roys d'Egypte avoient fait baſtir dans leur Palais. Car Jules Ceſar pour ſe rendre maiſtre d'Alexandrie apres la mort de Pompée, voulut faire brûler quelques maiſons qui luy eſtoient ſuſpectes autour du Palais: & le feu ſe prit à la bibliotheque, où il y eût ſept cent

mille volumes brûlés, qui avoient eſté ramaſſés par les ſoins de Philetas precepteur de Philadelphe, & par ceux d'Eratoſtenés, & d'Apollonius le Rhodien, qui en furent les bibliothequaires. La paſſion qu'eut Adrien de devenir docte fut ſi grande, qu'il eut de la jalouſie contre Phavorin ſon Secretaire, au raport de Suidas, parce qu'il eſtoit plus ſçavant que luy. Ce fut toutefois l'amour qu'eût ce Prince pour les lettres, qui luy fit rapeller à Rome Epictete grand Stoïcien, Numenius Platonicien, & les autres Philoſophes qui avoient eſté chaſſés par Domitien: & ce fut auſſi par l'ordre d'Adrien que Nicetas de Smyrne, Polemon, Denys le Sophiſte, dont parle Philoſtrate, Pancratés, & quelques autres ſçavans, furent envoyés à Alexandrie, pour y enſeigner toutes les ſciences: & cet Empereur eſtant depuis venu à Alexandrie, propoſa pluſieurs queſtions aux Philoſophes qu'il y avoit envoyés, & en donna luy-meſme la reſolution. *Ex Spartian.*

Antonin & Marc Aurele, qui furent ſes ſucceſſeurs à l'Empire, le

furent auſſi à l'inclination qu'il avoit pour les lettres, ſur tout pour la Philoſophie, dont il devinrent paſſionnés. Herodian dit dans ſon Hiſtoire que la paſſion qu'eut Marc Aurele pour la Philoſophie, la mit fort en vogue, & forma un grand nombre de Philoſophes pendant ſon regne. Il reſtablit dans les écoles d'Athenes l'ancienne diſcipline qui y eſtoit fort décheuë, & il donna de grands appointemens aux Profeſſeurs, ainſi que l'aſſure Capitolin : ce que Lucien explique fort au long dans ſon Eunuque. Il eſt vray que ce Prince eſtoit ſi touché de la qualité de Philoſophe, qu'Athenagoras, dont Methodius fait mention parmy les Auteurs Eccleſiaſtiques, luy ayant eſté envoyé de la part des Egliſes Greques, le complimenta luy & ſon fils Commodus du nom de Philoſophes, croyant ne pouvoir flater plus agreablement leur vanité, que par ce titre.

Maxime de Tyr grand Platonicien, qui avoit eſté un des Precepteurs de Marc Aurele, ne contribua pas peu à luy faire aymer la Philoſophie, & à mettre en vogue dans ſa

Cour la doctrine de Platon. Numenius, dont parle Euſebe, qui eut une grande reputation ſous les deux Antonins, & ce Cronius qui écrivit en ce meſme temps une partie de l'Hiſtoire de l'Academie, releverent l'un & l'autre ſi fort le credit de Platon à Rome, que ſa doctrine devint à la mode parmy les Dames de la Cour, à un poinct, qu'un Stoïcien nommé Apollonius, dont parle Photius, fit l'Hiſtoire des Dames Platoniciennes. Apulée qui eſtoit de Madaure, & Galien ce Medecin ſi celebre, tous deux auſſi de cette Cour, attirerent bien du credit à Platon, par ce qu'ils écrivirent ſur ſa doctrine: Diogene Laërce augmenta encore davantage la reputation de ce Philoſophe par cet ouvrage admirable qu'il fit ſur l'Hiſtoire des anciens Philoſophes, qu'il dedia à une Dame de la Cour de Severe nommée Arrhie paſſionnée de Platon, comme il le dit luy-meſme, & qui fut celle que Galien guerit d'une foibleſſe d'eſtomac par ſon Theriaque. Julie femme de l'Empereur Severe, animée par l'exemple de ſon mary,

*Euſ. in præp. Evang. l. 11.*

*Phot. in Biblior.*

Ἀρρίαν φιλοπλάτωνα. *Laer. in Plat.*

qui fut bien plus favorable aux lettres, que l'Empereur Commodus ſon predeceſſeur, ayma fort les ſçavans & les ſciences, au raport de Dion: & ce fut elle qui ordonna à Philoſtrate d'écrire la vie du Philoſophe Apollonius de Thyanée, par l'inclination qu'elle avoit pour la Philoſophie. Enfin la reputation de Sextus Empiricus, qui fut le Chef de la cinquiéme Academie, rendit auſſi Platon fort conſiderable ſous les Antonins: & juſques au regne de Severe, on n'enſeigna preſque point d'autre Philoſophie à Rome que celle de Platon.

Ce fut l'eſtat où ſe trouva la doctrine de Platon dans tout ce premier ſiecle, qui fut celuy de la naiſſance de l'Egliſe, & de l'eſtabliſſement de noſtre Religion. Ainſi le plus grand obſtacle qu'eurent les Apoſtres & leurs premiers ſucceſſeurs en preſchant l'Evangile, fut la Philoſophie: dont ils trouverent le monde ſi plein, que dés que ſaint Paul parut à Athenes pour y preſcher JESUS-CHRIST, les Epicuriens & les Stoïciens s'éleverent

Quidam Epicurei, & Stoïci diſſerebant

contre luy, comme nous liſons dans les Actes : & ſaint Auguſtin dans le diſcours qu'il a fait ſur le Sermon de cet Apoſtre, dit qu'il n'y eut pas grand ſuccés : parce qu'il regnoit à Athenes un eſprit de curioſité, qui n'alloit qu'à ſatisfaire l'avidité que ce peuple avoit d'apprendre. Cette fantaiſie de raiſonner ſur tout par les principes de la Philoſophie, s'augmenta ſi fort ſous les Empereurs, dont je viens de parler, que Lucien en fait des railleries perpetuelles : il n'eſt jamais de plus belle humeur, & il ne dit point ailleurs de ſi bons mots, que ſur les Philoſophes, & ſur l'enteſtement de la Philoſophie qui regnoit alors, & qu'il prend plaiſir de rendre par tout ridicule.

cum eo, & dicebant, quid vult ſemini verbius hic dicere. 17. Act.

Athenienſes ad nihil aliud vacabant, niſi aut dicere aut audire aliquid noui. *ibid.*

Si bien que les ſçavans qui ſe trouverent parmy les Chreſtiens pour n'avoir pas eternellement ſur les bras les ſçavans du Paganiſme, leſquels ne pouvoient ſe reſoudre à écouter des gens qui ne faiſoient profeſſion d'aucune Philoſophie, prirent enfin le party de ſe faire Platoniciens : parce que la doctrine de Platon eſtoit alors la plus en vogue.

Les Stoïciens commençoient à perdre leur credit : Plutarque & Lucien ayant fait voir la fauſſeté de leur vertu en divers de leurs ouvrages. Il arriva meſme à cet excés de ſeverité, dont leur ſecte faiſoit profeſſion, ce qui arrive à tous les autres excés, de tomber enfin dans le relâchement : & leur ſage en idée eſtoit devenu fort chimerique. La Philoſophie d'Epicure qui enſeignoit l'art de goûter le plaiſir par methode, commençoit auſſi depuis quelque temps à paroiſtre inſoûtenable, par l'emportement naturel des paſſions, qui deviennent plus farouches dés qu'on les flate, comme faiſoit cette ſecte. Et quoy qu'Epicure ne parut rechercher que le plaiſir de l'eſprit, cette Philoſophie ne laiſſa pas de paſſer pour ſenſuelle dans la ſuite, & fut fort decriée dans l'opinion de tous les veritables vertueux. Pour Ariſtote il n'étoit que tres-peu connû : ainſi l'on ſe declara pour Platon.

On crût que pour n'avoir pas tout-à-fait contraire, cette foule de Philoſophes, dont le monde eſtoit plein, ce ſeroit du moins en affoiblir les

forces, que de faire liaiſon avec ceux qu'on trouveroit les moins oppoſés, aux principes de noſtre religion : & on jugea la ſecte de Platon plus propre que les autres, pour entrer en quelque ſorte de ſocieté avec les Chreſtiens. Les raiſons principales qu'on en eût, furent que l'école de Platon ne trouvant dans la nature rien de certain que l'incertitude, il ſeroit aiſé de remplir de nos lumieres des eſprits déja preparés à ſe défaire de leurs ſentimens, par la profeſſion d'une Philoſophie ſi peu attachée à ſes opinions ; que cette ſageſſe qui reconnoiſſoit n'avoir pas aſſez de force pour trouver la verité ſur la terre, diſpoſeroit aiſément l'eſprit à s'aſſujettir aux verités qui venoient du Ciel ; qu'il ſeroit facile de reconnoiſtre la neceſſité de la Foy à une ſecte, qui tenoit que toutes les connoiſſances naturelles n'eſtoient que des opinions toutes pures ; qu'une Philoſophie qui eſlevoit l'homme au deſſus de luy-meſme, par la methode de ſes idées, & qui le détachoit de ſon propre ſens, en le faiſant douter de tout, paroiſſoit une

grande disposition au Christianisme, qui nous éleve au dessus des choses humaines, pour ne nous attacher qu'aux divines ; que Platon apprenant à l'homme dans le dialogue du Cratyle & dans celuy qu'il a fait de la mort, que son corps n'est que la prison & le sepulcre de son ame, il pourroit luy en inspirer du mespris, & le disposer à cette mortification vertueuse, qui est si necessaire au Chrestien ; & qu'enfin un esprit qui ne remarqueroit dans toutes ses facultés, que des défauts & de veritables miseres, comme Platon l'enseigne dans son Phedon, & en d'autres lieux de ses ouvrages, goûteroit sans peine les maximes de l'humilité Chrestienne, qui commence à travailler à la perfection de l'homme, par la connoissance de son neant.

C'est ce qui détermina les premiers Chrestiens à s'accommoder de la Philosophie de Platon, dans la necessité où ils se trouverent d'en embrasser quelqu'une. Cette necessité parut encore davantage en la conversion de Justin le Philosophe qui fut depuis martyr : il avoüa que rien

n'avoit plus disposé son esprit à se soûmettre aux veritez de nostre foy, que la Philosophie de Platon dont il avoit esté grand sectateur. Il assure mesme dans son dialogue à Thryphon, qu'aprés avoir cherché la verité dans toutes les écoles des Philosophes, il n'avoit trouvé que dans celle de Platon dequoy s'élever au dessus de la terre, où toutes les autres luy sembloient ramper. Il arriva le mesme à Tatien son disciple, qui fut grand Platonicien. Car il enseigna à Rome cette Philosophie, qui luy prepara l'esprit au Christianisme. Quadratus Evesque d'Athenes, qui fit une Apologie de nostre Religion á l'Empereur Adrien, dont parle saint Jerôme, & qui fut le modele de celle que saint Justin fit aprés luy: Quadratus, dis-je, Apollinarius Evesque d'Hierapolis, & Meliton Evesque de Sardes, s'estoient aussi fort attachés à la doctrine de Platon.

Je ne parle point des autres Peres, qui défendirent contre les Payens la sainteté & l'innocence de nostre Religion par la pureté de leur zele, & par la solidité de leurs raisons : Com-

me d'Ariſtide, lequel ſoûtint par ſa Philoſophie l'Evangile de JESUS-CHRIST ſous Adrien; & de ce ſçavant Apollonius, qui ſe ſervit de tout l'éclat de ſa pourpre de Senateur, pour autoriſer l'opprobre de la Croix, ſous l'Empereur Commodus, qui le fit décapiter. Je ne dis rien d'Athenagoras, de Panthenus, dont parle Euſebe, de Methodius & de ce Bardeſanés qui écrivit contre Marcion. Mais je ne puis paſſer ſous ſilence le plus ardent Platonicien & le plus ſçavant de tous les Peres, le grand Origene, qui défendit avec tant de ſuccés la doctrine de JESUS-CHRIST, contre Celſe le plus grand ennemy qu'elle eût alors: & il n'entreprit de la défendre qu'aprés s'eſtre remply l'eſprit de la doctrine de Platon, pour qui il eût un ſi grand attachement, comme tout le monde ſçait. Saint Auguſtin meſme avouë en divers endroits de ſes ouvrages, que de tous les auteurs profanes qu'il avoit lûs, il n'en avoit point trouvé avec qui on peut entrer en quelque ſorte de negociation ſur la Religion, plus aiſement qu'avec les Platoniciens: &

*Lib. de vera Relig. c. 9. Epiſt. ad Dioſcor. lib. Confeſſ. 7. & 8. c. 2. & 9.*

il assure que les plus illustres docteurs de son temps estoient sortis de l'école de Platon pour estre Chrestiens. La défiance que ces Peres des deux premiers siecles prirent de la Philosophie d'Aristote, qui n'écoutoit que le sens tout pur & la raison, & à qui ils s'attachoient trop ; ne contribua pas peu à rendre la doctrine de Platon plus recommandable aux premiers Chrestiens.

Mais aprés tout, cette admirable Philosophie, dont l'éclat éblouït d'abord les esprits, n'imposa que pour un temps : il se trouva enfin du poison caché sous ces fleurs. Tertullien fut un des premiers qui s'en apperceut : le party qu'il avoit pris de suivre la secte des Stoïciens, servit peut-estre à piquer son animosité contre Platon, qu'il apella le premier auteur des heresies, qui s'éleverent de son temps. Le mal-heur qui arriva à Origene de tomber d'une maniere si épouvantable dans l'erreur, fit aussi ouvrir les yeux à la plus part des Chrêtiens, qui reconnurent Platon pour l'auteur de son desordre. Saint Hippolyte martyr, dont les escrits sont

loüés ſi hautement par ſaint Jerôme
*Euſ. in Antich.* & par Euſebe, déclame fort contre cette Philoſophie, comme la plus dangereuſe de toutes. Lactance & Arnobe tous deux les Orateurs les plus celebres de leur temps, s'emportent avec bien de la vehemence contre Platon dans ces livres admirables qu'ils écrivirent ſur la fin du troiſiéme ſiecle. Mais de tous les Peres de ces temps-là, il ſemble qu'aucun n'ait blâmé davantage la doctrine de ce Philoſophe, que ſaint Chryſoſtome dans la preface de ſes Homelies ſur ſaint Matthieu, où il fait paſſer Platon pour un viſionnaire, & où il traite l'idée de ſa republique d'extravagante.

On commença alors à reconnoiſtre que cette Philoſophie n'eſtoit pas tout-à-fait ſi favorable au Chriſtianiſme qu'on l'avoit crû : parce qu'elle ne recherchoit la verité que pour ne la pas trouver ; qu'elle accoûtumoit l'eſprit à heſiter ſur les choſes les plus certaines ; & qu'elle ne mettoit ſa ſcience que dans l'irreſolution & dans le doute dont elle faiſoit profeſſion : Elle parut meſme dans la

ſuite qu'elle fut plus connuë, d'autant plus oppoſée à noſtre Religion, qu'elle ſembloit y eſtre plus conforme : parce que Platon ayant meſlé ſes imaginations à ce qu'il avoit apris en Egypte de la tradition des Juifs: il inſpiroit inſenſiblement à l'eſprit la liberté de meſler ſes viſions aux choſes eſtablies. Ce fut auſſi dans ſon école que ſe formerent les Gnoſtiques & les Valentiniens, comme le remarque Tertullien, qui aſſure dans le livre de l'Ame, *que la doctrine de Platon eſtoit devenuë l'aſſaiſonnement de toutes les hereſies.* Saint Epiphane dit la meſme choſe en ſes ouvrages, où il pretend que la pluſpart des heretiques de ſon temps, ſur tout les Marcionites & les Manichéens venoient de l'école de Platon. Saint Cyrille l'apelle la ſource de l'ignorance & de l'impieté, dont ſe forma l'Arrianiſme, qui excita depuis de ſi grands troubles dans l'Egliſe. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle ſaint Gregoire de Nazianze traite les ouvrages de ce Philoſophe de chimeres & d'illuſions : & que ſaint Auguſtin qui avoit tant eſtimé Platon eſtant

*Tert. cap. 7. de præſ.* Doleo bonæ fidePlatonem omnium hæreticorum factum eſſe condimentum.

*Epiph. lib. de hæreſib.*

jeune, parce qu'il le trouvoit agreable, commença à le blâmer dés qu'il fut plus avancé en âge : il eſcrivit meſme contre cette ſecte, cet ouvrage qu'il apella *contre les Academiciens* : où il avouë que la doctrine de Platon l'avoit jetté dans l'irreſolution : & il ſe repent dans le livre *de ſes Retractations*, d'avoir eû de l'eſtime & de la complaiſance pour Platon. Saint Ambroiſe ne contribua pas peu à l'en dégoûter par les livres qu'il écrivit alors contre ce Philoſophe, comme le témoigne le Cardinal Baronius.

*Bar. ad ann. 384. annal. Eccl.*

Il ſe trouve meſme que Juſtin le Martyr, Tatien ſon diſciple, Athenagoras, Bardeſanés & les autres Apologiſtes de l'Evangile, qui dans la fin du premier ſiecle, & pendant tout le ſecond avoient tant vanté Platon, ne furent pas fort corrects en leurs ſentimens, & qu'ils tomberent preſques tous en cette erreur, qui fut aprés condamnée dans Arius ſur le Myſtere de la Trinité. Tatien qui avoit défendu ſi courageuſement la Religion ſous M. Aurele, devint chef des Encratiſtes, par la doctrine

*Bar. annal. Eccl. ad an. 174.*

de Platon. Tertullien, dit que Marcion se fit une fausse idée de Dieu, sur celle qu'il avoit prise dans ce Philosophe. Sabellius ne devint heretique que par l'attachement qu'il eût à la doctrine de Platon: & il gasta par ses imaginations la pureté du Christianisme, comme l'on gaste de l'eau pure en y jettant de la bouë, ainsi que le remarque Theodoret. Saint Basile pretend que la pensée de Platon sur le cahos, qui preceda la creation du monde dans son Timée, où il parle de la terre, comme de la toile qu'on prepare pour faire un tableau, est une erreur qu'il s'estoit formé des premieres paroles de la Genese qu'il avoit leüe.

*Tertul. c. 7. contra hær.*

*Theodoret. l. de curand. affectib. Græcor.*

Terra autem erat inanis & vacua. *Gen.* 1.

Ainsi les Peres du troisiéme & du quatriéme siecle, qui reconnurent le danger de la Philosophie de Platon s'en défierent tout-à-fait: quoy qu'elle eust eu bien de l'approbation parmy les Chrestiens du premier & du second siecle. Mais elle devint aussi plus florissante que jamais parmy les Payens, sous les Empereurs Gordien, Philippe, Valerien & Julien, & par les ouvrages de Plotin

qui fut le premier & le plus celebre des Commentateurs de Platon. Ce Plotin eſtoit d'Egypte, il eſtudia en Alexandrie la Philoſophie ſous cet Ammonius, qui de crocheteur devint le plus grand Philoſophe de ſon temps, & qui fut Chreſtien. Tryphon diſciple d'Origene, reproche à Plotin qu'il avoit dérobé à Numenius, qui vécut ſous les Antonins, ce qu'il écrivit ſur Platon: dont Amelius le juſtifie dans un ouvrage qu'il fit exprés. Quoy qu'il en ſoit, Plotin expliqua la doctrine de Platon d'une maniere ſi excellente, dans un Commentaire qu'il en fit, qu'on peut dire qu'il en réleva l'éclat dans la Cour de Gallien: car l'Empereur & l'Imperatrice Salonine eurent tant d'eſtime & tant de conſideration l'un & l'autre pour Plotin, qu'ils luy permirent d'eſtablir le gouvernement dont Platon avoit donné l'idée dans ſes livres de la Republique, en une Ville d'Italie, qu'il luy donnerent pour en faire l'eſſay. Mais ce deſſein ne pût reüſſir pour bien des raiſons. Plotin ne laiſſa pas de faire refleurir en ce ſiecle le credit de Platon. Car ce fut

en ſon école, que ſe formerent tous ces illuſtres Platoniciens du quatriéme & du cinquiéme ſiecle, Amelius, Porphyre, Iamblique, Sopater, Proclus & Damaſcius, qui ſe ſuccederent les uns aux autres, & qui trouverent de nouveaux attraits dans la Philoſophie, par les careſſes qu'ils receurent des Empereurs, & ſur tout de Julien l'Apoſtat: dont le regne fut fort favorable aux Platoniciens, parce qu'il ſe piquoit luy-meſme de l'être: avant qu'il fût Empereur il fit un voyage exprés à Athenes, pour y prendre le manteau de Philoſophe, & pour y eſtre receu dans les formes; afin d'en faire une profeſſion plus declarée. Depuis eſtant Empereur, il avança les Philoſophes dans les charges, & il leur donna part aux affaires, en les faiſant Gouverneurs & Intendans dans les Provinces.

Recentiones Philoſophi nobiliſſimi, quibus Plato ſectandus placuit noluerunt dici Academici ſed Platonici, quibus ſunt nobilitati Græci Plotinus, Iamblicus, Porphyrius. *Aug. l.8. de civit. c 11,*

Mais ce grand credit de Platon tomba entierement ſous les ſucceſſeurs de Julien, c'eſt à dire ſous Arcadius, Honorius, & les deux Theodoſes: parce que ces Empereurs eſtant devenus Chreſtiens, ils s'accommo-

derent aux ſentimens de ſaint Chryſoſtome, de ſaint Ambroiſe, de ſaint Jerôme, de ſaint Auguſtin, qui avoient reconnu la fauſſeté de cette doctrine. Il eſt vray que quelquetemps auparavant, l'Empereur Conſtantin dans le diſcours qu'il fit aux Peres Aſſemblés dans le Concile de Nicée, loüa fort la Morale de ce Philoſophe, & ſur tout l'endroit où il parle de la recompenſe des bons & de la punition des méchans aprés la mort. Mais on ne pretend pas tout blâmer dans Platon, quand on trouve qu'il y a du danger. Et ce danger ne parut jamais davantage qu'aprés les reflexions que l'on fit ſur les funeſtes avantures d'Apollonius de Thyanée, de Plotin, de Porphyre, de Julien l'Apoſtat, d'Iamblique, de Proclus, & de pluſieurs autres Platoniciens, qui devinrent ou Magiciens ou Athées. Plotin s'eſtant laiſſé ſeduire à Rome par un Preſtre Egyptien, y commença ſes malefices dans le Temple d'Iſis: Porphyre s'érigea en perſecuteur des Chreſtiens: Et l'Empereur Julien devint plus grand ſectateur de Platon qu'il n'eſtoit, aprés

aprés avoir abandonné le Chriſtianiſme: parce que dans le fond cette Philoſophie conduit par ſes doutes, & par ſon incredulité à l'impieté, ou au Pyrrhoniſme: On dit meſme que Maxime d'Epheſe, qui avoit eſté Precepteur de l'Empereur Julien, ne l'attira au Paganiſme que par la Philoſophie ſecrette qu'il avoit appriſe d'Iamblique. Mais ce Maxime devint ſi odieux par les abominations de ſa Philoſophie, qui eſtoit une magie toute pure, que l'Empereur Valentinien le fit mourir : comme le remarque Socrate dans ſon hiſtoire. Il ſe trouva auſſi dans une des Epigrammes de Callimachus, qu'un certain Cleombrotus grand ſectateur de Platon, ſe precipita d'un rocher par l'envie de mourir, que la lecture de ce Philoſophe luy avoit inſpirée. Toutes ces avantures firent voir qu'en effet cette Philoſophie eſtoit dangereuſe.

Sur la fin du cinquiéme ſiecle, il y eût en France un Eveſque de Vienne nommé Mamercus, qui s'enteſta auſſi de Platon : mais cela n'eût pas de ſuite. Enfin la Philoſophie fut

fort abandonnée ſous les Empereurs Maurice, Phocas, Heraclius, & juſques à la fin du huitiéme ſiecle. L'incurſion des Goths en Italie ſous l'Empereur Anaſtaſe, les guerres des Sarrazins dans l'Aſie, la priſe d'Alexandrie par les Muſulmans, qui arriva l'an vingtiéme de l'Egire, & l'an ſix cent quarante-deuxiéme de nôtre Seigneur, la perſecution que l'Empereur Leon Iſavrique fit l'an ſept cent cinquante aux Philoſophes, juſques à faire brûler ſon propre maître, & pluſieurs autres Philoſophes avec leurs livres, & d'autres pareilles diſgraces acheverent de ruïner entierement l'eſtude & le credit de la Philoſophie, & d'aneantir tout-à-fait la reputation de Platon, dans les lieux où elle avoit le plus éclaté. L'uſage meſme de la langue Grecque commença un peu à s'abolir dans l'Egypte, aprés les conqueſtes des Arabes, ſous le regne du Calife Valid, qui reſidoit à Damas: parce que ce Prince défendit aux Grecs de ſe ſervir d'autre langue que de l'Arabe, dans les actes publics: ce qui augmenta beaucoup l'ignorance, qui

devint alors si grossiere dans la Grece & dans l'Italie.

CHAP. IV. *Les avantures de la secte & de la doctrine d'Aristote, dans les huit premiers siecles.*

LE merite d'Aristote commença comme j'ay dit à estre connu à Rome, par les soins que prist Andronicus de restablir ses écrits, & par les frequens éloges que luy donna Ciceron en divers endroits de ses ouvrages : mais il faut avoüer qu'il falut bien du temps & bien de la lumiere pour sonder cet abysme, & pour en connoistre le fond : parce qu'aprés tout, il y avoit dans cet auteur des nuages à percer, des difficultés à éclaircir, & bien des épines à déraciner : ce qui a esté cause qu'on ne l'a bien connu qu'aprés l'avoir long-temps estudié, & aprés en avoir penetré la doctrine par de profondes meditations. Voicy la suite des avantures de sa secte & de sa Philosophie.

Athenodore de Tarse, dont Plutarque fait mention, fut le premier de la Cour d'Auguste, qui y fit connoistre les categories d'Aristote, par un commentaire qu'il en fit, dont Simplicius parle avec éloge. Plutarque dit aussi que Nicolas de Damas

grand Peripateticien, & fort aymé de l'Empereur, luy fit connoiſtre Ariſtote par les livres qu'il fit ſur ſa doctrine. Ce Philoſophe dit Suidas, faiſoit auſſi une eſpece de gaſteaux d'un gouſt fort exquis qu'Auguſte aymoit: ces gaſteaux ſans doute luy plaiſoient plus que les écrits de ſon Maiſtre, dont il ne profita pas beaucoup, parce que ce Prince n'eſtoit alors touché que des vers de Virgile & de ceux d'Horace. Strabon dit que du temps d'Auguſte, deux autres Philoſophes nommez Zenarque & Athenée tout deux de Seleucie vinrent à Rome, pour y enſeigner la Philoſophie d'Ariſtote, que Zenarque avoit déja enſeignée à Athenes & à Alexandrie: car tous les habiles gens venoient alors à Rome pour s'y faire connoiſtre, comme j'ay déja dit. Il n'y eut aucun Philoſophe ſectateur d'Ariſtote qui s'y acquiſt de la reputation ſous les regnes de Tibere, de Caligula, de Claudius.

Neron eût un Peripateticien pour Precepteur, nommé Alexandre d'Egée comme dit Suidas. Mais ce Philoſophe n'eût pas le credit de rendre

la doctrine d'Ariſtote fort conſiderable dans une Cour, où Burrus & Seneque qui eſtoient Stoïciens l'un & l'autre, avoient tant de pouvoir. Il y eût toutefois un certain Adraſte qui travailla ſur les écrits d'Ariſtote, pour arranger les livres de ſa Philoſophie, & pour mettre les chapitres dans leur ordre naturel : mais ſon ouvrage s'eſt perdu. Sotion qui fut Precepteur de Seneque, avoit abandonné avec Soſigenés & Hermippus, la doctrine de Platon pour ſuivre celle d'Ariſtote. Quoyque l'eſprit d'intrigue regnaſt fort parmy les gens de qualité, ſous les Empereurs ſuivans : il ſe trouva toutefois dans la Cour de Vitellius un homme d'eſprit nommé Helvidius Priſcus, qui s'appliqua fort à la Philoſophie : *Non pas*, dit Tacite, *pour s'en faire un ſpecieux pretexte d'oiſiveté & de pareſſe comme les autres : mais pour s'affermir l'ame contre les divers évenemens de la fortune*, que la bizarrerie des Empereurs avoient rendus fort frequens. Ce fut le party que prirent avec luy Petus, & ſon gendre Thraſeas, qui avoient l'ame trop grande,

Ingenium illuſtre aliioribus ſtudiis Helvidius dedit : non ut plerique magnifico Philoſophiæ nomine ſegne otium velaret, ſed quo firmior adverſus fortuita rempub capeſſeret. *Tac. 4. hiſt.*

pour ſouffrir l'infamie du Gouvernement ſans en murmurer.

La perſecution que Domitien fit aux Philoſophes, jointe au mépris qu'on avoit à Rome pour la Philoſophie, decredita fort cette eſtude dans tout l'Empire. Mais ſon credit commença á ſe rétablir ſous Adrien, & parmy les ſçavans qui eûrent reputation en ſa Cour, dont Favorin qui eſtoit Peripateticien fut un des plus conſiderables. Taurus de Beryte, qui compoſa un diſcours ſur la difference de la Philoſophie de Platon d'avec celle d'Ariſtote, ſe ſignala dans la Cour de Commodus : & Alexandre d'Aphrodiſée fut le premier Profeſſeur de la Philoſophie Peripateticiene eſtably à Rome par les Empereurs Marc Aurele, & Lucius Verus : comme il le témoigne luy-meſme dans ſes Commentaires. Ce ſçavant homme fut le premier qui ouvrit la carriere à cette foule de commentateurs d'Ariſtote qui le ſuivirent, & enſemble le plus habile & le plus éclairé de tous. Galien le Medecin de l'Empereur Marc Antonin, & l'eſprit le plus galant, le

plus délicat, & l'homme le plus ſçavant de la Cour, fut fort attaché à la doctrine d'Ariſtote, & il fit des Commentaires pleins d'erudition ſur les ouvrages de ce Philoſophe. Alexandre de Damas enſeignoit alors à Athenes la doctrine d'Ariſtote, & Ammonius Saccas l'enſeignoit dans Alexandrie. La reputation de cet Ammonius fut grande à cauſe du genie extraordinaire qu'il avoit pour les ſciences: & comme il s'eſtoit remply l'eſprit de la doctrine de Platon & de celle d'Ariſtote, qu'il avoit jointes enſemble, il fut le premier qui donna cours à cette Philoſophie meſlée de l'un & de l'autre, que les ſçavans embraſſerent depuis, comme fit Plotin, Porphyre, Syrien d'Alexandrie, ſon diſciple Proclus, que Simplicius apelle le maiſtre de ſes Maiſtres, & comme firent enſuite quantité d'autres.

Ce temps-là, qui fut ſi fertile en grands perſonnages, commença à faire connoiſtre la profondeur du genie d'Ariſtote, par l'application qu'eurent les ſçavans à eſtudier ſa doctrine, & à l'expliquer par leurs

Commentaires, comme Aphrodiſée ſous Antonin; Aſpaſius ſous Commode; Syrianus ſous Gordien; Porphyre ſous Galien & ſous Aurelien; Proclus ſous Julien; le ſecond Ammonius ſon diſciple, qui a ſi bien écrit ſur le livre de l'*Interpretation* d'Ariſtote ſous Valentinien; Didyme qui fut maiſtre de ſaint Jerôme ſous Gratien; Themiſtius ſous Jovinien & Valens; ſaint Auguſtin ſous Honorius; Olympiodore ſous le jeune Theodoſe; Simplicius & Philoponus ſous Juſtin & ſous Juſtinien; Boëce ſous l'Empereur Anaſtaſe & ſous le Roy Theodoric. Je ne parle point d'Aſclepius, de Priſcien, de Dexippus, de Damaſcius, & d'une infinité d'autres. Tous ces grands hommes qui furent les plus ſçavans de ces premiers ſiecles, contribuerent par leurs ouvrages à faire connoiſtre au monde la doctrine d'Ariſtote, qui devenoit d'autant plus eſtimable, qu'on la connoiſſoit mieux. Le mauvais traitement que l'Empereur Caracalla fit aux ſectateurs de ce Philoſophe, ne fut pas fort prejudiciable à cette ſecte, par

l'opinion qu'on eût de l'eſprit de cet Empereur, qui s'eſtoit rendu mépriſable par ſes extravagances : car il fit mourir fort injuſtement Papinien le plus grand homme de l'Empire, & il perſecuta avec beaucoup de brutalité les gens de bien, & les ſçavans.

Les ſentimens des Chreſtiens dans les trois premiers ſiecles, ne furent pas ſi favorables à Ariſtote qu'ils le furent à Platon : mais dans la ſuite la reputation d'Ariſtote s'augmenta d'autant plus qu'on s'appliqua à le connoiſtre : au contraire celle de Platon diminua à meſure qu'on l'examina. A la verité les premiers Peres ſe défierent d'abord d'Ariſtote, comme d'un Philoſophe qui donnoit trop au raiſonnement & au ſens : ils jugerent ſa doctrine peu propre au Chriſtianiſme, qui demande une ſoûmiſſion parfaite de la raiſon, que ce Philoſophe conſultoit trop. On le crût trop naturel, trop politique, trop rafiné, enfin trop Philoſophe : ainſi on ne le ſouffroit pas meſme dans les Bibliotheques. Tertullien le fit paſſer pour un miſerable Sophiſte, de qui tous les ennemis de la Foy

prenoient des armes pour la combattre & pour défendre l'erreur : & il pretend que c'eſtoit contre ſa doctrine, que l'Apoſtre dans l'Epiſtre aux Coloſſiens, avertit les fideles de prendre des précautions, parce qu'elle eſtoit dangereuſe. On s'apperceut meſme de ce danger par l'exemple des Theodotiens ſous l'Empereur Severe, qui ſe ſervoient de la methode & des raiſonnemens d'Ariſtote, pour appuyer leur erreur. Les Carpocratiens furent condamnés pour avoir mis l'image de ce Philoſophe avec celle de JESUS-CHRIST, & pour l'avoir adorée par une extravagance de zele pour ſa doctrine. Les Aëtiens furent excommuniés par l'Egliſe, & par les Arriens meſme, dont ils eſtoient ſortis : parce qu'ils donnoient à leurs diſciples les categories d'Ariſtote pour Catechiſme. Les Antinomiens allerent juſques à cet excés d'impieté, que de porter plus de reſpect à ce ſage Payen, qu'à la Sageſſe increée.

*Tertul. lib. 1 de præſcript.* Videte nequis vos circumveniat per Philoſophiam. *ad Coloſſ.*

*Bar. Annal. Eccl. ad an. 120.*

*Ibid. ad an. 208.*

*Euſeb. hiſt. c. 27.*

Origene dans les livres qu'il a fait contre Celſus, qui de Juif ſe fit Payen, commença auſſi un des pre-

miers à décrier Ariſtote parmy les Chreſtiens, par la préoccupation qu'il avoit pour Platon : & parce qu'en effet il trouva trop de raiſonnement dans ce Philoſophe. Son eſprit accouſtumé à l'air fleury & agreable de Platon, ne pût s'accommoder de celuy d'Ariſtote. La pluſpart des autres Peres entrerent dans ces ſentimens, comme ſaint Juſtin dans le Dialogue à Tryphon, ſaint Clement d'Alexandrie dans ſon avertiſſement aux Gentils, ſaint Irenée dans ſon livre contre les Hereſies, Euſebe en divers endroits de ſes ouvrages, ſaint Athanaſe contre Macedonien, ſaint Baſile & ſaint Gregoire de Nyſſe contre Eunomius, ſaint Gregoire de Nazianze dans ſes Oraiſons vingt-ſixiéme & trente-troiſiéme, ſaint Epiphane au livre ſecond des Hereſies, Fauſtin dans le livre qu'il a fait contre les Arriens, ſaint Ambroiſe dans le premier livre de ſes Offices, ſaint Chryſoſtome ſur l'Epiſtre aux Romains, ſaint Cyrille contre l'Empereur Julien, & tant d'autres qui trouverent à redire à Ariſtote, par la crainte qu'ils avoient

qu'il n'imprimaſt au Chreſtien un caractere de Dialectique qui fait pointiller ſur tout, & qui eſt tout-à-fait contraire à l'eſprit de la Foy, qui ne demande que de la ſoûmiſſion. Ils croyoient qu'on pourroit faire ayſément un mauvais uſage de la doctrine de ce Philoſophe : parce qu'ils ne l'avoient pas encore bien compriſe. *On nous apelle fideles*, diſoit ſaint Chryſoſtome, *afin que par le mépris du raiſonnement humain, nous nous élevions aux grandeurs de la Foy.*

*Hom. 24. in Ioan.*

Il ſe trouva toutefois à la fin que cet art de raiſonner qu'enſeigne Ariſtote n'avoit rien de faux, qu'il eſtoit meſme fort ſolide, & qu'il pouvoit eſtre de quelque utilité à noſtre Religion : laquelle ne laiſſe pas d'eſtre conforme à la raiſon, toute ſurnaturelle qu'elle eſt. Anatolius qu'Euſebe apelle le plus ſçavant de ſon temps, & qui fut depuis Eveſque de Laodicée, fut le premier des Chreſtiens qui enſeigna la doctrine d'Ariſtote dans Alexandrie, & qui commença à le faire connoiſtre vers la fin du troiſiéme ſiecle, ſous l'Em-

pire de Diocletien. L'autorité de ce ſçavant homme reſtablit celle d'Ariſtote dans l'Egypte, & luy donna de la reputation dans l'Italie. Themiſtius celebre Peripateticien, & amy intime de ſaint Gregoire de Nazianze, n'ayant pas peu contribué à adoucir l'eſprit de l'Empereur Valens à l'égard des Chreſtiens, releva beaucoup la gloire d'Ariſtote ſous l'Empire de Theodoſe, qui luy fit l'honneur de luy confier, quoy qu'il fût Payen, ſon fils Arcadius pendant un voyage qu'il fit en Italie. Saint Jerôme parle bien favorablement de la doctrine d'Ariſtote dans ſon livre ſecond contre Pelage. Saint Auguſtin dont l'eſprit eſtoit ſi penetrant, n'eût pas penſé à travailler ſur cet auteur comme il fit, s'il n'eûſt eû bien de l'eſtime pour luy: & dans les livres qu'il a fait contre Creſconius, il blâme fort ce Grammairien Donatiſte, de vouloir oſter à l'Egliſe l'uſage de la Dialectique, ſi utile pour la défenſe de ſes verités. Theodoret donna de grands éloges à cet admirable aveugle, Didyme d'Alexandrie un des plus ſçavans de ſon temps,

Peripateticorum ſententiæ conſentit ſanctæ ſcripturæ autoritas. *Hier.*

*Theod. l. 4. hiſt. Eccl. c. 29.*

parcé qu'il avoit bien entendu la doctrine d'Ariſtote : Il le louë de l'avoir ſi clairement expliquée dans les Commentaires, qu'il en fit ſur la fin du quatriéme ſiecle. Victorin qui fut un des Maiſtres de ſaint Jerôme, & que ce Pere met au nombre des eſcrivains Eccleſiaſtiques, commença à Traduire en Latin l'introduction de Porphyre, qui eſt neceſſaire pour l'intelligence des ouvrages d'Ariſtote. Pretextat traduiſit en la meſme langue les livres des *Analytiques.*

L'Empereur Theodoſe le jeune, qui avoit tant de paſſion pour les lettres, au rapport de Sozomene, fit venir de Grece un Philoſophe Peripateticien nommé Celſus, pour enſeigner à Rome la Philoſophie: l'Empereur eût bien de la conſideration pour luy, comme l'aſſure Symmachus dans ſes Epiſtres. Et cet Empereur avoit grand ſoin de faire venir d'habiles gens d'Athenes, pour inſtruire la jeuneſſe Romaine, & pour faire refleurir l'amour des lettres ſous ſon regne. Enfin, cet illuſtre Romain Severin Boëce qui fut trois fois Conſul, aprés avoir eſtudié l'eſpace

*Soſ. hiſt. Eccl. præf.* Inter præcipua negotiatiorum, curatum eſt, ut in erudiendis nobilibus præceptores ex Attica poſcerentur. *Symlix.ep.*18.

de dix-huit ans à Athenes la Philoſophie d'Ariſtote, & aprés l'avoir encore plus particulierement aprofondie par une eſtude fort particuliere, & par de longues meditations, fit une traduction Latine des ouvrages de ce Philoſophe. Ainſi il fut le premier qui fit entierement connoiſtre cet auteur dans l'Egliſe Latine : où il n'eſtoit connu que par le bruit qu'y faiſoient les traductions, & les Commentaires des Interpretes Grecs, dont la reputation s'eſtoit répanduë depuis quelque temps dans l'Italie. Si bien qu'Ariſtote ne commença à eſtre tout-à-fait connu en Occident que dans le ſixiéme ſiecle : & ce fut à Boëce qui fut le plus grand genie de ſon temps pour les lettres, auquel on eût cette obligation.

Mais quoyque le travail de Boëce deût attirer des ſectateurs à la doctrine d'Ariſtote, dans un temps où il l'avoit expoſée aux yeux de tout le monde avec tant de netteté : toutefois par le mal-heur du ſiecle, qui fut fort troublé par les guerres d'Italie, & par l'ignorance des Empereurs, il n'y eût depuis Boëce juſ-

ques à la fin du huitiéme ſiecle, que le ſeul ſaint Jean Damaſcene ſous l'Empereur Copronyme, qui parut avoir de l'amour pour la Philoſophie: Il eſtoit de Syrie, où il y avoit encore quelque reſte de literature: il s'attacha à l'eſtude d'Ariſtote, & il fit un abregé de ſa Logique de ſa Morale, & de ſes autres ouvrages. Mais l'ignorance & la ſtupidité de ces temps-là, & du ſiecle ſuivant fut ſi grande, qu'on prenoit pour des Necromantiens ceux qui ſçavoient quelque choſe: comme le dit Bellarmin du Pape Sylveſtre ſecond, qui ſçavoit la Philoſophie & la Geometrie. Il paroiſt de tout ce diſcours que la doctrine d'Ariſtote fut peu connuë des Peres Grecs, & encore moins des Peres Latins: & qu'ainſi elle fut de peu d'uſage à la Religion dans ces premiers ſiecles. Voyons ſi dans les ſuivans elle n'a point eſté plus heureuſe: & pour cela examinons quelle a eſté dans les derniers temps, la fortune de Platon & d'Ariſtote.

CHAP. V. *Les ſentimens des ſçavans*

L'ESTRANGE eſtat où la Grece & l'Italie ſe trouverent dans les ſiecles

ſuivans, par les terribles revolutions de ces deux Empires, ne laiſſa ny le loiſir, ny meſme la liberté à ceux qui avoient du genie pour les lettres de s'y apliquer. Ainſi la confuſion de ces temps-là fut cauſe de celle où ſe trouva la Philoſophie avec ceux qui en faiſoient profeſſion. Zonaras au troiſiéme tome de ſon hiſtoire, parle d'un Philoſophe nommé Leon, qui dans le neuviéme ſiecle ſous l'Empire de Michel, & ſous l'Imperatrice Theodora ſa mere, ſe rendit celebre à Conſtantinople, par le Miniſtere de Bardas oncle de l'Empereur, qui eût de l'inclination pour les lettres. Ce Leon fut Eveſque de Theſſalonique : l'Empereur reconnut ſon merite, par les inſtantes prieres que luy fit le Roy des Sarrazins de le luy envoyer, pour profiter de ſa ſcience : Photius qui fut depuis Patriarche de Conſtantinople, & le plus docte de ſon temps, devint ſçavant ſous le meſme regne. Mais ny le Patriarche, ny l'Eveſque ne prirent point de party dans la Philoſophie, pour s'attacher à celle de Platon ou d'Ariſtote. L'amour des lettres s'éteignit tout-

*des huit derniers ſiecles, ſur la doctrine de Platon.*

à-fait dans le dixiéme ſiecle parmy les Eccleſiaſtiques : parce que l'Egliſe joüiſſoit d'une paix aſſés profonde : & elle n'eut rien dequoy reveiller cette émulation, qui fait les habiles gens.

Michaël Pſellus, qui fut un des ſçavans de l'onziéme ſiecle, s'apliqua fort à eſtudier Platon : mais n'eſtant combattu de perſonne ſur les ſentimens qu'il en avoit, il écrivit ſur Ariſtote & ſur d'autres matieres. Hugues de ſaint Victor qui fut fort verſé dans les lettres, donna peu de temps aprés des marques dans ſes ouvrages, qu'il n'eſtoit pas fort touché du merite de Platon, & qu'il n'aprouvoit pas ſa doctrine : Il ſe trouva auſſi environ ce meſme temps que dans les demeſlez qu'eut ſaint Bernard, avec Abaillard celebre Theologien de la Faculté de Paris ; il luy fit reproche que faiſant de vains efforts pour faire paſſer Platon pour Chreſtien, il s'expoſoit luy-meſme à devenir Payen. Il ſe trouva auſſi que ſaint Thomas s'apliqua à eſtudier Platon dans ſon temps : mais ce ne fut que pour refuter ſes idées, &

Dum multum ſudat, quomodo faciat Platonem Chriſtianum, ſe probat Ethnicum. *Ber. ad Innoc. epiſt.* 190.

quelques autres de ſes ſentimens ſur la Metaphyſique, qui ne luy parut pas fort ſolide.

Enfin, ſoit que le calme où ſe trouva l'Egliſe pendant les ſiecles ſuivans, laiſſaſt à ſes docteurs le loiſir d'eſtudier les Peres, & de faire plus de reflexion ſur les ſentimens qu'ils avoient de la doctrine de Platon, qui leur avoit ſemblé dangereuſe : ſoit que le genie de ces temps-là ne portaſt pas à l'eſtude de cette Philoſophie ; elle fut tout-à-fait abandonnée juſques au quatorziéme ſiecle, qui fut le temps auquel les guerres continuelles d'Orient, la priſe de Conſtantinople par les Turcs, le Concile de Baſle & celuy de Florence, attirerent en Italie les plus habiles gens de la Grece, qui ne contribuerent pas peu à reſtablir la gloire de Platon, & la reputation de ſa doctrine dans l'Occident.

Les plus conſiderables parmy ces Grecs qui vinrent en Italie, furent Jean Argyropile, auquel le grand Coſme de Medicis donna ſes deux fils à eſlever; Emmanuel Chryſolore, le premier qui aporta en Ita-

lie l'amour des belles lettres, Theodore de Gaze, & George de Trebiſonde, l'un & l'autre fort zelés pour la doctrine d'Ariſtote, Beſſarion Archeveſque de Nicée & Patriarche de Conſtantinople, & Gemiſte Plethon. Beſſarion qui s'étoit toûjours attaché à la doctrine de Platon, qu'il preferoit à toutes les autres, ayant oüi prononcer dans le Concile de Florence le nom d'Ariſtote avec éloge ; & ayant apris que le Theologien le plus celebre qui eût eſté dans l'Egliſe Latine, ſaint Thomas avoit eſté le commentateur de ce Philoſophe, il en témoigna un tres-grand eſtonnement. Mais il fut bien plus ſurpris, quand il vit l'ouvrage de George de Trebiſonde, qui dans une comparaiſon de la doctrine de Platon & d'Ariſtote, qu'il mit alors en lumiere donnoit tout l'avantage à Ariſtote. Ce qui obligea ce Patriarche de faire l'Apologie de Platon dans ce bel ouvrage, qu'il intitula, *contre le Calomniateur*. Ce grand homme avoit porté l'Empereur de Conſtantinople Jean Paleologue à traiter d'accommodement

avec le Pape Eugene IV. pour la reünion de l'Egliſe Grecque avec la Latine, & ce fut luy qui reſiſta avec bien du zele & bien de la chaleur aux oppoſitions de Marc d'Epheſe, qui traverſoit ce deſſein, pour lequel le Pape le fit Cardinal : & il ſe ſervit de tous ces avantages que ſon credit luy donnoit, pour rendre Platon recommandable dans la Cour de Rome, & dans celle de Florence, qui aymoit les lettres & les ſçavans, & qui s'eſtoit déja laiſſé prévenir ſur le merite de Platon, par Argyropile.

Mais rien n'augmenta ſi fort l'affection que ce Prince avoit pour la Philoſophie de Platon, que les diſcours que Gemiſte Plethon fit en ſa preſence ſur cette doctrine. Marcile Ficin fils de ſon Medecin, ayant aſſiſté à un de ces diſcours à l'âge de treize ans, & ayant témoigné d'en eſtre touché, comme il l'avouë luy-meſme dans ſa preface ſur Plotin : le Grand Coſme le nomma ſon interprete ſur Platon, commanda qu'on luy fournit les Commentaires de Plotin, pour s'y preparer par cette

*Præm in Plotin ad Laurent. Medic.*

eſtude, le fit chef de l'Academie, qu'il deſtinoit alors pour enſeigner la doctrine de Platon dans cet Eſtat, & luy ordonna des appointemens qui furent payés dés cette année là. L'amour que ce Prince & ſes ſucceſſeurs Pierre, Jean, & Laurent de Medicis eurent pour Platon, les écrits de Marcile Ficin ſur la doctrine de ce Philoſophe, avec ceux du Cardinal Beſſarion & de Plethon, qui furent ſi eſtimés, rétablirent ſi fort le credit de Platon dans toute l'Italie, que la pluſpart des ſçavans qui y eurent de la reputation devinrent Platoniciens: C'eſt à dire, Jean Cavalcante, Angele Politien, le Cardinal Cuſa, Jean Pic de la Mirande, Pomponace Profeſſeur de Padouë, Jerôme Fracaſtor, grand Poëte, celebre Medecin, & diſciple de Pomponace, Cardan, Aretin, Frederic Duc d'Urbin, Everard Duc de Virthemberg, Jacques Mazzonius Profeſſeur de Piſe, qui a écrit ſur Platon & Ariſtote, Jerôme Donat de Verone, qui a fait un ouvrage ſur la difference de leur Philoſophie, Cremonin, Patricius, & un grand nom-

bre de ſçavans, qui fleurirent dans le quinziéme ſiecle en Italie. Car comme la Maiſon de Medicis contribua fort à y rétablir les lettres, en partie par les Princes ſçavans qu'elle eût, en partie par leurs liberalités envers ceux qui l'eſtoient : la pluſpart de ceux qui s'y appliquerent entrerent dans leurs ſentimens, & devinrent favorables à la doctrine de Platon. On la trouva belle, agreable, ingenieuſe, & elle fut la doctrine univerſelle de tous les beaux eſprits.

Neanmoins Marcile Ficin porta les choſes trop loin, par l'emportement qu'il eut pour cette Philoſophie. Car il s'eſtoit mis trop legerement dans la teſte, d'appuyer les ſentimens de noſtre Foy, par ceux de ce Philoſophe. Il diſoit que le dialogue de Criton eſt le ſommaire de l'Evangile : il pretendoit expliquer par cette doctrine le Myſtere de la Trinité, le plus incomprehenſible & le plus inexplicable de nos Myſteres : & il vouloit reduire par l'autorité de Platon, l'eſprit de ceux qui reſiſtoient à l'autorité de

Reor hoc providentia divina decretum, ut perverſa multorum ingenia, quæ ſoli divinæ legis autoritati haud facile cedunt, Platonicis ſaltem rationibus religioni admodum ſuffragantibus acquieſcant. *Ficin. præm. ad Plat. Theologiam.*

JESUS-CHRIST. Ces excés firent que beaucoup de gens trouverent dans cette Philoſophie du panchant à ne rien croire : puis que l'on appuyoit d'une ſi foible autorité, ce que nôtre Religion a de plus difficile à comprendre. Ce fut auſſi par les principes de cette doctrine, que Pic la Mirande qui en eſtoit paſſionné tomba dans l'erreur, l'Aretin dans le libertinage, Cremonin, Pomponace & d'autres dans l'incredulité : Cardan Medecin de Pavie, qui s'eſtoit fait une eſpece de Philoſophie meſlée d'Aſtrologie judiciaire, & d'un grand ramas des anciens Philoſophes de toutes les ſectes, enſeigna ſous Leon X. qu'il y avoit de certains eſprits en l'air avec de petits corps ſubtils & nebuleux, qu'il avoit pris de Platon avec bien d'autres chimeres, dont parle Gaddi en ſa Bibliotheque : il ajoûte que ſes ſentimens ſur l'immortalité de l'ame furent ſuſpects ; & luy-meſme tout ſçavant qu'il eſtoit, paſſa pour un viſionnaire en bien des choſes. Ainſi l'on trouva cette Philoſophie vaine & meſme dangereuſe dans l'uſage mauvais qu'on

qu'on en pouvoit faire, n'y prenant pas les precautions neceſſaires. Ce qui obligea le Cardinal Bellarmin, qui a eſté un des plus ſolides eſprits de ſon temps, de détourner le Pape Clement VIII. qui fit baſtir le College de la Sapience à Rome, d'y fonder une chaire pour y enſeigner la doctrine de Platon: comme on luy avoit mis dans l'eſprit. Et nous liſons dans les memoires de M. Canaye, qu'un Prioli noble Venitien, devant eſtre envoyé Ambaſſadeur à Henry le Grand de la part de la Republique: le fit prier avant de partir, d'obtenir du Roy la permiſſion pour un Docteur Italien de ſes amis, d'enſeigner à Paris la Philoſophie de Platon, qu'il ſçavoit tres-bien, & qu'il avoit fort eſtudiée. Mais le Roy averty par ſon Conſeil, du danger qu'il y avoit de donner trop de credit à cette Philoſophie, n'y peut conſentir.

Enfin, le P. Petau Theologien de la Compagnie de Jesus, dans le premier Chapitre du ſecond volume de ſes dogmes, montre le danger qu'il y a d'étudier Platon, ſans ſe bien te-

nir ſur ſes gardes ; & à quel excés d'emportement on eſt ſujet, quand on veut trop s'attacher aux ſentimens de ce Philoſophe. Il prouve cela par les ſentimens des Peres, & par les funeſtes exemples qu'il en raporte. On peut dire pour conclure l'Hiſtoire de la doctrine de Platon, qu'elle eſt de peu d'uſage en ce ſiecle : où la deſtinée l'a reduit aux bibliotheques & aux cabinets de quelques Declamateurs, qui cherchent à briller dans la chaire ou dans le Barreau : car en effet ſon diſcours a de l'éclat. Mais comme il donne plus à l'apparence qu'à la verité, il ne laiſſe à l'eſprit de ceux qui le liſent qu'un fort grand vuide des choſes dont il traitte, & l'on ne va à rien de fort ſolide par ſa doctrine, quoy qu'elle plaiſe & qu'elle ébloüiſſe toûjours. Le ſeul bon uſage qu'on peut faire de Platon, eſt celuy qu'en a fait ſaint Auguſtin, de reduire les choſes dont on parle à leur perfection par leurs idées, pour en faire des portraits veritables. Platon ſert auſſi à donner une expreſſion éclatante propre à l'Eloquence : ſurquoy n'ayant rien

davantage à obſerver, je reviens à Ariſtote.

CHAP. VI. *Les ſentimens des ſçavans des huit derniers ſiecles ſur la doctrine d'Ariſtote.*

SES avantures furent ſi bizarres dans les derniers ſiecles, qu'on a de la peine à comprendre : comment on a peû faire dans la ſuite des temps de ſi differens jugemens d'une meſme perſonne : car jamais Philoſophie n'a eſté traittée avec plus d'honneur ny avec plus d'infamie tout enſemble, que celle d'Ariſtote: le détail en eſt eſtonnant. Le peu de ſçavans qui ſe trouverent dans le neuviéme & le dixiéme ſiecle, l'ignorance de la langue Grecque, la rareté des bons manuſcrits des Commentaires faits ſur les ouvrages de ce Philoſophe, arreſta fort le cours de ſa doctrine : on ne vouloit pas ſe fier à ſes interpretes ſans conſulter l'original de ſon texte. Outre que la ſubtilité ou plûtoſt la profondeur de ſa doctrine, ſon ſtyle preſſé & concis, qui demande une grande attention détourna la pluſpart des eſprits de s'y appliquer avec tout l'attachement neceſſaire. Les plus ſçavans meſme imitans les Peres des premiers ſiecles, qui l'avoient negligé, creûrent que ce Philoſophe

ne meritoit pas d'eſtre examiné : ils ſe défierent auſſi bien que ces Peres, d'une Philoſophie trop attachée à la nature, au ſens, & à la raiſon, pour eſtre de quelque uſage à la Religion. Il ſe trouva meſme des demy-ſçavans qui entreprirent de décrier ce Philoſophe auprés des vrays Theologiens : parce qu'ils n'y comprennoient rien. Voilà l'eſtat où eſtoit la Philoſophie d'Ariſtote en l'Egliſe Latine : qui n'eut pas alors des gens fort intelligens, à cauſe de l'oiſiveté où le calme dont elle joüiſſoit, avoit reduit la pluſpart des eſprits. Il eſt vray que la ſimplicité qui regnoit dans ce ſiecle là, ſur tout parmy les Eccleſiaſtiques, & dans les Monaſteres où eſtoient les ſeuls ſçavans, ne peut s'accommoder des raiſonnemens d'Ariſtote, qui ſembloit inſpirer un eſprit de contradiction tout-à-fait oppoſé à la ſoûmiſſion de la foy. Ce fut auſſi ce qui obligea ſaint Bernard & Otton Eveſque de Friſinge, de declamer avec tant de zele contre Abaillard & Porretin Eveſque de Poitiers, qui s'eſtoient gaſté l'eſprit par une fauſ-

ſe Dialectique, qu'ils avoient priſe de l'eſtude d'Ariſtote.

Les Grecs qui refleurirent dans l'onziéme ſiecle & dans les ſuivans, avoient mieux eſtudié Ariſtote, dans ces admirables Commentateurs des premiers ſiecles, qu'ils lurent ſoigneuſement: leur langue, qui ne laiſſa pas de ſe conſerver à Conſtantinople malgré les guerres, leur ſervit pour entretenir quelque ſorte de commerce avec Ariſtote & ſes Commentateurs. Il y eut alors peu de ſçavans qui ne s'attachaſſent à l'eſtude de ce Philoſophe; ſur qui ils travaillerent la pluſpart, Siſinnius ſous l'Empereur Conſtantin Monomaque; Pſellus ſous Michel Stratiotique; Magentin & Michel d'Epheſe, environ le regne d'Iſaac Commene; Nicephore Blemmydés ſous l'Empereur Jean Duca; Euſtathius Eveſque de Theſſalonique, & Michel Paleologue ſous Andronic; Cantacuſene qui ſe fit Religieux au mont Athos, aprés avoir porté la Pourpre Imperiale; George Pachymerés, Theodore Metochita, George de Chypre, Chilas d'Epheſe, Daniel Cyzigene, Glycis,

Gregoras, Planudés, & les autres ſous les Empereurs ſuivans, qui donnerent tous bien du credit à Ariſtote dans l'Egliſe Grecque.

Mais la reputation de ce grand homme s'eſtoit déja répanduë avec bien plus de bruit, dans toute l'Afrique parmy les Arabes & les Maures. Car Mahomet qui dans le ſeptiéme ſiecle s'eſtoit érigé en Prophete, en ſe faiſant general d'armée, & qui avoit eſtably une nouvelle religion par le fer & le feu, donna lieu par ſes conqueſtes à l'amour des lettres dans un païs où elles eſtoient fort negligées : ce qui eſt une ſuite ordinaire de la puiſſance & de la proſperité. Le premier Calife de ſes ſucceſſeurs qu'on remarque avoir eſté touché de cette paſſion, fut Almanzor fondateur de Bagdet de la famille de Ben-abas, qui commença à regner l'an de l'Egyre 137. & de JESUS-CHRIST 755. il joignit à l'eſtude de la loy ; c'eſt à dire de l'Alcoran, qui eſtoit la ſeule eſtude de ſes predeceſſeurs, celle de la Philoſophie & de l'Aſtronomie. Le Calife Ab-dalla qui commença à regner en l'année 815.

envoya des Ambaſſadeurs à l'Empereur de Conſtantinople, pour luy demander des livres de toutes les ſciences, qu'il fit traduire en ſa langue, les ayant obtenus: pour exciter parmy ſes peuples l'amour des lettres: ces ſoins ne furent pas inutiles; car il s'eſleva ſous ſon regne pluſieurs Philoſophes, & de fort habiles Medecins.

Il ſe trouve quelques Hiſtoriens Arabes, qui diſent que Mahomet défendit par ſa loy l'eſtude des lettres, pour mettre à couvert les abſurdités de ſa religion ſous l'ignorance, dont elle faiſoit profeſſion: mais que le Calife Almamon ou Maïmon réveilla l'amour des lettres, à l'occaſion d'un ſpectre qui luy aparut la nuit ſous la figure d'Ariſtote, qui l'excita à l'eſtude de la Philoſophie. Ce Calife ayant vaincu l'Empereur Michel, dans les conditions de paix il demanda la communication de leurs livres. Ce fut luy, qui au raport de Scaliger, fit traduire en ſa langue l'Almageſte de Ptolomée, pour apprendre à ſes ſujets l'Aſtronomie.

De ſorte, que les ſciences qui

eſtoient paſſées de Grece en Italie, paſſerent d'Italie en Afrique, auſſi bien que la domination qui dura juſques à l'an 1258. auquel temps Bagdet fut pris par les Tartares : & cet amour des ſciences continua encore ſous les Rois d'Egypte, de Fez & de Maroc : & ces ſiecles qui furent ceux de l'ignorance en Europe, furent des ſiecles ſçavans en Afrique & en Egypte : car dans tous ces temps-là, il ſe forma une foule de Philoſophes qui firent bien de l'honneur par leurs Commentaires à la doctrine d'Ariſtote, dans l'Afrique où elle n'eſtoit encore pas connuë. Les plus celebres de ces Philoſophes furent Alfarabius, Algazel, Albumazar, Maimonidés, Alkindus, Albefagar, Albencini ou Avicenne, & Averroés : Alfarabius ayant trouvé en Meſopotamie les livres de la Phyſique d'Ariſtote, il les lût quarante fois de ſuite, & apres les avoir lûs tant de fois, il écrivit à la fin qu'*il eſtoit preſt de les lire encore*. Avicenne & Averroés ſe ſignalerent plus que les autres, non ſeulement par leurs Commentaires : mais encore par la

paſſion qu'ils firent éclater dans leurs écrits pour la perſonne, autant que pour la doctrine d'Ariſtote : & ils luy attirerent par là tant de credit, qu'il s'eſtablit des Univerſitez pour enſeigner la Philoſophie d'Ariſtote, à Conſtantine, à Tunis, à Tripoly, à Fez, à Maroc. Pic de la Mirande, aſſure que les Arabes firent tant d'eſtat des livres d'Ariſtote : quand ils en eurent connû le prix, qu'ils abandonnerent tous les autres. On dit qu'Avicenne aprit par cœur les livres de la Metaphyſique, par un attachement extraordinaire qu'il eût à cet ouvrage, comme à celuy qu'il eſtimoit le plus. *Pic. Mir. l. 4. de van. doct.*

Ce fut l'eſtat où ces peuples mirent la doctrine de ce Philoſophe dans les lieux où ils commandoient pendant les cinq cens ans qu'ils furent les maiſtres du monde : car ils eſtendirent leurs conqueſtes juſques en Eſpagne : où les Maures porterent auſſi cet eſprit. Ils eſtablirent un College à Cordouë, qui devint encore plus floriſſant dans les ſiecles ſuivans : & les Eſpagnols aporterent en France les Commentaires d'Avi-

cenne & d'Averroés ſur la Philoſophie d'Ariſtote, qui y eſtoit déja un peu connüe : mais qui par les differens goûts des derniers ſiecles, y avoit eu des avantures & des revolutions aſſez eſtranges, auſſi-bien qu'en Italie.

Les livres d'Ariſtote ayant eſté apportés en France dés le commencement du treiziéme ſiecle par les François qui prirent Conſtantinople, on commença à enſeigner ſa doctrine publiquement dans l'Univerſité de Paris, ce qui dura quelque-temps. Mais il ſe trouva en cette Univerſité un broüillon nommé Amaury, qui voulant ſoûtenir ſes extravagances par les principes d'Ariſtote, qu'on commençoit à enſeigner, & dont il avoit leû la Phyſique, fut condamné d'hereſie par un Concile qui ſe tint au meſme lieu, l'an douze cent neuf : les livres d'Aritoſte furent brûlés, & la lecture en fut défenduë ſous peine d'excommunication. A la verité ce pretendu docteur avançoit de grandes abſurdités ; par exemple, que Dieu ſervoit de forme à la matiere, de tous les eſtres naturels, que cette

matiere eſtant increée, eſtoit divine, & de ſemblables viſions. On imputa ces erreurs à Ariſtote, de qui il en avoit pris les principes à ce qu'on pretendoit : parce qu'on ne le connoſſoit pas encore. Depuis ſa Metaphyſique fut condamnée par cette Aſſemblée d'Eveſques qui ſe tint à Paris ſous Philippe Auguſte : & ſix ans aprés le Cardinal de ſaint Eſtienne envoyé en France par le Pape Innocent troiſiéme, en qualité de Legat, défendit aux Profeſſeurs de l'Univerſité d'enſeigner la Phyſique. Ce qui fut confirmé ſeize ans aprés par une Bulle de Gregoire neuviéme, adreſſée à l'Univerſité de Paris. Simon de Tourné tres-celebre Profeſſeur de Theologie de la meſme Univerſité, & Pierre de Dinant maiſtres és arts, furent accuſés d'hereſie peu de temps aprés, pour s'eſtre auſſi trop attachés aux ſentimens d'Ariſtote.

Mais pendant que ces diſgraces arrivoient à la doctrine de ce grand perſonnage, il ſe trouva à Paris les trois plus grands Theologiens de ce temps-là, qui commencerent à l'ho-

norer de leur travail & de leurs Commentaires, Alexandre d'Alés, Albert le Grand, & S. Thomas ſon diſciple. Saint Jean Damaſcene leur avoit le premier ouvert le chemin qu'ils prirent. Car ayant fait un abregé fort exact de la Logique, & de la Morale d'Ariſtote, il ſe ſervit de cet abregé pour mettre en ordre cet excellent ouvrage de la Theologie, qu'il nous a laiſſée dans ſes quatre livres de la foy Ortodoxe. Ce fut ſur ce plan & ſur ce modele, que Pierre Lombard arrengea les opinions des Peres ſur la Theologie, prés de quatre cent ans aprés ſaint Damaſcene, dans ſon livre des Sentences; ouvrage que ſaint Thomas a rendu ſi accomply, en ſe ſervant ſi bien de ce grand original, dont ſaint Damaſcene & le Maiſtre de Sentences avoient pris le premier plan dans Ariſtote. Mais ſaint Thomas entreprit de ſuivre leurs traces, ſans s'attacher à leur Methode : car il prit une maniere qui luy fut particuliere : & par laquelle il s'érigea en premier fondateur de cette Scholaſtique, qui a eſté depuis ſi fort en vogue ; & qu'il avoit

priſe vray-ſemblablement des Arabes. Je ne pretend pas qu'on m'en croye ſur ma parole ; c'eſt une penſée, que je ſoûmets au jugement des ſçavans, comme une conjecture en laquelle je puis me tromper.

Je dis donc, que quand ſaint Thomas vint au monde, il y avoit prés de quatre cens ans, que les Arabes qui eſtoient les ſeuls ſçavans, eſtudioient la Philoſophie : au lieu qu'il n'y avoit pas cent ans que l'amour des lettres commençoit à ſe réveiller dans l'Europe. Ces peuples de qui l'Empire a eſté plus grand que celuy des Romains, du moins par l'eſtenduë de leurs conqueſtes, qui fut depuis les Indes juſques en Eſpagne, imprimerent leur genie & leurs manieres, non ſeulement à leurs ſujets; mais encore à tous les peuples qui eûrent quelque commerce avec eux; c'eſt à dire, à toute l'Europe : & comme leur eſtude ſe borna à leur Religion, aux Mathematiques, & à la Philoſophie, & qu'ils ne connurent point l'éloquence, ny les beaux arts : parce que la peinture & la ſculpture leur eſtoient défenduës par leur loy : il ne

faut pas s'étonner, ſi par les contemplations oiſives de leur eſprit naturellement reflexif, ils devinrent ſi ſpeculatifs, & ſi Metaphyſiciens, & ſi ils rafinerent enfin ſi fort ſur la Logique & ſur la Phyſique, qui fut leur étude la plus ordinaire, & dont ils ſe picquerent le plus. Ainſi comme ils eſtoient en poſſeſſion d'étudier & d'interpreter Ariſtote, depuis plus de trois cens ans, ils rendirent cette étude & leurs commentateurs neceſſaires aux Chreſtiens, qui voulurent eſtudier en Occident, quand les lettres s'y rétablirent, vers la fin du douziéme ſiecle, & au temps que les Tartares prirent Bagdet. Les Arabes qui eſtoient les ſeuls ſçavans de ce temps-là, & qui s'eſtoient acquis une grande autorité dans les lettres, avoient eſtably dans l'école leur maniere d'enſeigner: ſaint Thomas n'en trouvant point d'autre, il la prit, & depuis elle fut ſuivie par les Scholaſtiques. Ainſi ces termes barbares dont ſe ſont ſervis depuis nos Philoſophes ſans ſcrupule, furent pris d'Avicenne & des autres Arabes, à qui ces manieres eſtoient ſans doute

naturelles & familieres, & ces termes par la traduction devinrent de bon Arabe, qu'ils eſtoient peut eſtre, un fort méchant Latin. Ce fut ſans doute de cette ſorte que la Philoſophie ſe gaſta par le commerce de ces peuples qui eſtoient les maiſtres. Il eſt meſme à croire que quand ſaint Thomas auroit connû quelqu'autre maniere de traiter la Philoſophie, il auroit eu raiſon de ſuivre celle qu'il avoit priſe des Arabes, pour confondre leur orgueil, & leur faire voir qu'on pouvoit aiſément défendre la Religion Catholique contre leurs calomnies, en prennant leur maniere d'enſeigner, & en ſuivant leur Ariſtote auquel ils s'attachoient ſi fort. Il eſt probable auſſi que ce mauvais gouſt des Arabes, qui avoient peu de connoiſſance des belles lettres, s'eſtablit dans les écoles d'Europe: comme le mauvais gouſt des Goths, s'y eſtablit dans l'Architecture & dans les autres arts.

Il eſt auſſi à remarquer, que ces peuples s'attacherent à la Philoſophie d'Ariſtote plûtoſt qu'à celle de Platon : parce qu'ils trouverent la

doctrine d'Ariſtote plus eſtablie que celle de Platon chez les Grecs, de qui ils receûrent les ſciences : comme il paroiſt de ſaint Jean Damaſcene le premier des Philoſophes Chrétiens, qui avoit eſté ſous la domination des Muſulmans : outre que le Genie des Arabes contribua beaucoup à leur faire preferer Ariſtote à Platon, l'air brillant de l'éloquence de celuy-cy qu'ils ne gouſtoient point, les toucha moins que le ſtyle concis, & la maniere ſolide du raiſonnement de l'autre. Ce ſont des conjectures ; & ſi j'en eſtois fort enteſté, je pourrois peut-eſtre les faire valoir par l'autorité de ſaint Thomas, & de tous les Philoſophes les plus judicieux, qui ſe ſont plaints que les Arabes avoient gaſté la Philoſophie : en effet, leurs mains par qui Ariſtote eſt venu en Europe ne furent pas aſſés pures, parce que ces peuples ne ſçavoient pas bien le Grec. Mais je reviens aux avantures d'Ariſtote dans l'Univerſité de Paris,

Il s'y fit une nouvelle reforme l'année 1366. par les Cardinaux de

ſaint Marc & de ſaint Martin, Commiſſaires d'Urbain V. pour rétablir en France la doctrine d'Ariſtote. Il fut ordonné par cette reforme qu'on ne feroit plus de Maiſtres és Arts qui n'euſſent eſté examinés ſur la Logique, la Metaphyſique, la Phyſique & les livres de l'Ame d'Ariſtote. Le Cardinal d'Etouteville fut Deputé en quatorze cent ſoixante-ſix, par Charles ſeptiéme, pour faire garder ces reglemens, qui dans la ſuite furent negligés : ſi bien qu'il ordonna qu'on eſtudieroit Ariſtote, plus ſoigneuſement qu'on ne faiſoit, pour relever l'éclat de l'Univerſité de Paris, qui commençoit à s'obſcurcir par cette negligence.

En l'année quatorze cent quarante-ſept, le Pape Nicolas V. qui fut le reſtaurateur des ſciences dans l'Italie, commanda aux plus habiles gens de ſon temps, de faire une nouvelle traduction en Latin, des ouvrages d'Ariſtote, pour l'uſage des Theologiens de l'Egliſe Romaine. Son Secretaire George de Trebiſonde, ſçavant Peripateticien y travailla fort, aprés s'eſtre ſignalé

ſous le nom de Theodore de Theſſalonique avec Scholorius, dans les diſputes qu'il eut ſur Platon & Ariſtote, contre le Cardinal Beſſarion & Gemiſte Plethon. Alphonſe d'Aragon un des plus ſçavans Princes qui furent jamais, ayant commencé à connoiſtre le merite d'Ariſtote par le commerce des Commentateurs, Maures & Arabes, & ſur tout par la lecture d'Averroés, pria inſtamment le Cardinal Beſſarion de traduire la Metaphyſique de ce Philoſophe, ce qu'il fit avec bien du ſuccés. Et le Pape Jean XXII. qui Canoniſa ſaint Thomas & ſa doctrine, rehauſſa l'éclat de celle d'Ariſtote, de qui ce grand Docteur de l'Egliſe avoit pris ſes principes. Enfin ſa reputation devint ſi univerſelle dans tout le monde, que ſa Philoſophie commença à paſſer alors pour la regle & le modele de toutes les Philoſophies.

Mais il ſe fit ſur la fin du quatorziéme ſiecle, un grand rafinement de Dialectique, par la furieuſe émulation qui ſe forma ſur la doctrine d'Ariſtote, entre les Nominaux & les Realiſtes, & entre les Thomiſtes

& les Scotiſtes, qui avoient entr'eux de grandes conteſtations : mais qui tous deux entreprirent les Nominaux. Ces diſputes partagerent tellement la plus grande partie des Univerſités de l'Europe, que ce caractere ſolide, qui eſt le caractere eſſentiel d'Ariſtote, s'évapora un peu par ces ſubtilités, dont les eſprits s'enteſterent, & qui dans la ſuite gaſterent par la confuſion de leurs idées & de leurs reflexions, la pureté de la doctrine de ce Philoſophe. Le grand champ de bataille entre les diſciples de ſaint Thomas & ceux de Scot, fut l'*univocation de l'eſtre*, & le ſujet principal de la diſpute des Nominaux contre les Realiſtes, fut la *diſtinction des formalités*, que ceux-là pretendoient n'eſtre que purement intellectuelle, & ceux-cy la vouloient réelle. Chacun prit party dans ces ſectes, & dans les autres qui ſe formerent peu aprés ſur la doctrine d'Ariſtote, ſelon l'engagement d'intereſt, d'inclination, ou de paſſion qu'il avoit, ou meſme ſelon l'habit qu'il portoit : ceux qui eſtoient libres, ſuivoient le gouſt le plus uni-

verſel du ſiecle, auquel ils vivoient. Mais il ſe fit alors un ſi grand débordement d'écrits ſur la Philoſophie, que Patricius Philoſophe Venitien, pretend que l'on comptoit de ſon temps plus de douze mille volumes imprimés ſur la ſeule Philoſophie d'Ariſtote : tant la paſſion d'écrire & de rafiner ſur cette matiere, eſtoit devenuë grande : & cette paſſion parut principalement dans la chaleur, & l'émulation qui ſe forma entre les diſciples de ſaint Thomas & ceux de Scot, & entre les ſectateurs de Biel, d'Occam, & de George d'Arimini.

On porta toutefois ſi loin cette animoſité, par une liberté de tout permettre à ſon imagination qu'à force de ſubtiliſer, la doctrine d'Ariſtote ſe trouva confonduë dans tous ces partys, le tumulte qui s'éleva dans toutes les écoles, qui retentiſſoient de ſon nom, ne ſervit qu'à étouffer ſa voix d'une maniere à n'eſtre preſque plus diſtinguée. En effet, on le déguiſa ſi fort par *ces entités modales, ces diſtinctions de lieu interne & externe, cette predetermina-*

*tion Phyſique, ces preciſions, ces intentions reflexes, cette univocation de l'eſtre, ces parties entitatives, cette eduction des formes materielles,* & toutes ces nouveautés de la Philoſophie Moderne : que ce Philoſophe n'eſtoit plus reconnoiſſable. Il eſt vray que l'oiſiveté du ſiecle, le mauvais gouſt qui y regnoit par l'ignorance des bonnes lettres, & la fantaiſie exceſſive de raiſonner, donnerent un ſi grand cours à ces vaines ſubtilités, que la Philophie perdit un peu par là de ſon credit & de ſa reputation. Car on cherchoit moins la verité par ces ſubtilités que l'oſtentation, & un certain eſprit de contradiction, qui eſt le caractere ordinaire de la vanité : & comme rien ne gaſta davantage la Philoſophie ancienne que les fauſſes ſubtilités de Chryſippus, qu'il faiſoit entrer en tout : rien n'a auſſi ſi fort corrompu la veritable Philoſophie, que le rafinement de quelques Modernes ſur certaines matieres devenuës celebres dans l'école par leur nouveauté. Ainſi la paſſion déreglée qu'on eut alors pour Ariſtote

que chacun tiroit de ſon coſté, pour l'avoir de ſon party, ne fut pas une de ſes moindres perſecutions.

Apres tout la reputation de ce Philoſophe s'eſtoit ſi fort eſtablie dans l'Univerſité de Paris, & ſon autorité y eſtoit devenuë ſi grande qu'on ne peût y ſouffrir la hardieſſe d'un Profeſſeur de cette Univerſité nommé Ramus, qui voulant s'eriger en bel eſprit par de nouvelles ſubtilités de Dialectique, fit imprimer quelques obſervations ſur la Philoſophie d'Ariſtote, pour en diminuer le credit, le bruit s'en répandit dans les écoles, Ramus fut accuſé par les autres Profeſſeurs, & par lettres patentes du Roy François premier fut condamné en l'année 1543. comme un ignorant, un temeraire, & un impudent, d'avoir oſé écrire contre Ariſtote pour renverſer l'ordre étably dans l'Univerſité, où l'on n'enſeignoit point d'autre doctrine que celle de ce Philoſophe. Pierre Galand & Jacques Charpentier, qui eſtoient alors les deux plus ſçavans de l'Univerſité, écrivirent contre luy pour la défenſe d'Ariſtote.

Mais rien ne fit plus d'honneur à la doctrine de ce grand homme dans le siecle passé que les invectives atroces de Luther, de Melancthon, de Bucer, de Calvin, de Postel, de Paul Sarpy, & de tous ceux qui écrivirent alors contre l'Eglise Romaine. Car ils ne se plaignent tous d'Aristote que parce que la solidité de sa methode donne un grand avantage aux Catholiques pour découvrir les ruses & les artifices des faux raisonnemens, dont se sert l'heresie pour déguiser le mensonge & détruire la verité. Il se trouva en effet que de toutes les Philosophies celle d'Aristote fut la plus propre pour soûtenir par la droiture de ses raisonnemens la verité de nostre religion, qui a toûjours paru si conforme à la vraye raison. Ce fut aussi le motif qui obligea les Docteurs de l'Université de Paris à faire en l'année 1611. un nouveau reglement, qui ordonnoit aux Professeurs d'enseigner la Philosophie d'Aristote, & qui marquoit la methode de l'enseigner utilement.

Enfin le Parlement de Paris donna un Arrest en l'année 1624. sur une

requeſte de la Faculté contre des Theſes propoſées par quelques particuliers, contraires à la doctrine d'Ariſtote. Et le meſme Parlement donna un autre Arreſt en l'année 1629. contre quelques Chimiſtes extravagans, ſur les remontrances de la Sorbonne, qui portoient qu'on ne pouvoit choquer les principes de la Philoſophie d'Ariſtote, ſans choquer ceux de la Theologie Scholaſtique receuë dans noſtre religion.

Voila où en eſtoit alors en France le credit de ce Philoſophe, qui s'eſtoit auſſi déja eſtably dans toutes les Univerſités de l'Europe, où l'on n'enſeigne point à preſent d'autre Philoſophie que celle d'Ariſtote. Ce conſentement ſi univerſel de toutes les nations ſur l'eſtime qu'on a par tout de luy, eſt une grande diſtinction de ſon merite. Car on ne connoiſt que luy preſentement dans les Univerſités d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Portugal, de France, & des Païs-bas. Enfin pour finir ce diſcours, on peut dire que l'eſtat où a eſté la reputation de ce grand

grand homme en ces derniers ſiecles a eſté comme la marque du bon & du mauvais gouſt qui y a regné. On a connu ſon prix quand on a eû, aſſés d'eſprit pour le connoiſtre, ou aſſés de force & de perſeverance pour s'attacher à l'étude de ſa doctrine: & les ſiecles les plus éclairés ont eſté ceux où on l'a mieux connu. Il eſt vray que quelques particuliers de ces derniers temps ont parlé peu favorablement de luy, entr'autres Pic de la Mirande dans le quatriéme & le cinquiéme livre de la Vanité des Sciences, Patricius dans ſes diſcuſſions, Vivés dans les cauſes de la corruption des arts, Bodin dans ſa Republique, Bacon, Galilei, & Gaſſendy dans leurs traités de Philoſophie. Mais il eſt à remarquer que c'eſtoient des gens qui s'eſtoient mis dans la teſte de ſe faire chefs de party, & de dreſſer de nouveaux plans de Philoſophie, auſſi-bien que Hobbes, Digbi, & des Cartes qui ont ramaſſé de vieux fragmens de la Philoſophie de Democrite, d'Epicure, de Nicetas, de Seleucus & de quelques autres anciens, pour ſe fai-

re auteurs d'une nouvelle Philoſophie, qu'ils croyoient ne pouvoir établir qu'en détruiſant celle d'Ariſtote, qui eſtoit la plus eſtimée de toutes.

Nous avons veû naiſtre ces Philoſophies, & nous les verrons finir. Il eſt vray que celle de Deſcartes s'eſt renduë conſiderable par le merite & par la qualité de quelques perſonnes qui l'ont honorée de leur protection qu'on doit reſpecter. Mais ce n'eſt pas à dire qu'on doive ſouffrir que quelques petits ſçavans de ce party fort ſatisfaits d'eux-meſmes d'avoir compris aiſément quelques principes de cette Philoſophie, qui donne aſſés dans le ſens des genies mediocres, faſſent les ſuffiſans d'une hauteur à traiter Ariſtote de chetif Dialecticien qui leur fait pitié : parce qu'ils ne l'entendent pas. Caſaubon qui a eſté un des plus grands critiques de ce ſiecle, remarque dans ſes Notes ſur Diogene Laërce, qu'il n'y a jamais eû que des Sophiſtes & de petits ſçavans qui ayent mal parlé d'Ariſtote : & il autoriſe ſon ſentiment par celuy d'un ancien Philoſo-

πάντες σοφισταί, καὶ ἰδιῶται, καὶ ῥήτορες. *Ariſtocl. in Notis Caſaub. in Laer.*

phe, qui avoit dit autrefois la meſme choſe des Sophiſtes & des petits eſprits de ſon temps. En effet, c'eſt un abyſme d'une profondeur impenetrable aux eſprits mediocres, que la Philoſophie d'Ariſtote, & en verité l'on ne peut la conſiderer de ſang froid, ſans en eſtre épouvanté. Themiſtius aſſure meſme qu'il n'eſt pas poſſible de bien entendre Ariſtote & de le bien expliquer, qu'on n'ait receu de luy quelque participation de ſon eſprit & de ſon jugement, pour ne s'attacher qu'à la raiſon, ſans préoccupation d'aucun ſentiment particulier. Ce qui peut ſervir de regle pour juger de ceux qui ſe meſlent de decider de ſon merite, & de ſa doctrine, ſans ſçavoir ce que c'eſt, & ſans connoiſtre ce Philoſophe par luy-meſme.

Surquoy je ne puis m'empeſcher de plaindre ſa mauvaiſe fortune, ſur l'injuſtice qu'on luy fait: car on ne le lit d'ordinaire que dans ſes interpretes, dont la pluſpart ont fait des diſcours ſur les matieres qu'il traite, ſans s'arreſter à ſes paroles, comme l'a fait Eudemus le Rhodien, d'autres

l'ont expliqué par des abregés & des Epitomes, comme l'a fait ſaint Jean Damaſcene, Pſellus & Pachymerés; d'autres ont fait des Paraphraſes ſur ſon texte, comme les Arabes & quantité d'autres de ſes Commentateurs. La varieté de ces manieres de l'interpreter a fait la diverſité eſtrange des ſentimens qu'on luy impute: & a donné lieu à la confuſion, où ſe trouvent la pluſpart de ſes Sectateurs, qui ne reconnoiſſent plus le veritable Ariſtote, parmy ces explications diverſes dont ſa doctrine s'eſt trouvé ſi fort déguiſée, & parmy les interpretations differentes, dont ſon texte a eſté corrompu par ſes Commentateurs des derniers temps. Mais l'on peut dire avec quelque ſorte de certitude, que rien n'a tant autoriſé les opinions nouvelles, que la méchante maniere dont la Philoſophie d'Ariſtote s'eſt debitée depuis quelque temps par quelques ſpeculatifs qui ont pretendu paſſer pour les ſectateurs les plus devoüés à ſa doctrine. Il y a meſme de l'apparence qu'on ne s'eſt aviſé de courir aprés les Philoſophies modernes,

que par le peu de ſatisfaction qu'on a eû de celle qu'on enſeigne aujourd'huy ſous le nom d'Ariſtote. Ce deſordre continuë, parce que la pluſpart de ceux qui l'enſeignent, ſe copient les uns les autres, ſans aller à la ſource, pour y puiſer cette doctrine dans ſa pureté.

Mais quoy qu'il ſemble inutile de vouloir s'oppoſer à ce deſordre, qui s'eſt ſi fort eſtably par le mauvais gouſt du ſiecle paſſé, & que l'oiſiveté naturelle des Eſpagnols jointe à leur flegme, a autoriſé par des ſpeculations trop abſtraites & trop Metaphyſiques: je ne laiſſe pas de dire, qu'il ſeroit à ſouhaiter pour rétablir la vraye doctrine d'Ariſtote en ſa pureté, que ceux qui ont du zele pour ſa Philoſophie priſſent la peine de l'eſtudier dans la ſimplicité, où elle a eſté écrite par luy-meſme, & où elle a eſté expliquée par ſes premiers Commentateurs. Car on pourroit par ce moyen entendre les vrays ſentimens de ce Philoſophe, ſans s'y méprendre & diſtinguer ſes dogmes d'avec ſes problemes & ſes deciſions d'avec ſes doutes, ſans les confon-

dre. On y penſera peut-eſtre, quand on fera reflexion, que toutes ces diſtinctions purement intellectuelles, ces formalités, & ces preciſions qu'on a introduit dans l'école, ne ſont point du tout conformes à la doctrine d'Ariſtote : puis qu'il les fait paſſer luy-meſme en divers endroits de ſa Metaphyſique pour des rafinemens de Sophiſtes : car *il n'appartient*, dit-il, *qu'au Sophiſte d'examiner ſi Coriſcus, & Coriſcus Muſicien eſt le meſme, ou s'il ne l'eſt pas.* Il repete la meſme choſe en divers autres endroits de ſa Metaphyſique : d'où il paroiſt combien il eſt éloigné de ces imaginations creuſes, dont les Sophiſtes ſe font leurs ſpeculations les plus ordinaires & les plus ſolides : & dont Lucien raille cruellement les Philoſophes de ſon temps, qui s'amuſoient à la bagatelle, & qui en diſputant des paroles & des noms plûtoſt que des choſes, s'arreſtoient à l'écorce & abandonnoient le fruit. Il eſt vray qu'en meſlant ces raiſonnemens Metaphyſiques, un peu trop indifferemment dans la Morale, & la Theologie on gaſte ces ſciences, qui

εἰ σοφιστῶν λόγοι περὶ τοῦ συμβεβηκὸς μάλιστα παντῶν, πότερον ἕτερον ἢ ταὐτὸν μουσικὸς Κορίσκος καὶ Κορίσκος. *Metaph. l. 6. c. 2.*

*Lucian. in Hermotimo.*

n'en ſont nullement capables, par leur ſolidité naturelle, & par leur ſimplicité.

Avant que de finir, je ne puis pas diſſimuler certaines choſes, qu'on reproche à Ariſtote, dont il n'eſt pas difficile de le juſtifier. Je conviens d'abord qu'il n'eſt pas infaillible, eſtant homme comme un autre: j'avouë meſme qu'il s'eſt mépris en bien des choſes. Mais je ne laiſſe pas de m'étonner que d'habiles gens, comme Pic de la Mirande, Patricius, Gaſſendy, & d'autres ſemblables luy reprochent des bagatelles, comme d'avoir fait des erreurs groſſieres dans la Geographie, dans l'Aſtronomie, dans les Meteores, dans l'Hiſtoire des animaux, & dans ſes autres ouvrages. Il eſt vray qu'il a crû que la terre eſt plus élevée vers le Septentrion que par tout ailleurs, que le Danube prend ſa ſource des Pyrenées, qu'il n'y avoit point d'arteres dans le foix, & que le cœur eſtoit le principe des nerfs & non pas le cerveau; comme Galien luy a reproché: enfin, il s'eſt trompé en bien des choſes: & tous les plus grands

*Galien. de u. tilit. reſpir.*

hommes ſe ſont trompés comme luy : Mais par reſpect qu'on doit à la grandeur de leur genie, l'on ne doit pas les chicaner ſur toutes leurs fautes : puiſque les fautes meſmes qu'ils font dans les petites choſes, ſont quelquefois des marques de l'application qu'ils ont eüe pour les grandes & pour les eſſentielles. D'ailleurs il eſt tres-certain que la ſuite des temps, les inſtrumens de Mathematique pour l'obſervation des aſtres, les microſcopes, la chimie, les diſſections frequentes des animaux, pour connoiſtre leur conſtruction & quantité d'autres arts modernes ont contribué à découvrir bien des ſecrets dans la nature qu'Ariſtote n'a pû connoiſtre : & l'on doit luy faire juſtice ſur ce qu'il a ignoré ces ſecrets, faute de ces ſecours. Si Ptolomée, Jules Ceſar, Sofigenés, Clavius, & quelques modernes ont trouvé dans la ſuite des temps des erreurs dans la ſupputation que les anciens aſtronomes ont fait du cours de la Lune, du Soleil, & des autres aſtres où l'on ſe trompe ſi peu : doit-on s'eſtonner ſi l'expe-

rience a fait découvrir des fautes dans Ariſtote en des matieres où l'on ſe trompe toûjours, par l'incertitude de leur fond.

Il y a d'autres fautes plus eſſentielles qu'on luy reproche, comme l'impoſſibilité de la creation par l'établiſſement de ſon principe, qu'*il ne ſe fait rien de rien*; que le monde eſt eternel, que la Providence de Dieu eſt tellement bornée aux choſes celeſtes, qu'elle ne s'eſtend point à ce qui eſt au deſſous de la Lune, que la matiere a un deſir & un empreſſement naturel de ſe perfectionner par la forme; & enfin cette imagination de l'éduction des formes materielles de la matiere, qui eſt ſi incomprehenſible à tous les Phyſiciens. Mais il ne ſeroit pas difficile de répondre à tous ces reproches qu'on fait un peu injuſtement à Ariſtote : ſi l'on s'eſtoit bien mis dans la teſte de le faire paſſer pour tout-à-fait irreprehenſible : ce que je ne pretend point du tout. Car premierement pour ce principe qui détruit la creation ; il eſt évident qu'Ariſtote ne l'a crû que pour la ge-

neration ordinaire des eſtres naturels. Secondement pour l'eternité du monde, il eſt aſſés probable que dans le fond il ne le penſoit pas : puis qu'il en fait un probleme dans ſes Topiques : ou s'il l'a penſé, il a pû ſe méprendre ſur l'eternité des Cieux, qu'il prouve par leur incorruptibilité : n'y ayant point reconnu de qualités corruptibles comme il s'en eſt trouvé depuis. En troiſiéme lieu, s'il n'a pas crû la providence telle qu'elle eſt en effet, on ne doit pas s'en eſtonner ; n'ayant pas eü la Foy, ſans laquelle on ne parle, ny meſme on ne penſe jamais bien de Dieu, comme il faut. Pour le deſir qu'a la matiere de ſa perfection, on ne doit pas imputer à Ariſtote ce que ſes commentateurs luy font quelquefois dire de trop fort ou de trop foible : on ne ſçait que trop que les Arabes ont commencé les premiers à gaſter ſa doctrine par de fauſſes explications ; ce qui doit s'entendre auſſi de cette éduction des formes de la matiere, qu'on a imputée à Ariſtote auſſi-bien que la prémotion phyſique dans les choſes morales, à

quoy Ariſtote n'a jamais penſé, quoy qu'il l'ait creüe neceſſaire comme elle l'eſt en effet dans la phyſique. Il reſteroit bien des choſes à dire de ce grand homme, que je ſuis obligé de laiſſer: parce qu'apres tout il faut finir, & voir enfin quelle utilité on peut tirer de tout ce grand diſcours par les reflexions ſuivantes.

CH. DERN. *Quelques reflexions Chreſtiennes ſur ce diſcours.*

I. ON n'aura ſans doute pas de peine, aprés ce que je viens de dire dans tout ce diſcours, à convenir que jamais la raiſon humaine n'a paru dans toute ſa force naturelle, plus que dans Platon & dans Ariſtote: il eſt vray qu'ils ont tellement aprofondy par l'effort de leur eſprit, les abyſmes les plus impenetrables de la nature, qu'il ſemble que rien ne ſoit échapé à leur veüe. Combien toutefois remarque-t-on de fauſſeté dans leurs lumieres, & d'égarement dans leur conduite? Mille ſiecles & mille vies ne produiront jamais rien d'approchant à l'étenduë preſque immenſe de leur capacité: & aprés qu'ils ſe ſont mépris en tant de choſes, ne ſeroit-ce pas une preſomption effroyable aux eſprits mé-

diocres de croire qu'ils ne ſont pas capables de ſe méprendre ? peut-on voir la foibleſſe de la raiſon qui a paru ſi conſommée dans ces grands hommes, ſans du moins ſe défier de la ſienne ?

2. Rien ne fait mieux comprendre cette foibleſſe de l'eſprit de l'homme, que ce que nous liſons des Egyptiens: c'eſtoient les peuples les plus ſages, les plus éclairés & les plus intelligens de tous les peuples. Toute la terre rendoit hommage à leur ſcience : & dés qu'on ſe piquoit de ſçavoir quelque choſe on alloit en Egypte pour s'en inſtruire : & les Grecs ne commencerent à devenir ſçavans que par les conferences qu'ils eûrent avec ces peuples. Ils avoient meſme l'ame ſi grande, de ſi grands deſſeins, & de ſi grandes penſées, que leurs Roys faiſoient des baſtimens d'une magnificence qui a ſurpaſſé tout ce qu'on a vû dans le reſte du monde. Un de leurs Princes fit baſtir une pyramide proche de Memphis, à laquelle il fit travailler plus de trois cens mille hommes l'eſpace de vingt

*Plin. hiſt. nat. l. 36. c. 12.*

ans. Toutefois avec ces lumieres dont ces peuples avoient l'eſprit plein, & avec cette grandeur d'ame, à quelles extravagances de ſuperſtition ne ſe ſont-ils pas laiſſé emporter en matiere de Religion, en s'abaiſſant à un culte groſſier des divinités les plus ridicules qu'on ſe puiſſe imaginer? Tant il eſt vray que la raiſon toute ſeule doit eſtre peu écoutée; quand il s'agit de Dieu & de la Religion.

3. La pureté & la delicateſſe de nôtre Foy eſt ſi grande, qu'elle ne peut ſouffrir qu'on meſle ſes lumieres avec celles de la raiſon. Origene devint Heretique pour s'eſtre trop opiniaſtré à ſoûtenir la doctrine de J. C. par la Philoſophie de Platon: & Tertulien ne tomba dans l'erreur des Montaniſtes, que par trop d'attachement à la Morale des Stoïciens, qui luy inſpira cet eſprit de ſeverité, & qui le perdit. Ce fut auſſi ce qui rendit la Philoſophie de Platon & d'Ariſtote ſi ſuſpecte aux premiers Chrêtiens, par les deſordres qu'elles cauſerent à ceux qui s'y attacherent trop. Il ne faut que de la ſoûmiſſion

& de la docilité au Chreſtien, & la Philoſophie profane n'inſpire que de l'orgueil & de la preſomption. Noſtre Religion ne ſeroit pas ſurnaturelle & divine comme elle eſt : ſi elle eſtoit capable de meſler ſes lumieres à celles de la raiſon, pour les y aſſujettir.

4. Si les principes de la Philoſophie païenne toute ſage & toute eſclairée qu'elle eſtoit, ont paru autrefois trop foibles pour entrer en quelque ſorte de commerce avec les lumieres de noſtre Foy : quel jugement doit-on faire de celles de tant de petits eſprits, qui ſe piquent de raiſonner ſur tout, & qui n'ont pas encore bien commencé à connoiſtre ce que c'eſt que la veritable raiſon. Il a falu une longue ſuite de ſiecles pour rectifier par bien des épreuves l'uſage de la Philoſophie d'Ariſtote & pour la faire ſervir indirectement à noſtre Foy : & un libertin qui n'a fait que de naiſtre, & qui n'a jamais rien vû, aura l'inſolence de ſoûmettre à ſon petit ſens ce qu'il y a de plus relevé & de plus incomprehenſible dans noſtre religion.

5. Tous les Philoſophes anciens les plus ſçavans ont crû ne rien ſçavoir. En effet, l'incertitude des ſens qui ſont ſi trompeurs, les obſcurités naturelles de l'eſprit de l'homme, les foibleſſes de ſon cœur, l'éducation, la coûtume, l'opinion, le tumulte ordinaire des paſſions, & les préoccupations que perſonne n'a la force de ſurmonter, détruiſent ſi fort tous les veſtiges de la verité qui reſtent en l'homme, que les ſecrets les plus communs de la nature paroiſſent inconcevables aux plus habiles & aux plus ſçavans. Le fil d'une araignée nous embaraſſe, l'art d'un ver à ſoye ou d'une abeille nous paſſe : une mouche, une fourmy ſont des myſteres à noſtre ignorance : enfin l'eſprit de l'homme ne connoiſt rien parfaitement des moindres choſes qui ſe peuvent connoiſtre dans la nature : & il a la preſomption de s'élever dans le Ciel, & de s'eriger un tribunal au deſſus du tribunal de Dieu pour penetrer dans ſes ſecrets, & pour juger ce qu'il y a de plus difficile à comprendre dans ſa nature.

Omnes veteres nihil cognoſci nihil percipi, nihil ſciri poſſe dixerunt, anguſtos ſenſus imbecillos animos brevia curricula vitæ &c. *Cic. queſt. academic. l.* 1.

Non decet humano judicio divina penſitari. *Tertul.*

6. On ne voit rien de certain dans

les choſes les plus expoſées à nos veuës : on ne ſçait pas meſme bien préciſement ſi la terre ſur laquelle nous marchons remuë ſous nos pieds, & ſi le Ciel eſt en repos ſur nos teſtes. Apres tant de livres écrits ſur cette queſtion, & depuis prés de deux mille ans qu'on en diſpute, l'on ne peut en convenir : & nous pretendons connoiſtre ce qu'il y a de plus caché à nos yeux, & de plus inacceſſible à nos eſprits. Un homme ne peut juger des penſées d'un autre homme, ſans ſe méprendre, & il oſera pretendre juger de celles de Dieu, & penetrer ſes ſecrets ſans ſe tromper. Nous nous laiſſons ſurprendre à tout dans les jugemens que nous faiſons des choſes : c'eſt la crainte, c'eſt le deſir, c'eſt l'inclination, c'eſt l'intereſt qui nous previent & qui nous entraîne : & nos ſens ſont meſme ſi ſujets à ſe tromper dans les choſes les plus ſenſibles, que nous ne pouvons nous fier à eux dans celles qui ne le ſont pas ; ſans eſtre tout-à-fait déraiſonnables.

Quod eſt ante pedes nemo videt : & celi ſcrutamur plagas. *ex Pacuvio.*

7. De toutes les verités naturelles la plus profondément gravée dans le

cœur de l'homme eſt l'exiſtence de Dieu : tout ce qui paroiſt à nos yeux en perſuade nos eſprits ; il n'y a rien dans la morale où il ſe trouve une plus grande conformité de ſentimens : tous les temps, toutes les nations, toutes les écoles en conviennent. Platon & Ariſtote les plus ſçavans de tous les Philoſophes ont reconnu cette verité au travers des tenebres du Paganiſme : l'un & l'autre en ont donné des demonſtrations qui ont eſté receues de toute la poſterité. Platon a prouvé l'exiſtence d'un eſtre ſouverain par l'idée de l'ouvrier qui a fait le monde, lequel eſt l'ouvrage d'une intelligence : comme on prouve l'exiſtence de l'architecte par celle du palais qu'il a baſty. Et Ariſtote a prouvé un Dieu par la neceſſité d'un premier moteur. C'eſt une des demonſtrations qu'Avicenne a trouvé la plus évidente dans Ariſtote, qu'il commence à ce qu'il prétend à la fin du huitiéme livre de la Phyſique, & qu'il conclut à la fin du douziéme livre de la Metaphyſique. Les plus grands genies de l'antiquité Pythagore, Hippocrate, So-

ſe ſoûmettent à cette creance. Y a-t-il de l'apparence que ceux dont les eſprits ſont les plus déreglés, & les cœurs les plus corrompus, ſoient plus intelligens & plus éclairés dans les choſes de la Religion, que ceux dont les mœurs ſont les plus ſaintes & les plus irreprochables.

Eſt in ipſis rebus obſcuritas & in judiciis noſtris infirmitas *Cic. quæſt. Acad.* 4.

9. L'homme n'eſt de luy-meſme que foibleſſe, & qu'ignorance : le libertin eſt plus ignorant & plus foible que les autres hommes, parce qu'il eſt plus paſſionné & moins appliqué : la Religion eſt de ſa nature & par ſon caractere quelque choſe d'obſcur & de caché : ce ſont trois raiſons capables de reprimer la temerité des jugemens de l'impie, ou d'en ſuſpendre du moins la precipitation & la legereté.

10. Il eſt vray que c'eſt une des inſolences de l'eſprit humain, de nier plûtoſt ce qu'il ne comprend pas, que d'avouër avec ſoûmiſſion & modeſtie ce qu'il ignore. Mais que deviendront toutes les verités naturelles ; qui nous paroiſſent inconcevables : ſi ce qui eſt incomprehenſible n'eſt pas veritable?

Aprés tout, cette incredulité eſt un effet de la vanité de l'homme plûtoſt que de ſa foibleſſe & de ſon ignorance : & cette vanité luy renverſe ſi fort le ſens : qu'un libertin croit ſe faire un merite de condamner ce que les autres approuvent : & dés qu'on s'eſt mis dans la teſte qu'il y a de la honte à croire ſans raiſonner : on s'imagine aiſément qu'il eſt du bel air & du bel eſprit, de nier ſans façon, ce que tout le monde croit.

11. L'homme ſi libre, ſi indépendant, ſi fier, trouve toutefois dans le fond de ſon cœur une pente ſi naturelle, & une inclination ſi forte à reconnoiſtre au deſſus de luy un eſtre ſouverain, & d'en avoir de la dépendance, qu'il ayme mieux ſe faire des Dieux ridicules & impertinens, quand il n'a pas aſſés de lumiere pour connoiſtre le veritable, que de vivre ſans cette dépendance. Il s'abaiſſe meſme juſques à adorer des beſtes, luy qui en eſt le maiſtre : dés qu'il y reconnoiſt quelque choſe de bien-faiſant, & une ombre de divinité. Ce conſentement ſi gene-

ral de tous les peuples, dont il ne s'eſt jamais trouvé aucun ſans la creance d'un Dieu, eſt un inſtinct de la nature qui ne peut eſtre faux, eſtant ſi univerſel. Et ce ſeroit une ſotiſe d'écouter ſur cela le ſentiment de deux ou trois libertins tout au plus, qui ont nié la divinité dans chaque ſiecle, pour vivre plus tranquillement dans le deſordre.

12. Eſt-il croyable que ce ſentiment ſi univerſel, & ſi fort imprimé dans la nature, ſoit une illuſion ? Quoy ces terreurs dont les conſciences des méchans ſont tourmentées, ces tremblemens & ces craintes qui accompagnent les crimes ; cette ſainte horreur qu'on reſſent quand on approche des lieux où il y a quelque veſtige de ſainteté ; ces ſentimens ſi tendres que les bonnes ames goûtent dans la pratique de la vertu, ſont-ce de vaines images, & des effets tout purs de l'imagination ? le plaiſir qu'on a de faire ſon devoir, eſt-ce un faux plaiſir, & la joye d'une bonne conſcience, eſt-ce une fauſſe joye ?

13. Que peut opoſer un libertin à

ce conſentement ſi general de tous les temps & de tous les peuples, pour balancer cette croyance ? Quelle raiſon aſſés évidente peut-il avoir du contraire ; luy de qui toute la raiſon pour ſoûtenir ſon impieté n'eſt qu'un pur doute conceû d'ordinaire dans la débauche, & dont tous les raiſonnemens ne peuvent aller qu'à former un embarras confus d'idées tout-à-fait inſupportable à un homme de bon ſens ? Car quand on veut s'opiniaſtrer à ne pas croire ce qui paroiſt croyable à tous les autres : on s'engage quelquefois à croire ce qu'il y a dans le monde de plus incroyable. Parce que le cœur & l'eſprit de l'homme ne ſentent plus rien, dés qu'ils ſont inſenſibles à cette impreſſion generale, que la creance d'un Dieu fait ſur la nature : & cette impreſſion ne peut eſtre fauſſe, comme j'ay déja dit, dés qu'elle ſe fait ſentir à tout le monde.

14. Le plus grand honneur que l'homme puiſſe rendre à Dieu eſt de fléchir ſon eſprit ſous le poids de ſon autorité, & de croire ce qu'il dit, parce que c'eſt luy qui le dit : tout l'hon-

neur qu'on eſt capable de luy rendre eſt renfermé dans cette ſoûmiſſion, qui porte le caractere du plus grand reſpect de l'homme à l'égard de Dieu. C'eſt ainſi que les diſciples de Pythagore honoroient leur maiſtre: on recevoit toutes ſes réponſes comme des deciſions, & l'on ne doutoit plus, dés qu'il avoit parlé. Si nous eſtions Chreſtiens, comme les diſciples de Pythagore eſtoient Pythagoriciens, qui non ſeulement croyoient avec une ſoûmiſſion parfaite ce que leur maiſtre leur diſoit: mais meſme qui ſe firent brûler avec luy: nous ſerions plus gens de bien que nous ne ſommes: & il ſemble que JESUS-CHRIST le meriteroit de nous, bien mieux que Pythagore ne l'avoit merité de ſes diſciples.

15. Quand cette barriere de la Foy eſt rompuë, l'eſprit de l'homme n'a plus de bornes qui l'arreſtent. C'eſt la Foy qui peut elle ſeule fixer l'inquietude naturelle de ſa curioſité. Sur quel principe ſe peut-il former les mœurs, quand celuy-là eſt renverſé? Toutes les lumieres qu'il peut

peut tirer de l'experience, de la coûtume, de l'éducation, & des connoiſſances naturelles luy deviennent inutiles : ſon eſprit ne luy ſert plus qu'à l'embaraſſer davantage : & quand on ne ſe pique d'autre choſe que d'eſtre raiſonnable, ſans ſoûmettre ſa raiſon à la Foy : la raiſon eſt toûjours moins écoutée que la ſenſualité & la paſſion.

16. Les Philoſophes, ſur tout les Phyſiciens, les Chimiſtes, les Geometres & les Medecins pour accoûtumer trop leur eſprit à des connoiſſances palpables, ſenſibles, & évidentes le rendent mal propre aux ſoûmiſſions de la Foy. On ſe gaſte par la Philoſophie quand on raiſonne trop, & quand on veut faire entrer ſes raiſonnemens en toutes choſes.

17. Il faut bien ſçavoir diſtinguer les connoiſſances des choſes par leurs principes, ceſt à dire connoiſtre les choſes ſenſibles, par le ſens, les intellectuelles par la raiſon, les divines & les ſurnaturelles par la Foy. On ne peut confondre ces regles, ſans ſe mettre dans le deſor-

dre, & cette confuſion eſt la ſource du libertinage. On applique la regle du ſens aux choſes purement de raiſon, & la regle de la raiſon aux choſes qui ſont purement de Foy. Platon ne confond point cette regle, comme il paroiſt dans le Timée, où il dit, *qu'il ne faut pas raiſonner ſur les choſes de Dieu; qu'il les faut croire.* On ne ſe trompe jamais, quand on ne fait point de faux uſages de ces principes, qu'il faut obſerver par neceſſité, quand on veut juger ſainement des choſes & en parler correctement.

18. Ce calme des paſſions, cette tranquillité des deſirs, cette paix imperturbable du ſage, que les Payens ont vainement recherchée, ne ſe trouve que dans la Morale Chreſtienne. La probité qu'elle enſeigne eſt quelque choſe de ſi réel & de ſi ſolide: que s'il eſt vray que l'équité vaut mieux que l'injuſtice, la fidelité que la perfidie, les bonnes mœurs que les perverſes & les méchantes: comme il eſt auſſi vray qu'un & un ſont deux; la Religion Chreſtienne qui fait profeſſion de

toutes ces vertus & qui condamne tous ces vices, plus que les autres religions, eſt auſſi la plus ſolide, & la plus parfaite, & la plus veritable de toutes les Religions.

19. Noſtre Religion s'acommode mieux de la Philoſophie d'Ariſtote que des autres, parce qu'elle eſt la plus raiſonnable. D'où il paroiſt qu'il faut que noſtre creance ſoit la veritable ſageſſe : puiſque non ſeulement elle eſt parfaitement conforme à la raiſon ; mais meſme qu'elle ne peut s'acommoder que de la plus excellente de toutes les ſageſſes humaines, qui eſt la Philoſophie d'Ariſtote.

20. Platon a fait le plan du gouvernement le plus parfait en idée, & le plus accomply qui fut jamais : ce plan n'a eſté ſuivy de perſonne, & l'idée de cette politique ſi admirable n'a jamais pû eſtre pratiquée. Pendant que les Diſciples de JESUS-CHR. qui eſtoient des gens ſans lettres, ſans force, & ſans autorité, ont renverſé ce qu'Athenes, Rome, & tout l'univers avoit crû. Ils ont fait une nouvelle Religion pour laquelle tant

de Martyrs ont répandu leur ſang; & qui a eſté embraſſée de tout le monde, quoy qu'elle parut d'abord ſi oppoſée au ſens & à la politique mondaine.

21. Dans la profeſſion qu'on fait, ou qu'on doit faire de la Philoſophie, il y a deux extrémités à éviter, l'une de ne prendre aucun party, & l'autre de prendre indiferemment toutes ſortes de partis, toutes deux également blâmables. Il y a de l'inconvenient à s'attacher à une Philoſophie, & à ſuivre une opinion, ou par hazard ou par engagement de vie, par l'habit qu'on porte, ou par la cabale dont on eſt: parce que c'eſt s'attacher à la raiſon, non pas par elle-meſme : mais par la couleur ou la figure, ſous laquelle elle paroiſt. On s'expoſe par cette conduite à la raillerie que Ciceron faiſoit des Philoſophes de ſon temps: *qui s'attachoient*, dit-il plaiſamment, *au party où l'orage les avoit portés; comme l'on s'attache aprés le naufrage à un rocher où l'on a eſté pouſſé par la tempeſte.* Mais il y a du peril à ne s'attacher à aucune opinion, ou par

Ad quamcunque diſciplinam velut tempeſtate delati, ad eam tanquam ad ſaxum ad hæreſcunt. *Cic. quæſt. Acad.* 4.

dureté de creance, ou par la délicateſſe d'eſprit: parce que ne s'attacher à rien, eſt une diſpoſition à douter de tout. C'eſt pour cette raiſon que les plus extravagans de tous les Philoſophes ſont les Pirrhoniens & les Sceptiques, qui par une ſotte vanité qu'ils ſe font de ne rien croire, & par une ridicule fauſſeté d'eſprit, aiment mieux errer d'opinions en opinions, que de s'arreſter à quelque choſe de réel & de ſolide.

22. La Philoſophie qui n'ayde pas l'homme à eſtre raiſonnable eſt une fauſſe Philoſophie: & la raiſon qui ne rend pas l'eſprit docile & ſoûmis, eſt une fauſſe raiſon: la Foy de celuy qui raiſonne le moins eſt la plus pure & la plus veritable; & un ſimple Villageois qui a de la ſoûmiſſion & de la docilité pour les choſes de la Religion, eſt preferable à Platon & à Ariſtote, au jugement de Dieu meſme: ſi l'on veut s'en rapporter à cet aveu ſi deſavantageux aux grands eſprits, & à cette confeſſion ſi ſoûmiſe que fit autrefois JESUS-CHRIST à ſon Pere avec un ſi grand ſentiment de pieté & de

joye, en luy rendant des actions de graces d'en avoir usé ainsi : tant il est vray que la hauteur des pensées de Dieu est bien éloignée de la bassesse des nostres.

*Confiteor tibi pater Domine cœli & terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus, & revelasti ea parvulis.* Matth. cap. 11. vers. 25.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

FIN.